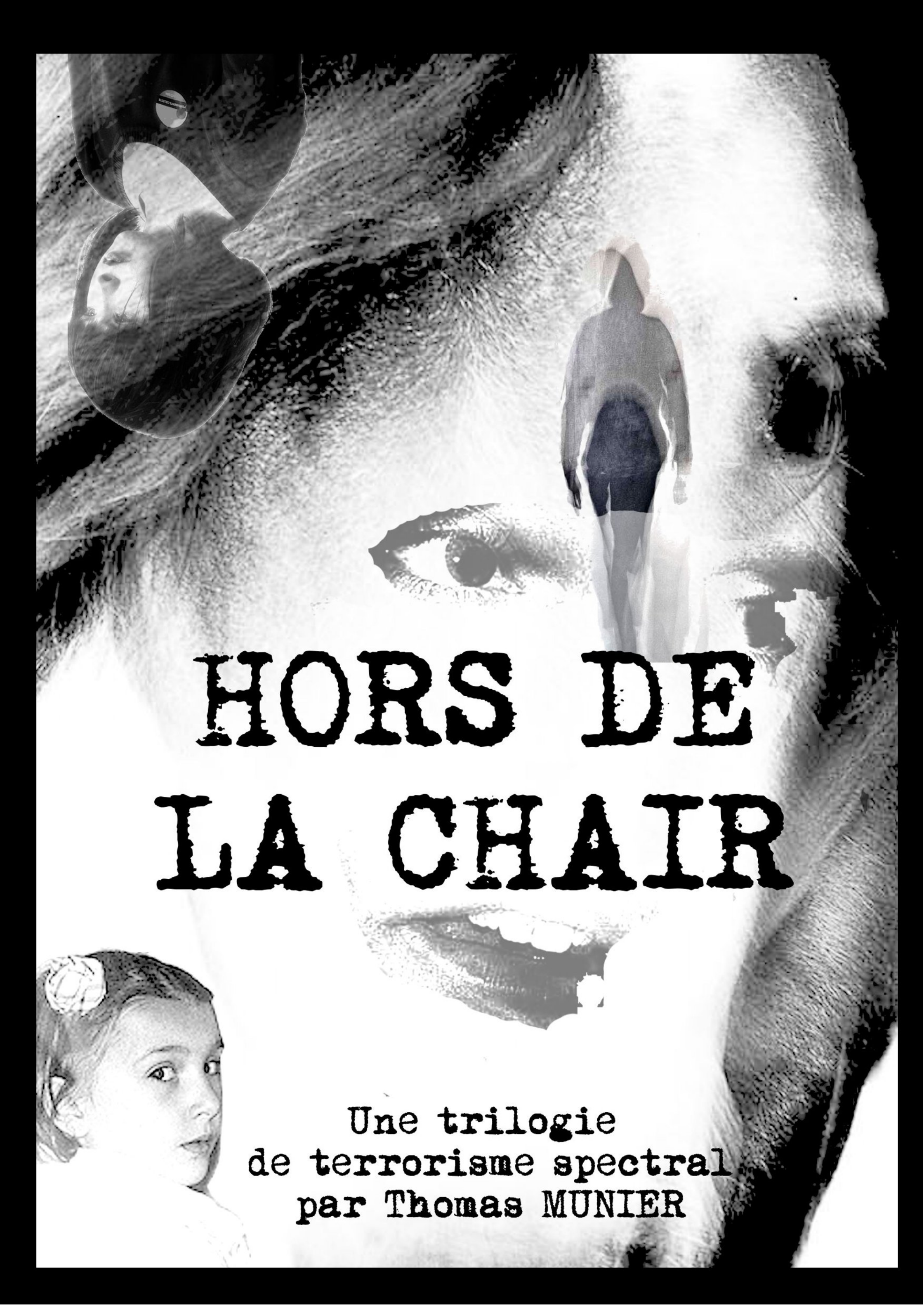

HORS DE
LA CHAIR
Une trilogie
de terrorisme spectral
par Thomas MUNIER

Ce livre est dédié à tous ceux qui sont disparus.

La playlist idéale pour lire ce livre :

Je pourrais citer encore beaucoup d'albums
et je serais heureux d'avoir vos propres suggestions
en commentaires de l'article consacré au livre sur
http://outsider.rolepod.net/hors-de-la-chair/

PETER BRODERICK : *Float.*
Piano cotonneux, fragile, glacial.

BARDO POND : *Ticket Crystals.*
Rock psychédélique de l'overdose et du désespoir.

CULT OF LUNA : *Salvation.*
Post-hardcore des fonds marins, des espaces blancs et des grandes révélations.

JESU : *Heartache*
Voyage extatique dans les friches industrielles de l'âme.

THE KILIMANDJARO DARKJAZZ ENSEMBLE : *Mutations EP.*
Electro-jazz lynchien et dronisant.

KING Crimson : *In the court of the Crimson King.*
Révolte hard rock, rêverie progressive, élancements psychédéliques séminaux.

KRENG : *L'autopsie phénoménale de Dieu.*
Mini-symphonie glaciale pour cordes et sanglots ;
quand le suaire de Dieu devient un palais des courants d'air.

Meredith MONK : *Impermanence*
Opéra-murmure pour fantômes et vieilles demeures.

MONNO : *Ghost*
Excursion drone dans l'enfer noir de caves où plus personne n'ose descendre.

NEUROSIS & JARBOE : *S/T.*
Post-hardcore, tribalisme, rituels, voyage au bout de l'essoufflement.

PUNKT : *Live Remixes Vol.1*
Chambre froide de balbutiements sans coherence.

Erik SATIE : œuvres complètes.
Piano insolite pour petits salons tristes.

ULVER : *Perdition City*.
Electro-jazz, œuvre urbaine au noir.

« Le silence éternel des espaces infinis m'effraie »

Blaise PASCAL

1.

LES Étoiles DU TRIANGLE

Été 1973
Faubourgs de la ville de Haymes, à 30 km de La Cité

Le petit Mark respirait avec peine, la tête enfouie sous ses draps. Il n'osait pas remonter à la surface pour respirer. Il craignait trop ce qui se cachait dans l'ombre. Ne faire ni un geste ni un bruit. Tel était le secret pour ne pas offenser les entités nocturnes. Les mains qui se saisiraient de ses chevilles s'il descendait du lit, les choses qui faisaient du bruit dans les coins de la chambre. Mark surmonta son angoisse. Il jeta un regard par-dessus les couvertures. En face de lui, le lit dessinait ses contours de bois dans l'obscurité. Encore plus immense que de jour. En haut, l'unique fenêtre ouvrait un vaste panorama sur le ciel étoilé.

Mark se résolut à ignorer la menace. Il sombra peu à peu dans le sommeil. Peut-être une heure plus tard, la chaleur le réveilla. N'y tenant plus, il se leva, enfila ses chaussons et passa la lourde porte. Dans la maison, la quiétude écrasait tout. Curieusement, sa peur l'abandonna. Il descendit les escaliers de bois, limitant les grincements au maximum. Arrivé en bas, il remarqua que la porte d'entrée était ouverte. Le chemin de cailloux blancs brillait sous la pleine lune pour rejoindre la route. De l'autre côté, la demeure abandonnée des Vanherd se dressait, prête à s'écrouler.

Elle était lugubre. Ses murs fissurés traînaient sur leur visage le souvenir des anciens habitants, des vieux, puis une veuve, avec ses appentis en ruines et les herbes folles amassées tout autour, chevelure hirsute d'un géant.

Pourtant, elle exerçait sur l'enfant un magnétisme irrépressible, à la lumière de cette nuit. Il se surprenait à y entendre des voix, des dialogues de fantômes, des bruissements qui sortaient des fenêtres pour venir le frôler.

Il courut vers la porte de chêne, l'ouvrit dans un craquement – sans bruit. A l'entrée, un plancher rugueux. Tant de poussière qu'il était impossible de déterminer s'il y avait du carrelage, ou du parquet, ou autre chose. Un lavabo blanc plein d'une eau noire, des ombres tendues sur les tapisseries. Toujours l'impression furtive, indétectable, qu'on l'interpellait, en son ou en pensées, une voix de feuilles, au visage ridé. Ou sans visage. Une voix de la famille. Ou d'un mort.

Une nouvelle vue de l'extérieur, derrière la crasse d'une vitre. Des tonneaux moisis sous un abri de pierre, avec une bâche translucide en guise de rideaux.

D'autres escaliers. Voilà Mark en haut d'une plate-forme. Il y fait si sombre. Seul mouvement, la vibration d'araignées sur leurs fils, les mêmes fils qui envahissent tout, où ses pieds se prenaient, qui s'enfilaient dans ses cheveux. Partout la carcasse de caisses entassées, des chaises à la paille arrachée, des échelles, des morceaux de bois éparpillés. L'endroit lui inspira un tel effroi qu'au lieu de réfléchir et de partir en arrière, il traversa l'ouverture en face, découpée dans les parpaings vers une nouvelle pièce, perdue dans le brouillard opaque des toiles d'araignées. Dans une auge, des champignons achevaient de moisir. Ils descendaient de la terre, le long de la pierre, comme s'ils voulaient atteindre ses pieds dans leur mouvement imperceptible.

Mark ne savait plus depuis combien de temps il errait au cœur du manoir. Il avait perdu tous ses repères. Il déplaça une armoire antique, qui révéla une porte grise, dont il tourna le bouton. Un couloir au parquet grinçant s'étendait jusqu'à la fenêtre qui donnait sur l'obscurité. De chaque côté, des portes qui conduisaient à d'autres salles. Il n'avait qu'une seule peur. Que le plancher cède sous ses pas et l'entraîne vers le néant.

Il remarqua aussi qu'il voyait trop bien à travers la nuit d'été. Les nuances de la pénombre, au lieu d'être faites d'infinies variations de bleu, étaient en noir et blanc, qui rendaient tout le décor en détail…

Il entra dans une chambre. Parquet sale, un piano dans un coin. Le clavier était fermé. Une porte dans l'autre coin. En face, la fenêtre solitaire donnait envie de s'y jeter.

Puis soudainement, la panique assiégea Mark. Un torrent qui lui grimpait dans la poitrine, la sensation que si jamais il se retournait, il se retrouverait nez à nez avec l'Affreux, la Sorcière en Noir aux cheveux raides, le Mort-vivant aux jambes longues et maigres. A la fois il le savait loin et il sentait son souffle sur sa nuque. Il voulait prendre ses jambes à son cou. Et il était cloué sur place.

Il reprit ses esprits, ou la terreur s'amplifia ; en tout cas il se rua en avant, courut à la suite des chambres, auprès des grands lits, aux draps miteux. Les lustres branlants de fer et de verre ancien, les portraits flous aux murs renversés, tout basculait, les tables rondes glissaient sans bouger. Plus les nouveaux lieux étaient grands et vides, plus la demeure était délabrée. Mark avait l'impression d'être acculé, il détalait comme un fou. Sans cesse sa maladresse le retardait ; il n'arrivait pas à pousser une poignée correctement ou même tournait en rond sans s'enfuir.

Pour compléter son désespoir, il se rendit compte que tout ce labyrinthe d'horreur était bien trop vaste et ramifié. Aucune maison, aucun maudit manoir de Vanherd au monde n'aurait pu contenir autant d'espace !

L'Ennemi le rattrapa. Il le comprit par un grand bouleversement dans son ventre, qui lui secoua tout le corps ! Il cria, et son cri vint se perdre dans le silence.

Il eut une douleur au ventre, il cria et cela le réveilla, plus affolé que si son lit était en feu. Il regardait tout autour de lui, reconnut la mer tourmentée de ses draps, la poupe noire du dossier devant. Il hurla encore une fois puis se noya dans une large brume de larmes.

La porte s'ouvrit avec fracas. Sa mère en surgit, le visage en détresse. Elle jeta ses bras au cou de l'enfant, en disant ces mots qu'elle croyait rassurants, en pleurant presque à son tour : « Marky... Calme-toi ! Ce n'était qu'un cauchemar ! Calme-toi... ». Mark n'arrêtait pas de pleurer, le visage immergé dans les cheveux longs de sa *maman*. Sous son délire, les mèches en devenaient argentées comme ceux d'une grand-mère...

Mark se retourna sur lui-même pendant une demi-heure encore. Tout à coup, peut-être y eut-il un sifflement dans le lointain, toujours était-il que le petit se dressa sur ses genoux.

Par la fenêtre, les sapins mordaient de noir l'air moite. En haut, trois étoiles transperçaient le puits du firmament, trois gouttes qui lui tombaient dessus, avec une lenteur infinie, trois poignées de lueur égarées dans le vent, des cailloux froids isolés des feux-follets hagards, grosses boules de coma qui murmuraient...

Alors Mark oublia tous les démons terrés sous son lit, les affreux de la maison Vanherd, les cheveux étranges de sa mère. Rien au monde ne l'avait effrayé plus que les étoiles. A cause de ça, les autres hantises devenaient dérisoires. Il put s'endormir car il préférait encore les cauchemars.

Le lendemain, il ne réussit pas à manger son petit déjeuner.

Le monde entier était fait de douceur jaune. Lui-même n'était qu'une infime particule, avec l'unique et délicieuse sensation de ne pas penser, de ne pas se mouvoir. Il volait parmi les plumes d'un poussin.

Il se mélangeait avec l'air, devenait gaz. Son esprit rejeté au loin, plus rien ne lui pesait. Hélas, progressivement sa vue, ou quel que soit le type de perception dont il s'agissait en réalité, se tacha de raies obscures qui cinglaient le dehors. Autour de lui, la masse uniforme se bomba, prit de grossières et colossales formes géométriques. Les excroissances grossissaient comme des reproches, toujours dans sa direction. Leurs angles complexes assaillaient sa simplicité, l'univers s'alliait pour l'oppresser, il étouffait, au fur et à mesure que l'espace vital se réduisait et que les formes se faisaient débats enfiévrés, calculs à rendre fou, marées d'intelligences destructrices...

Au creux de cette nuit sans lune, Mark ne pleura pas d'abord assez bruyamment pour alerter ses parents. Plus pour attirer l'attention que par véritable détresse, Mark pleura encore davantage. Finalement sa mère accourut de nouveau à son chevet.

Au matin, il n'eut pas la force de partir à l'école communale de Haymes.

Les cauchemars le désertèrent pendant environ une semaine, au cours de laquelle il joua normalement, fut attentif à l'école et rit de nombreuses fois.

Jusqu'à ce soir abject où il aperçut dans la lunette de sa folie subite, au milieu de la fange d'un long chemin, parmi les ténèbres les plus laides qu'un enfant ait pu avoir le malheur de rêver, une horde de guérilleros qui hurlaient leurs cris affamés, promettaient d'envoyer partout la mort et la cruauté, pour punir la Terre, pour la punir d'un affront qu'elle leur aurait fait subir dans le ventre même de leur mère.

La masse grouillante avançait en brandissant tant d'armes que le ciel se peuplait de crocs. Mark était le seul témoin de la future razzia, il ne pouvait rien faire!

Cette fois, ses parents n'eurent pas le courage de se lever pour aller le consoler.

L'escalade dans la paranoïa s'accéléra avec la fin de l'été. Mark refusa même un soir de coucher dans sa chambre. Il voulut dormir avec ses parents. Ils acceptèrent au début. Cependant ils ne tolérèrent pas sa présence plus d'une semaine. Il dut retourner dans son lit triste pour affronter les démons sans assistance. En face des étoiles.

Combien de fois fut-il poursuivi à travers les champs et les cités par un monstre implacable, sans jamais oser faire volte-face pour contempler le traqueur ? Combien de fois alors qu'il voulait s'échapper en courant, vit-il tous ses gestes engourdis par un sortilège insoutenable?

Et puis le voilà perdu au milieu de ce maudit bois, que l'automne dépèce peu à peu sous la lumière tamisée du soleil en haut qui l'ignore. Il se tient sur la route au sommet d'un talus couvert de feuilles rouges. Le vent secoue les cheveux ocre des maigres arbres.

En bas il retrouve son Ennemi éternel, le Mort-Vivant, le Zombie loqueteux avec son visage de haine, pourri par l'âge, la peau tombant par lambeaux autour de sa bouche et de ses yeux, montrant les saillies visqueuses des muscles en deçà, qui attirent les insectes. Il retrouve le Pourchassant invisible, qui ricane sans desserrer les dents, sous son regard de mer en cyclone vert. Ses bras cadavériques se tendent pour ne pas se fissurer davantage. Il retrouve celui qui incarne toute l'hostilité des Puissances du dehors, celle qu'il sent grincer sous l'écorce des arbres, ou quand leur colère envenime l'air avant les orages. Quand la terre remue sous ses pas. Ils sont là, dans les mains bouffies des étrangers qu'il croise en ville, à travers la sarabande impie que font certains reflets dans l'eau des mares. Ceux-ci ne renvoient pas des images de la réalité mais bien celle d'un autre monde, qui est la totale antithèse du nôtre et qui voudra bientôt toute la place pour lui !

Malgré son épouvante incontrôlable, Mark ne pleura plus. Il savait maintenant combien cela était inutile.

Enfin, au détour de la ferme reconstituée en songe, vint cette vision de ses grands-parents. Ils avaient fixé une benne à leur tracteur. A côté se trouvait une masse ignoble de cadavres, issus d'une catastrophe ou d'un massacre.

Ses grands-parents, dans la plus parfaite banalité, avec peut-être juste le sentiment d'accomplir un vague devoir, entassaient les morts dans la benne pour aller ensuite les déverser dans une quelconque décharge, à l'abri des regards indiscrets.

Personne ne pourra jamais décrire le dégoût qui s'empara alors de Mark, ni son intégralité, ni son ampleur. Tout ceci n'avait plus grand-chose d'humain.

Il fit une grave dépression nerveuse. Il redoubla l'année d'école primaire en cours.

Le plus terrible don que lui fit la Nuit fut une lucidité sans égale en ce qui concernait l'absurdité et la vanité essentielles de la vie. La seule chose qui le décida à survivre était la certitude que ce qui l'attendait au-delà de la mort était bien pire encore...

Quand vint l'hiver, le ciel changea de configuration. Les trois Étoiles disparurent de la fenêtre. Mark Haden n'eût pas le temps de constater si cet événement allait avoir une influence sur son sommeil. Ces parents décédèrent dans un accident de voiture. Il fut adopté par son oncle et son épouse, les Douglas, qui l'emmenèrent vivre avec eux à La Cité.

Printemps 1999, La Cité

La voiture, une Spider Adventure, roulait à grande vitesse sur la nationale. Assis sur la banquette arrière, l'adulte Mark Haden avait de la peine à suivre des yeux le défilement des peupliers au bord de la route. Les arbres se contorsionnaient puis se pliaient, jusqu'à devenir de furieux traits dissous dans l'air. La pluie donnait au bitume un aspect de mer surnaturelle, crachant des gouttes obliques vers le ciel dans un tambourinement nerveux. Au loin, les nuages se rassemblaient en fumées grises, changeantes. L'horizon s'écrasait sous leur masse.

L'homme au volant marmonna :
« On ne sera jamais à temps à cette fichue noce !
– Si seulement Mark ne nous avait pas encore retardés, répliqua la femme à sa droite. Avec sa manie de ne pas vouloir aller à l'école ! ».

Mark s'agrippa au siège de sa mère. Il tenta en vain de balbutier des mots d'excuse, de leur ordonner de ralentir.

Devant, un de ces énormes camions qui partent de La Cité pour livrer leur cargaison aux quatre coins du continent. Pour éviter le ruisseau d'eau qui dévalait son bord de route, le monstre s'était un peu déporté au-delà de la ligne médiane.

Son père fit l'erreur de freiner. Depuis cinq minutes, le véhicule était en aquaplaning sur la chaussée trempée. La Spider dérapa vers la gauche. Le camion, incapable de s'arrêter dans son élan, la percuta de plein fouet. La voiture fut soulevée comme un fétu, vola en arrière, effectua plusieurs loopings aériens.

La tôle défoncée, devant les bras de ses parents se ploient pour offrir une couverture ridicule contre le danger. Autour, le décor change constamment, se déroule et se fracasse. Le tumulte anéantit bientôt toute autre perception, le sang asperge le visage du fils, les myriades de fragments de verre envahissent l'habitacle et ressemblent tout à coup, au sein d'un gigantesque firmament, à toute une galaxie d'étoiles étalées.

Les étoiles...

Mark hurle à présent, pour ne pas voir ses membres tronçonnés, pour ne pas comprendre la mort de ses parents, pour retraverser la membrane de réel qu'il avait imprudemment franchie...

"Nom de Dieu !, s'écria-t-il dans l'hallucination de l'aube. Merde...".

Mark Haden-Douglas (H.D pour les intimes) s'éjecta du grand lit blanc posé à même le sol, tira tous les rideaux des trois fenêtres de sa chambre. Le radio-réveil épandait une ballade conventionnelle. *Flying on the road to you*, tirée du dernier album du groupe *The Soul Travelers* :

I gonna visit you in this night, baby...
Tonight the road is shining
With all the lights of my love
And splendid rays of the rain...

Il s'habilla en hâte, se coupa en se rasant, comme tous les matins. Son visage croisa le miroir de la salle de bains. Il était livide. Un teint crayeux emplissait ses traits fins, jetant un curieux contraste avec le jais de ses cheveux. Aux fenêtres, les vitres de La Cité levaient leurs phares en suite ordonnée, repoussant la nuit jusqu'aux brouillards pollués des zones industrielles.

A peine son café avalé, il s'engouffra derrière la porte de son appartement, puis prit l'ascenseur de son immeuble pour partir exercer son respectable métier de représentant en produits ménagers. Il faisait un gros chiffre d'affaires pour le compte de la société Ménage et Bien-être.

Le soir venu, H.D avait envie de se détendre après une dure journée de travail. Il arpenta les rayons de sa modeste bibliothèque personnelle. Il s'arrêta. Un livre qu'il ne se souvenait pas avoir acheté.

Coincé entre sa collection de romans policiers et sa collection de biographies de célébrités.

La couverture montrait la peinture d'un cerf, ou plutôt d'un élan. Il nageait dans un lac au milieu de la forêt. En arrière-plan, un ciel crépusculaire. Ecrit par Jim Harrison, intitulé *La Route du Retour*. Haden s'égara vite dans l'histoire qui s'étalait sur plusieurs générations. Il allait abandonner quand un passage le retint. Le héros du moment, un ornithologue, venait de rencontrer un nouveau personnage :

Selon les critères contemporains, il était riche, grâce à son ranch qui s'étendait sur près de cent mille arpents, mais il arborait peu de signes extérieurs de sa richesse, en dehors d'un luxueux télescope installé sur la véranda ouverte du devant. Il aimait observer certaines étoiles qui, pour des raisons qu'il ne développa point, l'avaient effrayé lorsqu'il était enfant.

Aussitôt, toute une fange de peurs sournoises remonta à sa mémoire, les insectes écœurants du passé se remirent à grouiller. Il revit ces immondes cauchemars qui l'avaient hanté lorsqu'il avait huit ans. Et les Étoiles, les Étoiles !

Il balança l'ouvrage par la fenêtre. Le livre effectua un long vol plané entre les façades vertigineuses, tomba enfin sur le béton. Démarrant en trombe au feu vert, un 4x4 démantibula sous ses roues ce cadavre de papier.

Début de l'été 2000

La nuit était claire, aucun nuage ne couvrait le ciel au-dessus de Haymes. Les trois Étoiles, ou Étoiles du Triangle, ainsi que les avaient baptisées H.D, s'élevaient toujours par-delà les cimes des sapins. Situées entre les constellations de la Baleine et des Poissons, elles scintillaient si fort qu'elles occultaient totalement la brillance déjà faible de ces dernières.

Par la fenêtre ouverte de sa chambre d'enfant, il braqua vers le Triangle le télescope dans lequel il avait investi toutes ses économies.

Avec l'originalité qui le caractérisait, il avait nommé les trois Étoiles : la Petite, la Moyenne, et la Grande. Ce soir-là, la Moyenne au sommet du Triangle brillait d'un feu vert, tempéré par les forts rayons rouges de la Grande à droite. La Petite paraissait isolée. La lumière bleue qu'elle dardait s'égarait vite dans le vide spatial.

Des millions d'années-lumière séparaient peut-être son œil de l'œil des Étoiles. Les scientifiques estimaient qu'à une telle distance, aucune civilisation n'aurait eu le temps de naître et de se développer suffisamment pour conquérir l'Univers et atteindre la Terre.

Néanmoins, c'était un préjugé bien prétentieux, présumait H.D. C'était faire preuve d'un anthropomorphisme injustifié. Il était tout à fait envisageable que la vie là-bas ne soit pas construite sur la chimie du carbone. Qu'elle ne puisse nous évoquer rien de connu ni de concevable.

Il apercevait parfois d'infimes taches, surtout à la surface de la Moyenne. Il imaginait les mondes qui pouvaient graviter autour et la formidable étrangeté des paysages. Personne n'avait la moindre représentation convaincante des continents gazeux de Jupiter ou des étendues spectrales de Pluton où régnait un froid extrême. Alors l'esprit ne connaissait plus aucune entrave en ce qui concernait des systèmes éloignés de millions d'années-lumière. Une distance qui n'avait absolument aucun sens pour un humain.

Quelle gravité, quels phénomènes électromagnétiques, quelles radiations, quelle chimie étaient donc susceptibles de dominer l'équilibre de ces planètes ? La pensée, l'intelligence y étaient-ils nées ? Cela était probable. Peut-être s'étaient-elles même déjà affranchies de tout support organique. Des âmes voguaient sans contrainte dans ces firmaments étoilés, qui embrassaient l'infini de l'Univers et le questionnaient.

Il reconsidéra le décor de sa chambre d'enfance. Comment jusqu'à l'âge de huit ans avait-il pu passer ses nuits dans un lieu aussi austère ? Avec le temps, l'endroit était de moins en moins accueillant. La tapisserie était d'un crème sale. Elle n'avait pas été changée depuis la mort de ses parents il y avait vingt-sept ans. Le papier se décollait ou l'humidité le recouvrait d'auréoles violettes et noires. L'unique meuble était le lit d'un bois sombre. Il ne fallait pas s'y coucher sous peine d'éveiller une série de craquements de mauvaise augure. H.D avait ramené de nouveaux draps. Il se boirait un grand verre de gin et passerait sa première nuit en face des Étoiles depuis son déménagement à La Cité.

Il lançait un défi aux Étoiles. Il se jurait de vérifier s'il était victime d'un fantasme ou non. Son unique interrogation était donc : Les Étoiles du Triangle avaient-elles provoqué ses cauchemars d'enfance ou ceux-ci avaient-ils une autre origine ?

Pour répondre, il avait consulté toute une clique de spécialistes pendant un an.

Ainsi, à partir de 1999, il avait contacté un des éminents spécialistes de l'Institut Central d'Astronomie de La Cité, le professeur Joël Notpones. Celui-ci le laissa patienter environ trois mois avant de le recevoir à l'Institut. C'était un homme très grand. Déjà assez âgé à en juger son front dégarni où venaient se rabattre quelques mèches aventureuses. H.D put lui exposer ses interrogations le temps d'une pause, pendant que Notpones sirotait un café, au milieu d'un tintinnabulement incessant d'écrans. Il avait reproduit un croquis approximatif de la Constellation du Triangle, de sa position. Il expliquait ses observations en ignorant l'ennui de son interlocuteur : « Les trois Étoiles ne peuvent être aperçues qu'en Eté, entre la Baleine et les Poissons. J'ignore si elles sont très proches ou si leur brillance intrinsèque est importante. Toujours est-il qu'à l'œil nu on n'aperçoit plus qu'elles dans cette partie du ciel… ».

L'atrocité de ses cauchemars l'incita également à regarder du côté de la psychanalyse. Le docteur Zacharie Williams s'était fait un nom en prévenant des névroses latentes d'après l'interprétation des rêves des patients. Il semblait tout indiqué pour dépister la source de ses problèmes. C'était un cinquantenaire cyclothymique convivial, d'une grande tolérance. Son embonpoint, son collier de barbe quelque peu négligé, ses grosses lunettes en écaille de tortue mirent d'autant plus H.D en confiance. Il avait d'abord craint de rencontrer un intellectuel arrogant et fut très surpris devant tant de sollicitude. Williams fut très attentif au récit de ses cauchemars. Il hochait souvent la tête. Néanmoins, H.D ignorait si c'était par étonnement ou parce qu'il reconnaissait les symptômes d'autres patients. Il posait souvent des questions, recentrant le sujet sur la peur ressentie, de façon à bien cerner l'état d'esprit du patient à huit ans. Puis quand H.D eut fini, « Tout le monde est sujet à des cauchemars. Et surtout les personnes qui se reconstruisent. Toutefois, j'avouerais que les vôtres sont stupéfiants. Pas par leur originalité. Mais par leur fréquence et leur concentration en une courte période qui s'étend de Juin à Septembre 1973… »

Etudier les astres et le mental séparément était une chose. Cependant, étant donné que H.D cherchait le lien entre les Étoiles et ses nuits hantées, il surmonta son mépris des horoscopes et autres prédictions pour recourir à l'astrologie. Il écrivit aux astrologues dont il avait trouvé les coordonnées dans des magazines féminins. Au récit de son histoire, ceux-ci le menèrent à Candice Clarence, auteur de nombreux livres sur le sujet. L'un d'eux, *Les Nuits du Zodiaque*, traitait de l'influence du signe astrologique sur les rêves. Elle reçut aussitôt H.D dans son bureau au trente-septième étage de l'Imperial Building, un des plus grands gratte-ciel du *Center Business District* de La Cité. Le premier terme qui lui vint à la vue de cette femme fut *businesswoman*.

Une voix rapide et précise lui dit d'entrer. Lorsqu'il ouvrit la porte, elle se leva et s'avança en lui tendant la main. Elle avait le sourire déstabilisant, dents Email Diamant, lèvres Gemey, rouge volontaire. Sa teinture L'Oréal rehaussait la blondeur naturelle de ses cheveux. Détail insolite, ses yeux étaient dépourvus de tout fard. Ils plongeaient à même le cœur des autres, leur feu bleu toujours égal de lumière et de paix.

Personne n'aurait su s'habiller avec plus de goût. Sa veste la silhouettait sans indécence, semblait presque conditionnée par l'humeur de sa propriétaire, les lignes devenant plus dures quand elle voulait souligner le galbe de ses seins, fines là où ses jambes se perdaient en songe. Le tissu était d'un gris ambivalent qui filtrait les rayons des vitres immenses.

« Bonjour, madame... Mademoiselle..., dit-il maladroitement.

– Utilisez plutôt *Lady*, Mister Haden-Douglas », répliqua-t-elle, agacée, conciliante. Aucun doute, même si elle s'efforçait de faire moins que son âge, elle était la parfaite séductrice, la vraie féministe, la *Winner Lady*, comme il la surnomma de suite.

Le véritable enjeu de Mark était de découvrir pourquoi, parallèlement à ses cauchemars, il avait développé jeune une conscience exacerbée de la malignité qui englobait tout lieu. Notamment dans la nature, en pleine forêt, dans le chant ambigu des ruisseaux. Le dernier roman de Susan Weldings, *Les Particules Ignorées*, explorait des rivages où la littérature et la philosophie occidentales ne s'étaient encore jamais aventurées. Dans l'une des rares interviews que lui consacraient les critiques, elle avait qualifié son livre de *mode d'emploi de l'Indicible, plutôt que d'œuvre au sens commun du terme.* Elle mit deux mois avant de lui accorder un rendez-vous à un café de Solidarity Street, l'une des Rues Transversales les plus populaires de La Cité. Elle lui avoua recevoir plus de factures que de courriers de lecteurs. Mais elle avait égaré sa lettre. Son tailleur brun était infect, elle avait dû voler ses lunettes au docteur Williams. Pour couronner son style pathétique, elle avait empiré le désordre de ses longs chevaux château en tentant de les coiffer.

Malgré tout, il nageait dans la voix de la jeune femme un air étrange qui devait survivre d'une civilisation antique, disparue bien avant l'avènement de La Cité.

L'astronome Notpones acquiesça : « Intéressant... Rappelez-moi où était situé votre observatoire.
– A Haymes. C'est à soixante kilomètres d'ici.
– Bigre, c'est la province paysanne par là-bas ! Avez-vous essayé à La Cité ?
– Bien sûr, mais je n'ai rien décelé...
– Vous êtes sûr que votre télescope fonctionne correctement ? Votre... *constellation* ne figure sur aucune carte astronomique.
– Je ne l'ignore pas. Peut-être ces Étoiles ne sont-elles que récemment apparues. J'ai songé à des supernovae. Ces étoiles explosent, dispersant leur matière atomique avant de mourir, et dégageant à cette occasion une luminosité intrinsèque très supérieure à leur luminosité passée.
– Certes mais les supernovae changent de taille en quelques jours. C'est flagrant. Vous dites que vous les avez d'abord vues en 1973. Et qu'en 1999, vous continuez à les observer...
– J'avais huit ans en 1973, je ne faisais pas d'astronomie ! Il est possible que ce soit trois supernovae différentes aujourd'hui... Je n'ai ni souvenir de leur taille véritable, ni de leur position dans l'espace !
– Evidemment », conclut Notpones avec ironie.

« Vous avez certainement entendu parler de ces livres d'interprétation des rêves. Leurs auteurs analysent les éléments symboliques des rêves comme étant tous prémonitoires. Par exemple, pleurer en songe est présage de bonheur futur, et cætera... Laissez-moi vous dire que d'après de tels ouvrages, votre avenir à l'âge de huit ans s'annonçait particulièrement désastreux...
– Mes parents sont morts juste après cette période, en janvier !, commenta H.D.
– ... mais nous réfutons totalement ce type d'interprétation. C'est une dérive de la psychologie qui tend à la superstition. Je vais étudier vos rêves dans un sens purement psychanalytique... Les rêves sont les manifestations les plus évidentes de l'inconscient. L'inconscient porte les stigmates d'afflictions que votre conscience peut avoir totalement oubliées. A l'intérieur de *Ça* sont enfouies vos pulsions les plus secrètes, qui vont souvent au-delà de toute morale et de tout tabou. *Ça* représente bien plus votre véritable personnalité votre image d'homme serein. Les cauchemars dont vous avez été la victime me semblent éminemment révélateurs.

Tout d'abord, vous me parlez de la visite d'une maison abandonnée. Un agresseur invisible vous y pourchasse... Au début, vous descendez un escalier dans le noir. Signe de renonciation, de découragement mental. Vous distinguez une clarté lunaire au-dehors. Cela symbolise la solitude, le manque d'affection, la recherche de sentiments. Elle dénonce un système nerveux fragile, instable. La maison branlante indique que vous êtes assiégé par des compromis intérieurs, votre inconscient supporte mal de vivre certains moments difficiles... A l'intérieur, vous arpentez un corridor étroit, votre esprit s'entoure de mystères, part dans de confuses tribulations. Voilà pourquoi des portes vous mènent de pièce en pièce, vous êtes en introspection, à la recherche de la vérité, remettant en cause votre vision du monde extérieur. Toutes ces pièces forment un labyrinthe qui représente les voies tortueuses de votre inconscient. Celui-ci accumule une énergie néfaste très ramifiée, contre laquelle vous luttez en vain... ».

Le docteur retira une bouffée de sa pipe.

« Vous êtes né le 25 juin 1965, à 3 heures 51 très exactement, Mister Haden-Douglas, énonça Lady Clarence.
– Vous pouvez m'appeler Haden...
– J'ai donc fait votre thème astral, Mister Haden-Douglas. Si je peux me permettre, ce n'est pas brillant. Vous êtes né sous le signe du Cancer, avec un ascendant Cancer. Comprenez, nous déterminons, d'après votre date de naissance, avec quelle constellation du Zodiaque votre lieu de naissance et chaque astre sont alignés. Nous en déduisons les conséquences sur votre caractère. La Lune, Mercure et Vénus sont en Cancer : vous êtes quelqu'un d'extrêmement sensible. Vous communiquez uniquement par votre sensibilité. Ce qui vous rend mal à l'aise dans notre monde matérialiste. Les gens rationnels ne vous sont pas accessibles. Vous ne parvenez pas à vous comprendre. Par conséquent, ils se détournent de vous. Vous avez un mental très fragile, vous résistez très mal aux agressions extérieures. Avez-vous déjà fait de la dépression ?
– Seulement après la période des cauchemars, quand j'avais huit ans. Et aussi après la mort de mes parents, bien entendu. Ils avaient été si prévoyants pour moi...

– De plus, du fait que Mars soit en Vierge, votre pouvoir d'action est tempéré. Je vois que vous avez fait des études médiocres. Aujourd'hui exercez un métier sans intérêt, non épanouissant.
– Pas du tout ! J'exerce la respectable profession de représentant en produits ménagers, pour la société Ménage et Bien-être !
– Côté sentiments, Uranus en Vierge fait de vous un être aucunement frivole et j'oserais le dire, complètement insipide. Avez-vous une relation amoureuse suivie actuellement ? Sinon, à quand remonte votre dernière liaison ?
– Je suis célibataire. Mais je crois que toutes ces considérations nous détournent du sujet !
– Ne vous vexez pas, Mister Haden ! Ceci est une introduction à l'étude de votre cas. Et puis tout n'est pas si noir : grâce à Jupiter qui est placé en Gémeaux, vous êtes assez expansif ! De quoi vous plaignez-vous ? ».

Susan Weldings ne parla pas tout de suite. H.D pensa qu'elle se ménageait un temps de réflexion. En réalité, elle s'était brûlé la langue avec son café.
« Vous me flattez beaucoup en disant avoir tout compris de mon livre, Mister Haden. Je dois admettre que moi-même je ne comprends plus la signification de certains passages après les avoir écrits ! Par moments, mon travail s'apparente à l'écriture automatique de Robert Desnos. En effet, comment concevoir ce qui justement dépasse les cinq sens ? Parfois, je trouve qu'il suffit de se concentrer pour imaginer, par exemple, comment on pourrait vivre sans corps ! Pour ensuite être lisible, il faut parler par métaphores, par paradoxes, par énonciations d'idées qui paraissent incongrues au départ. Cela doit être lu non pas par l'intelligence, mais par la sensibilité.
– Miss Weldings, j'aimerais que nous parlions plutôt de mon histoire...
– Oh pardon ! Quand je suis partie dans mes théories, on ne peut plus m'arrêter... En effet, je dois admettre que votre histoire est... vraiment surprenante. Charles Baudelaire pensait qu'il fallait beaucoup de courage pour s'endormir, si l'on appréhendait ce que les rêves dissimulent vraiment. Et vous devriez lire ce qu'en dit H.P. Lovecraft !
– Plus sérieusement, mademoiselle...

– Simplement que les rêves sont un passage privilégié vers une substance, une dimension supplémentaire du monde, qu'on pourrait appeler l'Éther. C'est très dangereux pour les sensations inédites dont il regorge. »

H.D exposa une nouvelle idée au professeur Notpones :
« Il serait aussi probable que les Étoiles soient en ce moment aspirées par un trou noir. Dans l'orgie de leur matière consommée, elles dégagent une luminosité d'agonie qui supplante de loin leur luminosité d'antan...
– Ah oui, et c'est pourquoi elles ne paraissaient pas avant sur les cartes..., concéda Notpones. Vous oubliez un détail : j'ai quand même eu la curiosité de vérifier moi-même. Pas un seul relevé de cette région du ciel, et cela pour tous les grands observatoires du monde, même celui perché sur une montagne du Chili où aucun nuage ne couvre jamais le ciel, dans toutes les longueurs d'ondes de lumière, pas un seul de ces foutus relevés depuis trente ans ne montre vos Étoiles de pacotille ! Alors j'aimerais savoir à quoi vous jouez...
– Je n'ai débusqué ces Étoiles que dans le firmament de Haymes. Peut-être que ce sont des quasars, ces étoiles qui n'émettent de lumière que sur une infime partie de leur surface ! En l'occurrence, leurs rayons seraient braqués sur Haymes !
– Nous avons une bonne connaissance des quasars, nos relevés ne les omettent pas, et tous ceux qui seraient décelables à l'œil nu ont été répertoriés. En outre, les quasars ont une vitesse de rotation sur leur centre très élevée, alors que vos quasars devraient être immobiles. De surcroît, pour que leur rayons n'atteignent que la zone de Haymes, sachant à quelle distance phénoménale ils sont situés, en tenant compte d'un quasar parfaitement sphérique, leur surface d'émission devrait être réduite à une aire inférieure à l'ordre de l'atome ! Sans compter le paradoxe lié à la taille du supposé photon : vous auriez au mieux un millier de photons sur cette zone, ce n'est pas avec cela qu'on veut éclairer un périmètre de la taille de Haymes !

– Attendez, attendez... Et si ces photons provenaient du choc entre deux prodigieuses masses de matières et d'antimatière et que...

– Vous avez un indéfrisable sens de l'humour, Mister Hagen-Doudas! Sur ce, j'ai assez perdu de temps à rigoler avec vous! ».

« Votre deuxième rêve est le plus abstrait, poursuivit le bienveillant docteur Williams. A mon avis cette comparaison inconsciente entre… des particules et une anxiété importante, illustre en vous une oppression mentale. Un sentiment d'impuissance, d'angoisse injustifiée.
Quant à votre horde de… guérilleros. Vôtre rêve est ampli de ténèbres, qui symbolisent l'inconscient mais aussi le manque d'idées, le désordre mental. Dans cet environnement de noir, de néant, les peurs, les craintes sont démesurément amplifiées, vous empêchent totalement de distinguer la réalité. Vous ressentez la peur du futur de l'inertie, du vide, et surtout une peur atavique, viscérale de la mort… L'image de la guerre n'arrange rien : elle surgit en cas de problèmes familiaux, de graves conflits inconscients.

J'aimerais également insister sur cet autre rêve où vous êtes poursuivi. Vous ne parveniez pas à vous enfuir vite. Ceci montre que vous fuyez vos responsabilités tant morales que professionnelles ou affectives. Vous avez aussi une peur panique d'affronter le futur.

Enfin, ce *mort-vivant* qui vous dévisage au cœur d'une forêt d'arbres secs, représente, à travers la figure du monstre, les bas instincts et les grandes craintes. Le monstre peut faire office de catharsis, et sa présence incarnerait votre lutte contre vos mauvais penchants… ».

A la mine accablée d'H.D, Lady Clarence adopta une nouvelle stratégie :
« Vous me semblez sceptique, Mister Haden. La réputation de l'astrologie est ruinée par les amateurs et les charlatans qui diffusent des horoscopes hasardeux dans les gazettes de province. Nous nous appuyons sur des études scientifiques poussées. La complexité des tables astrologiques, les éphémérides, suffirait à vous convaincre. La lune est responsable du phénomène des marées. Nous sommes des millions de fois moins lourds que l'océan, il serait absolument illogique d'affirmer que la lune n'a aucune influence sur nous! Vous devez me croire… Vous êtes une personne extrêmement sensible, un écorché vif, ce qui est rare et beau de nos jours! Néanmoins, cela vous expose psychologiquement. Votre imagination est très développée. Cependant son côté morbide vous oppresse, d'où vos cauchemars. Vous vous sentez délaissé car peu de personnes sont sur la même longueur d'onde que vous. »

Il pensa alors à Susan Weldings...

« Je voudrais surtout savoir si les astres peuvent modifier mes rêves uniquement à cause de ma date de naissance ! Les Étoiles...

– Il existe une branche de l'astrologie spécialisée dans ce domaine. Il s'agit de l'astromancie, dont je suis une spécialiste. Ainsi, la pleine lune provoque des rêves vastes, tandis que la nouvelle lune induit des rêves étroits. Cela est pleinement vrai pour votre cas. Vous rêvez d'une maison abandonnée dont les pièces se multiplient à l'infini, un soir de pleine lune. Au contraire votre rêve de "particules" est plutôt étroit. Vous êtes dans une impasse, matérielle et affective.
Je suis certaine que c'était un soir de nouvelle lune.

– Certes, et que viennent faire les Étoiles?...

– Je m'y connais peu en astronomie. Néanmoins, votre constellation du Triangle n'appartient pas au groupe du Zodiaque. Vous faites une mauvaise association d'idées, sans aucun doute...

– Mais bon sang! J'en sais rien, en fait... Tout ce que je veux c'est que ces cauchemars arrêtent de me pourrir la vie! »

Candice s'approcha de la figure alarmée, si près que les yeux d'H.D recueillirent la brise de son souffle. Elle murmurait: « Nous voulons vous aider, monsieur Haden. L'astromancie vous sauvera, je vous le prouverai. ».

H.D fut empli d'un réconfort entièrement nouveau. Il reconnut à travers ses yeux le vaste mouvement, le complet négatif des puissances qui le persécutaient.

Susan Weldings finit son café sans s'ébouillanter à nouveau.
« Vos cauchemars sont moins significatifs que ce que vous avez contracté ensuite. Les perceptions extraordinaires. Votre rôle et le mien, est de devancer la science, quels qu'en soient les risques. Après tout, Copernic s'est fait traiter de fou avec sa Terre tournant autour du Soleil, car il était difficile d'observer le phénomène. La lumière visible n'est qu'une microscopique fraction du spectre lumineux entier, il en est de même pour les fréquences de sons audibles par l'être humain. Personne n'entend les ultrasons, pourtant on sait qu'ils existent, on peut les mesurer.

En l'occurrence, je mesure, vous mesurez ce à quoi les autres sont insensibles. Je sais pourquoi, sans raison apparente, les chats se figent et fixent des yeux un point immobile. Ils *voient* quelque chose.
– Oui, mademoiselle, moi aussi j'ai des *visions*. Je sais pourquoi les mouches ont un vol nerveux, en zigzags, en demi-tours aléatoires. En réalité, elles ont un ennemi à fuir, qui n'a que peu de composantes matérielles. Je veux que de telles découvertes cessent. »

Susan eut une moue étrange.

« De plus en plus de penseurs estiment que le Dieu de beauté et d'amour universels prêché par les religions judéo-chrétiennes, est une aberration. Non pas qu'ils nient l'existence d'un Dieu, au contraire. Çà n'a rien de nietzschéen. Ils se rendent compte que dans l'espace, le désordre est supérieur à l'ordre. La création d'ordre représente un gaspillage d'énergie, tandis que la création de désordre est spontanée. La vie et la conscience tels que nous les connaissons sont un phénomène accidentel, inutile. Copernic et ses successeurs ont démontré que l'homme n'était ni un but, ni une finalité pour l'Univers. Ce qui nous paraît de l'ordre du surnaturel est tout à fait normal à l'échelle des galaxies, des trous noirs, où l'espace et le temps n'ont plus aucun sens, où tout meurt et se régénère dans l'instant. Depuis le Big Bang, nous sommes assurés que seule la destruction est féconde. Les véritables Dieux sont l'addition de pulsions destructrices à l'infini. La Terre est un îlot de synthèse et de prospérité parmi un océan de désordre. Elle forme un affront à leur pureté. Si elle existe toujours, c'est seulement parce qu'ils ne s'intéressent pas encore à elle. Dès qu'ils le voudront, ils l'éradiqueront totalement. Ils sont déjà présents dans chaque molécule. Ils dynamiteront tout de l'intérieur ! C'est ce que l'on appelle le *péril cosmique*. »

Zacharie Williams essuya ses lunettes avec un mouchoir.
« Les cauchemars de votre enfance dénoncent tous des angoisses compromettantes pour l'avenir. Vous étiez mal armé pour la communication avec autrui et la vie sociale en général. Quel impact la mort de vos parents a-t-elle eu sur vous ?
– J'ai été démoli par cet événement... Néanmoins, avec le temps, j'ai pu reprendre une vie normale. J'y pense quelquefois. Je me résigne à accepter le destin.
– Avez-vous continué à faire des cauchemars ?
– J'ai aussitôt quitté notre maison de Haymes. Non... Je n'ai plus jamais fait ce genre de cauchemars. A part à intervalles réguliers, des rêves où je revis l'accident qui à causé la mort de mes parents.
– Sinon, vous arrive-t-il souvent de faire des rêves *agréables* ?
– Non. Jamais. Ou alors, je ne m'en souviens pas au réveil.".

Le docteur Williams se rembrunit. Il s'affaissa au creux de son fauteuil. Il était pris d'une grande pitié.

« Monsieur Haden-Douglas, ces cauchemars d'enfance ne seraient pas inquiétants en soi si votre mentalité s'était rétablie à la fin de l'année. Cependant, je constate que vous avez fait des études médiocres. Vous n'avez décroché qu'un métier démotivant, alors que vous êtes une personne d'une intelligence élevée : je vous ai vu, en quelques mois, intégrer des notions d'astronomie qui me rentreraient difficilement dans la tête.
– Je suis un individu équilibré ! Mon travail de représentant en produits ménagers est particulièrement respectable ! ».

Le psychanalyste préféra ne pas le contredire.
« Vos goûts artistiques sont à peu près nuls, si l'on en juge l'insipide de vos références littéraires et musicales. Votre imagination est pourtant riche. Cependant, elle est bridée en société ou détournée par une fascination préoccupante pour le macabre. Lorsque je vous ai fait subir le test des taches d'encre, vous vous êtes attardé sur des formes anguleuses et torturées. Vous voyiez des monstres et des piquants partout. Vous avez même reconnu trois crânes humains parmi les dix taches montrées...
– Il vous est aisé d'interpréter ces tests à votre guise !
– Ne vous fâchez pas ! J'ai aussi remarqué votre irascibilité. Elle se concentre sur les gens qui veulent vous aider. Cela dénote une certaine tendance au masochisme et à l'autocommisération. Ce n'est pourtant pas le plus grave.

Je veux parler d'un état d'esprit qui ne se retrouve chez vous qu'à l'âge de huit ans et aujourd'hui, à l'âge de trente-cinq ans, après la lecture d'un passage d'un livre intitulé *La Route du Retour*.

Jugez maintenant de tout l'avantage de ne pas me voir lorsque vous êtes allongé sur le divan. Vous avez fait abstraction de ma présence. Vous vous êtes confessé d'une phobie qu'autrement vous n'auriez jamais évoquée. Vous paraissez convaincu que des étoiles ont provoqué vos hallucinations à Haymes, que ces étoiles ne sont visibles qu'à Haymes et qu'ainsi vos cauchemars ont cessé dès votre départ. Vous avez ajouté que les habitants de ces Étoiles étaient susceptibles de préparer une invasion de la Terre. Par conséquent, vous étiez un témoin gênant. Les Étoiles ont souhaité vous effrayer au départ. Et vous éliminer à présent. Vous avez beau tenter de prévenir le monde du danger qui le guette, vous vous heurtez à l'incrédulité.

Ces hypothèses relèvent du paranormal le plus ébouriffé, toutefois vous les échafaudez avec une logique redoutable, qui vous est propre. Je diagnostique une psychose à tendance mélancolique, combinée à une fort complexe de persécution et à un complexe de Cassandre, l'ensemble dégénérant en délire hallucinogène. Ou l'inverse, je ne suis pas encore fixé.

Monsieur, je vous invite grandement à consulter un de mes collègues. Il vous guérira au moyen d'une psychothérapie, quitte à vous admettre dans un centre spécialisé. Je peux d'ores et déjà vous prendre rendez-vous. Tous les frais occasionnés seront couverts par la Sécurité Sociale Citoyenne. Ne perdez pas espoir, nous sommes là… ».

Mark Haden-Douglas ne répondit pas. Il prit le rendez-vous. Cependant, il ne s'y rendit jamais.

« Oh, vous en faites une tête, Mark !, lança Susan. Qu'est-ce qui ne va pas ?
– Ce qui ne va pas, c'est que tout ce que vous me dites est vrai. Le Mal est infiniment plus puissant et mieux armé que le Bien. Le docteur Williams s'est trompé (au nom de Williams, Susan se crispa). Mes cauchemars étaient en partie prémonitoires. Le deuxième rêve abstrait, j'ai maintenant toutes les clés pour en saisir le sens. Mes grands-parents... entasseront vraiment des cadavres dans une benne. L'invasion est proche. Ils m'épient sans relâche, à présent. Ils peuvent utiliser l'eau contre moi, et certaines maladies, à cause des Bactéries. Susan, je vous en conjure, vous êtes la seule réceptive ! Dites-moi ce qu'il faut faire !
– Faites-vous publier, pardi !
– Comment ça ?
– Je veux dire c'est bien trouvé comme histoire...
– Je ne l'ai pas trouvée, cette histoire ! J'ai le malheur de la vivre !
– Holà ! Je crois qu'il y a un malentendu entre nous, bredouilla-t-elle, confuse. Ce que j'écris je l'invente. Tout cela est un effet de style. Ce n'est pas réel ! ».

Mark était blanc comme un linge.

« Je ne conteste pas le fait que vous ayez vu des choses, observa-t-elle. Vous êtes comme ces gens à la frontière clinique entre la vie et la mort, qui voient un tunnel de clarté. Certains entendent des chants glorieux, rencontrent une foule de gens qui couvre tout l'horizon. Ils sont totalement sincères ! Inconsciemment, ils s'estiment condamnés. Alors, – est-ce l'effet d'hormones, ou d'un affaiblissement du système nerveux ? – ils sont sujets à des hallucinations qui ont le Paradis pour thème. Cela ne prouve en aucun cas l'existence de l'Au-delà ! Ils ont vu et ressenti des choses qui n'étaient pas présentes. Je suis très peu au courant de la psychologie, toutefois je crois que vous faites de l'autosuggestion. Un soir, quand vous avez huit ans, vous faites un cauchemar affreux. A votre réveil, vous scrutez des Étoiles qui, pour une raison fortuite, vous inspirent de la crainte. Cette peur elle-même provoque un nouveau cauchemar la nuit suivante. Voilà où vous vous trompez. C'était la peur de ces Étoiles et non les Étoiles elles-même qui ont engendré ce cauchemar. Ensuite, vous êtes tellement sûr que ces Étoiles sont malfaisantes que vous faites un autre cauchemar.

Vous vous dites alors : J'ai raison, les Étoiles provoquent bien mes cauchemars ! Et cela renforce votre épouvante vis-à-vis d'Elles. C'est un cercle vicieux. Ensuite, vous quittez Haymes, et vous n'apercevez pas les Étoiles dans le ciel de La Cité. J'ignore pourquoi, je ne suis pas assez bonne en astronomie. Vous êtes rassuré et du coup, envolés les cauchemars. Ce qui vous conforte dans votre idée fixe : des Étoiles, des cauchemars. Pas d'Étoiles, pas de cauchemars, d'où le lien de cause à effet. Et de jour, vos perceptions déformées du monde extérieur ne sont que le fruit de votre imagination décalée. Stimulée par la peur.

Dites-vous bien que ce ne sont que fantasmes et tout rentrera dans l'ordre. Cela dit, je ne vous en veux pas, Mark… ».

Le Mark en question venait de franchir son dernier point de rupture. Il s'enfouit la tête entre ses bras, les poings serrés. Susan se tut quand elle réalisa qu'il pleurait.

H.D rompit toute relation avec Susan Weldings. Le docteur Williams lui avait confié que l'écrivain avait déjà passé deux séjours en hôpital psychiatrique. Elle était donc au moins aussi dingue que lui. Une énigme restait irrésolue. Miss Weldings croyait-elle vraiment au surnaturel ? Dans ce cas, avait-elle pris H.D pour un agent au service de Williams ? Avait-elle feint l'incrédulité uniquement pour s'éviter un nouvel internement ?

Dans tous les cas de figure, elle ne lui serait plus d'aucun recours.

H.D remit en place l'oreiller sur le lit abhorré. Tous s'étaient dérobés devant sa détresse. Tous prétendaient l'aider. Tous l'avilissaient. La veille même, Notpones s'était rendu à Haymes. Il s'était bien promis que ce serait la première et la dernière fois. Ils avaient donc passé la nuit ensemble, à interroger le ciel. Des nappes d'étoiles avaient défilé sous leurs yeux, de l'Etoile Polaire qui fustigeait l'obscurité, à l'opposé de la fenêtre, aux rouges et bleus noctambules d'Aldebaran, d'Orion et de Sirius. La nuit se termina aux alentours de la Baleine et des Poissons. Notpones lança presque malgré lui : « On va quand même y jeter un coup d'œil, à votre fameuse Constellation du Triangle ! ». Il fit pivoter le télescope vers cette partie du ciel, vagabonda du regard à travers le gouffre qui séparait la Baleine des Poissons, pendant de longues minutes. Les cheveux de H.D se hérissèrent.

« C'est bien ce que je pensais, acheva-t-il. Pas la moindre trace de vos trois Étoiles ! Regardez vous-même ! »

H.D était anéanti. Il colla son œil à l'appareil. A son grand dam, il discernait bien trois épaves lumineuses, là même où Notpones ne prétendait rien voir ! Voulant échapper pour une fois au ridicule, il acquiesça :
« Vous avez raison... Elles ne sont pas visibles ce soir. Peut-être le ciel n'est-il pas assez dégagé...
– Le ciel est exceptionnellement dégagé ce soir, Mister Haden-Douglas. »

Il comprit qu'H.D était totalement déconcerté. Il posa sa main sur son épaule : « Je sais quelle sensation ça fait d'avoir raison contre le monde entier. Vous me faites penser à Galilée, ce sublime imprécateur de l'astronomie... Toutefois, il faut vous rendre à l'évidence : vos Étoiles n'existent que dans votre imagination. Allez ! Vous les avez défendues avec conviction. Rien que pour cela, je vous permets de continuer à y croire. Par contre, n'importunez pas d'autres astronomes. Tous mes collègues ne sont pas aussi patients que moi. ».

Notpones partit pour de bon pour La Cité.

H.D restait à Haymes. L'aube pointait déjà au-delà des collines. Avant de se coucher, il se remémora la mésaventure du télescope. Alors que Notpones était formel sur l'absence des Étoiles, H.D les avait vues étinceler plus que jamais. Elles n'étaient pourtant pas observables ce soir-là. H.D les "espérait" tellement qu'elles lui étaient apparues malgré tout. Peut-être faisait-il bien de l'autosuggestion, après tout.

A moins que, trop imbu de sa science, refusant d'avoir tort, Notpones ait menti ?

A moins que lui seul soit capable de regarder l'étrange lumière des Étoiles. Seulement dans le ciel de Haymes ?

Il s'endormit. Il ne fit aucun cauchemar. Le jour était déjà levé lorsqu'il s'était couché et les Étoiles n'étaient donc pas visibles.

Pendant l'après-midi, alors qu'il revenait du jardin, il surprit de la musique qui s'écoulait du salon. Des pointes d'orgue s'égrenaient, tombaient sur le plancher, sautillaient. Un air doux, ondulant, avec une certaine nuance d'ironie. Le son saccadé s'éleva de ton en ton, en sursaut grêle. Puis la voix de Ian Gillan soupira, une complainte aigre puis enlevée, épique. Un étranger ne sachant pas l'anglais aurait tout de même saisi le sens de ces mots, tellement l'accent y était mis. L'horrible *Child in Time* du groupe Deep Purple, parlait uniquement de l'effroi.

Appel sans illusion. Gémissement chanté, impulsions douteuses de l'orgue. Et finalement ce cri : *You'd better close your eyes...* suivi d'un hululement lancinant. Et l'air narquois reprit. La fureur ne se taisait que pour éclater d'autant plus fort juste après. Des huées de Gillan jusqu'à la guitare qui chuintait puis cavalcadait en riff effarant, suivie par les galops de la batterie, toute cette chevauchée démentielle était la plus parfaite évocation de l'Enfer.

Que venait faire cette ivresse de hard rock psychédélique au cœur des programmes de Radio Atmosphear, la station de soft rock que H.D écoutait habituellement ? Il s'aperçut que la fréquence avait été changée. Il hâta de se réfugier sur sa station favorite. *The Soul Travelers* entonnèrent aussitôt une balade sucrée, tout à fait conformiste, comme H.D les affectionnait :

... There are flowers in water
And wine in your eyes,
Could you lean to me
And tell me your secret ?

Il ne se souvenait pas d'avoir touché au poste. Qui avait changé de station ? Ou quoi ? *Child in Time*... Le titre faisait évidemment référence à son enfance, aux cauchemars...
Et cet avertissement lugubre : *You'd better close your eyes.*. Fermer les yeux ? L'hystérie de la suite promettait le pire des châtiments en cas de désobéissance.

Non ! Il ne se soumettrait pas aux Étoiles, il viendrait les affronter jusque sur leur seuil halluciné. Il était un adulte désormais. Il avait pour lui sa connaissance des mondes occultes, il résisterait !

Du dehors s'infusait une brise brutale. Du bois de sapins un parfum insistant de résine venait jusqu'aux fenêtres, investissait la maison.

Il était maintenant onze heures du soir. Le matin, il n'avait dormi que cinq heures. Ainsi, il avait assez sommeil pour passer une nuit entière au chevet des Étoiles...

L'écran à quartz du réveil distillait une aura verte sur la table de nuit.

A côté, la tête de H.D se balançait. Un mouvement faible de son corps indiquait qu'il avait quitté l'état de sommeil profond. Il gagnait ce domaine insondable du rêve qui habite le quart de la durée de nos nuits.

Derrière ses paupières, ses globes oculaires s'agitèrent, bientôt hystériques. Une bascule qui rappelait les songes des chiens et des chats.

Un spectateur ne se serait pas étonné de l'entendre geindre, ou de le surprendre à faire un geste brusque.

L'écran à quartz indiquait 4:25. Les chiffres papillonnaient, codes abscons. L'esprit pénétrait derrière la membrane de plastique, filait par la jungle des composants, les éclairs d'électricité voltigeant entre les transistors, les résistances gorgées de chaleur. Chaque soudure semblait fermer l'entrée de galeries mystiques, partant en tous les sens à l'intérieur du circuit imprimé. Tout dégageait un crépitement qui s'enflait en clameur, grandissait au sein de la nuit.

La pleine lune passa sur le visage du dormeur, la glu noire de ses cheveux lui coulait à travers le front, une blancheur d'outre-tombe s'épandait sur son teint.

Les brouillards s'élancent à la suite du ciel. Depuis le pont jeté au-dessus des zones urbaines, H.D se penche vers les tours qui se hissent en vertiges puissants. D'autres passerelles volent en équilibre entre les gigantesques complexes d'habitation. Des astronefs sillonnent les incommensurables vides. Des milliards de vitres toisent H.D à présent. L'horizon s'éclabousse de rouges vermilles et de vapeurs sombres. Une rumeur, un vrombissement dantesque parvient du nord.

Partout des bâtiments, à perte de vue, les éclairs se ploient entre leurs convulsions disproportionnées, des bourrasques se répandent, lacèrent l'atmosphère.

Il porta sa main à sa poitrine et découvrit la douceur de deux beaux seins. Il était une femme ! Elle était transie par les embruns glacés, un frisson voyageait au travers de son corps, corps où s'organisaient des fonctions inconnues de sa vie antérieure, les valses lentes au foyer de l'utérus, le glissement de ses cheveux le long de ses épaules, un frémissement, des aurores internes incomparables.

H.D était entourée par un conseil d'hommes en toges blanches. Elle regarda à ses pieds, et reconnut une vaste marée de dos courbés et de crânes en peine. Réduits en esclavage, les humains avançaient vers la mort en silence, leur masse recouvrait tout le sol, s'infiltrait entre les immeubles, rampait au cœur des avenues cyclopéennes, traînant avec lui la longue plainte des âges. Puis tout à coup, elle remarqua à ses côtés la présence d'un étranger.

L'être masque tout son physique sous des plaques de métal ambigu qui fléchissent et pivotent sans cesse en stridulant. Il a la stature d'un homme. H.D sait d'où il vient. Un général, émissaire des Étoiles. Il est si proche, ses regards fouaillent l'âme terrorisée de H.D. Un pressentiment singulier. La chose est éprise d'elle, d'un sentiment avoisinant l'amour mais qui n'a aucun équivalent terrestre. Un cliquettement, des paroles viennent tout jeter bas dans son esprit :
« La race humaine est condamnée. Nous sommes les ultimes maîtres de ces lieux. Nous allons exterminer ces animaux primitifs. Ils sont trop différents. Ce sont les êtres les plus régressés de votre monde. Impossibles à assimiler. Toi seule seras épargnée. Epouse-nous. »

L'être n'a pas une personnalité, il en a une centaine. Une centaine d'inconscients bouillonnent en lui. Leurs percussions en chaînes provoquent des intuitions d'une clairvoyance sans limite. Ce qui justifie à son égard l'emploi de la première personne du pluriel. H.D sait que son âme, son cœur, ses entrailles sont passés en revue. Voilà ce qui les a séduits. Pas un critère physique ou mental. Juste cet attrait sensoriel, ces répercutions qui circulent en H.D et qui partent nourrir leur intelligence impie, la seule sensation éprouvable par un humain à son plus haut degré de pureté :

La peur
Sixième sens qui transperce H.D pour des millénaires d'existences successives
Qui le brûle et le foudroie
Et fait de lui un géant
La peur immortelle, la malédiction car jamais le péril qui l'alarmait,
Qui était SA peur, jamais ce péril cosmique sans mesure n'a eu la clémence de le tuer.

H.D tient en main un pistolet futuriste. Celui-ci s'étrangle de pulsions, des spasmes sautent entre les différentes pièces...

Oh oui, la peur a fait du chemin depuis les ridicules zombies de son enfance...

« Si tu fais cela, je me flingue. », arrive-t-il à penser.

L'être se résigne. A ne pas étudier H.D. *Ils* sortent un appareil rouge, avec des touches et un écran à plasma. *Leur* doigt appuie sur un bouton.

Alors tout ce qu'il est permis de voir à H.D n'est pas le carnage en contrebas…

Seulement des chiffres qui s'enflent et s'entrechoquent sur l'écran. Le nombre change si rapidement que l'œil est incapable de saisir la métamorphose de chaque chiffre, ceux-ci ne sont plus que des rectangles jaunes, aux sauvages soubresauts, simplement la longueur qui augmente en quelques secondes ; neuf, dix, onze, douze chiffres…

Son crâne est une sirène insensée. Les chiffres sont des acides sanguinaires se régalant de sa vie. Des centaines de milliards de morts !

Il déclenche sa mort. La balle, ou ce qui fait office d'exécuteur, ouvre un cataclysme au creux de sa vue, la nuit du chaos s'écroule en lui, chacune de ses cellules explose, éclôt à nouveau.

Son âme flotte à folle vitesse. L'être est à genoux, il semble grotesquement marri de l'événement.

Son propre spectre lévite en face d'elle, la nuit la pénètre et sort d'elle pour peupler le ciel entier. Une belle femme, les bras en croix. Le blanc de sa robe vogue autour d'elle, ainsi que ses cheveux par le charme d'une mer. Son visage a l'expression du plus exact désespoir, des cernes se plaquent aux balcons de ses yeux, plus noires que le vrai Enfer. Elle dévisage son âme suspendue en l'éther, avec ce regard où chavirent des vagues boueuses, des stries infectes, le voile abject des ombres.

Puis tout file au précipice !
Le réveil de H.D. Sueurs froides. Le lit tanguait, soulevé par une tempête. Au firmament, le fourneau des Étoiles redoublait d'ardeur.

Dès qu'il fut préparé, H.D saisit le volume de la *Psychiatrie des Rêves*, du docteur Zacharie Williams.

Le masque de l'extraterrestre serait un camouflage. H.D plaquerait sur les personnes des projections subjectives de son propre inconscient. Alors quoi ? Normal que l'extraterrestre soit masqué en rêve puisqu'en réalité H.D n'avait aucune idée de la nature des habitants du Triangle, ni de leur intellect. Impossible donc d'appréhender sa nature réelle. La trahison du général signifiait une souffrance intérieure. H.D était susceptible de redouter de réelles trahisons. L'arme dont il disposait était symbole d'agressivité, consciente ou inconsciente.

H.D désirait être mort, en rêve. Cela aurait voulu dire que son impuissance à relever les défis de la vie le poussait à s'annihiler. Son suicide révélait un état de forte dépression mentale, des sentiments profonds d'insécurité, des manques de toutes sortes. Quant à son agonie, elle était symptôme de tendances masochistes, d'autocommisération ou du besoin de gagner l'estime de son entourage.

Tout cela rappelait les plus belles péroraisons de Williams, s'intégrait à merveille dans l'habituel discours : « Personne ne vous persécute, Mister Haden-Douglas. Vous êtes simplement un raté. ».

Par ailleurs, les vêtements blancs des conseillers humains étaient de bon augure pour une âme religieuse. L'extraterrestre semblait implorer le pardon de H.D, après le Désastre. Cela était synonyme de clémence et de culpabilité. En réalité, c'était un subterfuge. S'il se voyait pardonner, c'était lui en réalité qui voulait présenter des excuses. A qui ?

Il pensait bien avoir pleuré après sa *mort*. Pleurer était bon signe.

Toutefois, changer de sexe indiquait une crise d'identité sexuelle.

C'était donc ça ! Il était gay !

Il ralluma le feu dans la cheminée. Le livre de Williams servit de bûche. Quel tissu d'incohérence que la psychologie ! Une réunion de philosophes atrophiés qui croient résoudre les problèmes des gens en analysant leurs sentiments selon des critères construits au hasard !

H.D laissa définitivement tomber la discipline du brave Williams.

Il n'était pas une épave mentale qui s'ignorait, il était parfaitement sain d'esprit, un respectable démarcheur à domicile, parfaitement inséré dans la société, il bêlait aussi bien que tous les autres moutons de La Cité !

Il était une victime, on voulait lui faire gober qu'il était coupable !

Coupable de ses visions, de sa peur ?

Comment pouvaient-ils se permettre de traiter les autres de fous ? Est-ce que le bon docteur Williams, si repu et satisfait, s'amusait lui aussi, le soir, à rassembler chacune de ses sensations de la journée, à dévoiler sa propre démence, à la boire, à s'en saouler la gueule ?

Non, H.D avait une interprétation bien plus logique. Ce rêve était prémonitoire. La ville futuriste pouvait être La Cité, ou toute autre mégalopole de l'avenir. Le peuple du Triangle débarquerait sur Terre, l'extraterrestre en cuirasse était l'un de leurs envoyés. Cette femme où il était alors incarné était l'une de ses descendantes, en ce siècle apocalyptique.

Elle ressemblait beaucoup à Susan Weldings…

Il était deux heures de l'après-midi lorsqu' au volant de sa superbe Spider Phaëto, Candice Clarence arriva en trombe à Haymes.

Le modèle était rouge. Sculptées en courbes filantes, quatre phares ronds en avant dépliaient l'asphalte à toute allure, les vitres teintées accueillaient quelques irisations subites, qui se lovaient au-devant de la Winner Lady, de son visage angélique.

« J'ai eu un mal fou à trouver, Mister Haden-Douglas ! C'est vraiment perdu au fin fond de la cambrousse ! Par contre, c'est très pratique, ce grand parking en face de chez vous !
– Oui, précisa H.D. La maison des Vanherd a été démolie il y a dix ans. Ils ont construit ce parking sur l'emplacement. ».

Il aurait voulu sombrer dans les yeux de Lady Clarence, si apaisants. Malheureusement, elle arborait une paire de Ray-Ban. Deux mains de pénombre sur son regard.

« Le soleil doit taper fort à Haymes. Quand je suis arrivée ici, j'ai été obligée de mettre ces lunettes. Sinon je crois bien que mes yeux auraient été calcinés. »

Elle avait un sourire de mannequin.

« Entrons chez vous, Mister Haden. Allons trouver de l'ombre. »
En marchant sur le gravier, ses pas étaient des battements de cœur.

Une fois installée au salon, elle retira ses lunettes. Ses yeux inondèrent le dehors. Toujours sans maquillage, deux lacs formidables d'une eau mystique. Ils portaient leurs reflets à travers le visage effaré de H.D. Elle esquiva vite l'astrologie comme sujet de conversation : « Parlons plutôt de vous, Mister Haden... »
Sa voix ruisselait.
Ses lèvres se carminaient.
Ses mains jouaient sur le bois de la table.
C'étaient des déluges blonds, ses cheveux de fragrance.
Enfin son âme daignait un peu descendre jusqu'à lui, il sentait ses caresses entre les nœuds de son cerveau.

En plus, elle était drôle, d'une culture renversante. H.D lui fit visiter les sites intéressants de la région. Il privilégia les endroits couverts pour qu'elle retirât ses lunettes de soleil.

« C'est vrai que ça transpire le bien-être, par ici, fit-elle. Vraiment idéal comme endroit de villégiature. Je préfère quand même habiter en ville. Tout est disponible. On est au courant de ce qui se passe. Du monde. Et puis les gens sont là. On n'est jamais seul. Toujours un ami à la portée, une manifestation, des expos. Quand on est à la campagne, on se croit libre. Mais c'est l'ennui qui vous emprisonne. »

A la fin de la journée, H.D avait l'impression de n'avoir jamais adressé la parole qu'à cette femme dans la vie. Peut-être était-ce vrai.

« J'ai la solution à votre problème, Mark... L'hypnose va vous détendre. Elle vous rendra plus sensible à l'action de l'astromancie. Peu à peu je parviendrai à vous guérir. Vous allez passer une nouvelle nuit en face des Étoiles. En quelque sorte, je vais *combattre* les astres. Si çà fonctionne, vous n'aurez plus de soucis à vous faire... »

Elle alluma un briquet devant H.D. Ses yeux commencèrent à l'ensevelir, resserrant leur emprise au fur et à mesure que le feu grandissait, ses yeux ailés volaient dans son âme...

« Allez vous coucher, Mark. Faites de beaux rêves... »

Un beau rêve, donc. Non, pas de rêve. Un sommeil très reposant. Au milieu de la nuit, H.D se réveille. Candice est là. Une jupe noire dort sur ses cuisses, en affermit encore le calme. Une chemisette blanche laisse respirer sa gorge. Elle le fixe, le chagrin blanchit son visage. La prunelle de ses yeux est aussi sombre que l'asphyxie de la nuit, des cernes lui apparaissent, des sentiers charbonneux encerclent son regard. Elle fixe H.D avec une expression d'alarme infantile, ses yeux sont un gouffre de déréliction. Elle se tient devant la fenêtre. Derrière elle, les trois Étoiles perfides clignotent. Sa bouche articule des phrases muettes, les Étoiles naviguent sur l'océan, ses yeux de cendres...

Les Étoiles gagnent en ampleur, elles absorbent les autres points de lumière à proximité. Entravée par des chaînes télépathiques, Candice essaie vainement de pleurer, ce sont les Étoiles qui grandissent plus fort que des sanglots, trois sphères d'incendie, leur fusion échauffe l'espace intégralement.

Le mur a disparu. Maintenant elle est en équilibre à deux pas du vide, la chute du Triangle se poursuit, les Étoiles se transmutent en soleils, les yeux dénaturés de Candice interrogent H.D, quémandent du secours, l'accusent, l'insultent.

Les trois bûchers sont de colossales boules de feu dans son dos, ses flammes l'étreignent bientôt, et l'incinèrent !

« Candice ! », hurla-t-il dans son désert.
Celle-ci accourut presque aussitôt. Elle se pencha sur lui : « Mark ! Ce n'est rien ! Je suis là. Ne pleure pas... Laisse-moi te consoler... ». Complètement hagard, H.D voulut trouver ses vrais yeux. Hélas il ne put voir que ses cheveux. Ceux-ci, transfigurés par la pénombre, avaient la teinte grise de la plus pâle angoisse, c'étaient les cheveux inquiétants de sa mère, il retombait en enfance, replongeait dans le malheur.

Le malheur !

« Ça n'a pas marché », reprocha H.D dès le petit déjeuner.

Lady Clarence ne leva pas tout de suite le nez de son bol. Elle paraissait encore plus exténuée que lui.

« Ecoutez, Mister Haden-Douglas, ça ne peut pas se faire en une fois. Il faut être persévérant. Vous devez me faire confiance. L'astromancie finira par vous sauver. Vous pourrez dire à vos amis : Grâce à l'astromancie, je suis un homme heureux. Nous recommencerons ce soir. Nous réussirons. »

Il n'écoutait déjà plus. Il avait compris en quoi consistaient les séances d'hypnose, d'après l'analyse de ce qui avait précédé et de ce qui avait suivi. Lady Clarence voulait le rendre amoureux. Cela aurait eu effet d'apprivoiser ses terreurs. Il lui aurait alors été plus facile d'obtenir sa confiance, de l'*opérer* à son aise. En cas de succès, il lui aurait attribué tout le mérite. Il lui aurait fait une grande publicité.

Lady Clarence était très friande de publicité.

Elle fut morose pendant toute la matinée. Elle ne sortit pas de la chambre de ses parents où il l'avait installée, sous prétexte d'un travail à finir.

Pendant ce temps, H.D eut une idée qu'il estima excellente.

Ils se promenaient tous les deux sur le chemin de gravier en face de la maison. Elle était rêveuse. Le bleu de ses yeux planait au hasard.

H.D proposa : « Vous semblez ne pas croire aux pouvoirs des Étoiles. Vous dites souvent que ce sont d'autres astres qui m'influencent. Que mes cauchemars sont à ma trop grande sensibilité, elle-même liée à ma date de naissance. Vous, vous êtes une battante. De quel signe êtes-vous, si ce n'est pas indiscret ?
– Lion. Je suis ambitieuse, volontaire et combative. Pourquoi me demandez-vous cela ?
– Cela signifie que vous êtes indépendante. Vous n'êtes pas de nature à vous apeurer sans raison, ni à faire ce genre de mauvais rêves. Echangeons nos chambres. Si vous cauchemardez, alors le pouvoir des Étoiles sera indiscutable.
– Qu'est-ce que vous manigancez là ? Ça n'a aucun sens !
– Vous voulez me prouver l'efficacité de l'astromancie. Moi, je veux vous prouver l'action maléfique du Triangle !
– Mais ça va retarder votre thérapie d'une journée ! Je ne peux pas m'enterrer éternellement ici ! J'ai des gens à voir, à La Cité ! Des patients, qui sont coopératifs, eux ! Vous ne préférez pas qu'on fasse une nouvelle séance d'hypnose ?
– J'y tiens beaucoup. Si vous partagez ce que je ressens, nous fournirons un travail d'autant meilleur par la suite.
– Et puis cette chambre est miteuse. Celle où vous m'avez logée était encore potable, mais la vôtre, je n'en voudrais pas comme caveau ! Il y a une odeur de vieux, et… La tapisserie qui se détache… C'est sinistre.
– Je ferai tout mon possible. Elle sera arrangée pour ce soir. Vous aurez une chambre princière.
– C'est vraiment grotesque ! Çà ne sert à rien…
– C'est sans appel. Si vous ne le faites pas, j'arrête la thérapie.
– Vous êtes un cas, décidément ! C'est d'accord. Toutefois, je persiste à dire que cela n'a aucun intérêt. Je ne fais jamais de cauchemars. Je suis bien dans ma peau, moi ! Je ne vois pas en quoi vos Étoiles idiotes pourraient y changer quelque chose !".

Ainsi, il fit de son mieux pour aménager sa chambre. La *Winner Lady* eut tout de même quelque répugnance à y entrer. Pourtant, le plancher avait été récuré, toutes les toiles d'araignées enlevées, les draps changés. H.D avait même commencé à détapisser les murs. Il dormit dans la chambre de ses parents. Les draps étaient encore tout imprégnés du parfum de Candice. Il passa une nuit très agréable.

Il se leva vers sept heures du matin environ. Il venait juste d'entrer dans la salle de bains quand Candice fit irruption derrière lui. L'air égarée, elle claqua la porte, et courut en avant. Sa chemise de nuit en soie était mal boutonnée, H.D rencontra la dentelle blanche de son soutien-gorge lorsqu'elle le frôla au passage. Presque nue, sans ce rouge aux lèvres, les cheveux ébouriffés, elle était un éclat de splendeur. Elle s'empara d'une de ses trousses de toilette posées sur l'étagère à côté de l'évier, y farfouilla fiévreusement, en sortit une petite boîte noire où étaient peints les yeux de quelque mannequin. Elle en vida le contenu sur le rebord de l'évier. Avec des gestes d'une rapidité et d'une précision extraordinaires, comme *possédée*, elle passa une brosse à mascara sur chacun de ses cils, ensuite s'appliqua de violents coups de fard à paupière très sombre, trempa un pinceau dans un tube d'encre noire, pour se tracer deux traits épais d'eye-liner, et finit au crayon l'encerclement houilleux de ces yeux trop purs.

« Candice... », balbutia-t-il.

Elle lui infligea une claque qui le repoussa un mètre en arrière.

« Ne m'appelez jamais par mon prénom ! », cria-t-elle avant de disparaître.

H.D suivait Lady Clarence alors qu'elle rapportait ses bagages vers sa Phaëto.

« Expliquez-moi, suppliait-il. Qu'est-il arrivé ?
– Rien du tout ! », s'égosilla-t-elle. Le noir dur autour de ses yeux accentuait chacun de ses cris.

« Pas rien ! Vous avez vu quelque chose !
– Oui, j'ai vu que vous êtes incurable. Je sais pourquoi vous cauchemardez ici ! Vos Étoiles n'y sont pour rien, c'est juste votre baraque moisie, cette ville arriérée ! Regardez ! Vous osez à peine marcher sur ce parking. Ce n'est pas parce qu'il est construit sur la maison de morts qu'il est hanté. Les cadavres ne vont pas s'arracher du béton pour vous bouffer. Vous êtes un parano, l'atmosphère sordide de cet endroit ne peut que raviver vos phobies ! Vous ne savez pas communiquer, vous parlez un autre langage. Vous n'êtes pas fichu d'aligner trois mots sans tomber dans les pommes ! Je comprends que vous ayez peur de tout ; vous êtes tellement faible que tout peut vous nuire !

Tenez, là, vous n'êtes même pas capable d'inventer quelque chose pour votre défense…

Cessez de vous construire d'infernales machinations cosmogoniques ! On n'est pas dans *X-Files*. Personne ne vous veut du mal !

Pourquoi ne retournez-vous pas à La Cité ? Là-bas, tout le monde est… gentil ! Tout le monde est gentil, attentionné avec vous alors que vous nous ennuyez tous. Tout le monde est prêt à vous assister, à vous soigner. Il n'y a pas de *système*, pas d'exclus. Vous avez la chance de vivre dans une belle communauté, profitez-en ! Retournez parmi ces gens gentils qui vous rendront la joie de vivre ! Faites un peu la fête, au lieu de ranimer vos idées noires ! Bourrez-vous la gueule, inscrivez-vous à des cercles de dialogue, cessez de vous noyer tout seul dans le caniveau !

A quoi ça vous sert de vous auto-détruire ? Vous croyez que ça fait une belle image ? Mark Haden-Douglas l'orphelin, le *loser*, le pas intégré. Vous croyez que ça fait de vous quelqu'un de bien ? Bon sang, débrouillez-vous tout seul ! Et vite, car les gars en blouse blanche vont pas tarder à venir vous chercher. Et même dans ce trou paumé, ils vous trouveront ! Comment j'ai pu passer deux jours avec vous ? Je suis étonnée d'être toujours vivante.
– Alors vous n'êtes pas d'accord pour les Étoiles ?
– J'ai jamais vu quelqu'un d'aussi borné. ».

H.D n'avait plus le réconfort de ses yeux, la bouillie de pétrole les ensorcelait. Elle s'enferma dans sa Phaëto, attendit que H.D se détourne un peu, puis démarra et s'enfuit vers les bruines de La Cité.

Certainement, elle avait fait un cauchemar. Apparemment, elle n'arrivait pas à supporter H.D. Il n'ignorait pas combien il pouvait être désagréable, avec sa paranoïa, son caractère lunatique, ses idées fantasques. En plus, la maison l'écœurait. Cela, avec le stress d'un premier échec, aurait pu suffire à déclencher la nervosité, à son tour aurait été instigatrice d'un mauvais songe. Sans compter qu'il n'était pas un cuisinier hors-pair. Elle n'avait pas mangé avec entrain le dîner qu'il lui avait préparé. A force de parler d'extraterrestres affamés, il devait aussi lui avoir bien tapé sur le système. Il l'avait malmenée. Ne raconte-t-on pas que le mal de vivre et la psychose sont *contagieux* ? Son système nerveux devait être très altéré avant cette nuit fatidique.

Un seul détail démontait toutes ses suppositions. H.D considérait les yeux de Candice comme les ennemis des Étoiles. Ses yeux l'avaient toujours empli de bien-être. Elle avait dû mettre des lunettes de soleil pour se rendre à Haymes. Peut-être l'ambiance de mal préhistorique qui infecte toute la région avait-elle *attaqué* ses yeux ? Dans son dernier cauchemar, elle avait les yeux noirs. En voyant Candice, frappée par un soudain coup de folie, se barbouiller les yeux – alors qu'elle ne se maquillait JAMAIS les yeux –, que pouvait-il constater d'autre que : « A son tour, elle a été victime des Étoiles. Voilà pourquoi elle est partie. ».

A moins qu'elle ait abdiqué. Elle se serait alors inspiré du récit du cauchemar de H.D. et imaginé cette mise en scène pour pouvoir s'en aller ?

Dans ce cas, l'idée ne tenait pas la route. Lady Clarence n'avait sans doute pas envie de conforter H.D dans son opinion d'un effet néfaste des Étoiles...

H.D se résigna à lutter seul contre les Étoiles. Ou contre sa folie. D'ailleurs, les Étoiles n'étaient pas le seul adversaire potentiel. Une masse inconcevable de volonté destructrice suintait du monde terrien. Des entités, apparues en même temps que la Terre, survivaient aujourd'hui, quatre milliards et demi d'années plus tard, sous différentes formes, toujours omniscientes. Non sans une grande méfiance, il se rendit à la forêt communale de Haymes.

Il traversa le bois de feuillus, ne prêtant aucune attention à la lumière verte qui lui glissait dessus en permanence. Des buissons roulaient leurs feuilles autour de lui, les ronces faisaient barrage partout, une multitude d'oiseaux poussait des caquètements rauques. Au ciel voletaient corbeaux et engoulevents. La grisaille des nuages prolongeait le battement de leurs ailes. Les araignées tissaient des colonies sur les vieux murets de pierre effondrés. L'orange et le brun des feuilles mortes surnageaient sur quelques flaques boueuses. Si quelques bosquets de fleurs éparpillaient leurs couleurs sur le talus, l'endroit n'offrait pas un paysage enchanteur pour autant. Toutefois, H.D marchait d'un pas tranquille, le sourire aux lèvres. L'air un peu froid, désespérément fixe, ne l'incommodait pas le moins du monde.

Puis il traversa un large fossé. Un dégradé s'établit entre le tapis de feuilles desséchées et la craquelure épineuse des branches et des aiguilles tombées des sapins. Le sol se faisait élastique, spongieux. Des rayons blancs et jaunes fusaient des cimes et des orées, excitaient la saveur odorante de la résine, dégouttelaient cristaux aux buttes vertes des mousses. Les troncs robustes partaient en lignes ordonnées, leurs branches formaient des marches en colimaçon vers le soleil. Dans la forêt quiète, le pied foulait la terre nue, les cocottes des sapins formaient des cierges pour une grand-messe. Le vent s'enfilait entre les galeries géométriques des épicéas, mélangeait le tout, secouait l'atmosphère feutrée, en moissonnant chaque senteur.

La frayeur vint cueillir H.D. Ce n'était pas cette grande main griffue qui agrippe le cou. Mais elle en avait la foudre glacée dans la nuque. Aucun loup-garou sanglant aux crocs d'acier ne se jeta sur lui. Mais il y avait la secousse qui vous vrille le ventre par les flancs et vous le remonte dans la poitrine.

Il n’y avait pas le nécromancien lépreux aux nippes de clochard. Juste la sensation des cheveux qui se dressent sur leur racine, le cuir chevelu qui grelotte, quand *il* arrive.

Les forces négatives étaient présentes sur Terre. Dès la soupe primitive, le règne biologique avait collaboré à leur œuvre. Selon H.D, moins les espèces étaient évoluées, plus les espèces avaient arrêté d’évoluer depuis longtemps, plus les espèces contenaient de ces forces. Les bactéries, qui apparaissaient sans conscience ni volonté pour l’homme, possédaient une grande perception des mondes intérieurs et extérieurs, elles formaient un immense réseau télépathique. Elles étaient le principal vecteur des expansions malignes à travers le globe. Quelle épouvante, quand on savait que sous certaines formes de résistance, ces êtres vivants étaient capables de traverser l’espace sans dommage ! Certains scientifiques ne certifiaient-ils pas que la Vie aurait pu être semée sur Terre par des bactéries implantées sur des micrométéorites ? Depuis quand les êtres du Triangle cherchaient-ils à atteindre la Terre par ce moyen ?

Puis les Végétaux et les Animaux avaient été engendrés. Les Végétaux étaient les principaux serviteurs des Dieux. Un lit de sphaignes s’étendait aux pieds de H.D. Leurs minuscules collines vertes et jaunes tendaient leurs *yeux* vers H.D. Les minces tiges se terminaient par un bouquet de feuilles évoquant une étoile à six branches. Une énorme constellation d’étoiles enchevêtrées projetaient comme des pseudopodes invisibles et insensibles, seul H.D les *sentait*. Ils lui perçaient le corps, conversaient avec ses cellules, les bactéries de son tube digestif. Il les regardait, une vapeur émanait d’elles en ascension, qui n’était autre que de la haine. De la haine gazeuse en apesanteur, qui agressait H.D, qui l'injuriait avec ses paroles de chlorophylle. Une eau stagnante se véhiculait sans courant entre les sphaignes, acheminant vers les végétaux les sucs acides de la Terre qui digérait le monde.

L’eau ! L’eau ! Un atome d’oxygène, deux d’hydrogène, la combinaison la plus dépravée de l’univers ! L’eau avait une pensée complexe, elle filtrait toutes les longueurs d’onde de lumière et de sons, percevait les moindres variations radioactives de l’environnement, elle était presque un Dieu à part entière.

Depuis ses flaques croupies, elle fixait H.D et lui présageait une mort atroce ! Comment avait-il eu le courage de boire jusqu'aujourd'hui ?

Il croisa des hépatiques sommeillant sur le chemin. Les feuilles plates et vert foncé se réveillèrent à son approche, grincèrent en silence. H.D le savait ; elles crachaient des flammes iridescentes, des comètes de rancœur. Toutes serrées les unes contre les autres, elles complotaient sa fin. Besogneuses, elles expédiaient des radiations sur toute la surface de l'humus forestier.

Et les mousses, du polytric gluant à l'hypnum sournois, elles se couchaient sur les troncs et les rochers, se nouaient aux sphaignes en une étreinte hideuse, écartaient leurs bras fictifs pour s'emparer de lui. Les mousses étaient les meilleurs espions lancés à ses trousses. Elles lui disaient de prendre garde, de fermer les yeux, de fermer ses sens, sous peine d'être assimilé après sa mort par la grouillance stranguleuse, au sein des trous noirs, de cent fois périr et renaître dans le supplice des particules qui s'y créaient spontanément par la collision aveuglante des énergies.

Il les croyait, car il savait leurs *regards* et leurs *langues* tournés vers le ciel et ses ambassadeurs les nuages cosmiques, dès la tombée du soir.

Les épicéas et autres conifères étaient certes bien plus évolués que les mousses, cependant leur taille importante leur conférait une masse d'émission inégalée. Les épicéas croissaient plus vite que les chênes et les Hêtres. Par conséquent fournissaient plus de bois, c'était pourquoi les hommes en repiquaient en quantité. Quelle inconscience ! Il s'en dégageait une gigantesque hostilité, une rage abstraite, encore alimentée par sa propre incapacité à s'exprimer, qui allait concasser H.D au moindre faux pas. C'était une ossature inextricable d'humeurs fondamentalement antihumaines qui se construisait entre chaque arbre. Sur son passage, H.D devait rompre une foule de ces fils mentaux, ce qui décuplait la colère des Épicéas à son égard. Les Étoiles avaient un moyen très sûr pour expédier le problème des humains. Une alliance avec les végétaux, et des céréales aux légumes, tout deviendrait inconsommable, la race humaine s'éteindrait en quelques mois ! Un grondement mystique remuait toute la Nature unifiée contre H.D. Il prit ses jambes à son cou pour échapper à tous ses prédateurs absents, omniprésents.

Le vent s'infiltrait entre ses cheveux. Le vent ! Ignoble serviteur des ennemis sidéraux, transporteur des pollens assassins, le vent le poursuivait, allait arracher les membres de H.D et tous les organes qu'il avait développés depuis la fatidique époque de ses huit ans, ces tentacules et ces excroissances qui abondaient sur son corps, que ni lui ni personne ne pouvait voir ni toucher, mais qu'il sentait pousser en et hors de lui, palper l'atmosphère pour en extirper des secrets inavouables, mortels pour l'âme !

Il détalait, à perdre haleine, l'orée était proche. Que la providence fasse qu'il s'agisse bien d'une orée, et non d'une clairière ! Dans une clairière, encerclé comme il l'était, il ne tiendrait pas longtemps vivant. Du moins, pas vivant au sens plaisant du terme. Il se mortifiait de n'avoir pas amené de couteau. Il aurait pu se tailler les veines, au cas où !

Une joie inexprimable l'inonda quand sa course le mena hors de la forêt, sur les chemins pavés de French Bridge, le quartier français de Haymes. Il s'accroupit pour reprendre son souffle. Son regard stoppa devant une volumineuse fourmilière érigée sur un talus. Il s'en approcha pour observer les fourmis affairées autour des galeries. Elles partaient en tous sens, portant des provisions, dialoguant par messages chimiques, chacune participait à la formidable organisation tacite de la colonie, chacune avait des ordres bien précis. Une incroyable civilisation d'êtres bâtisseurs, avec toute sa hiérarchie compliquée, s'animait sous ses yeux. Et pourtant ! Combien de fourmilières n'avait-il pas éboulées du pied pendant son enfance ? Combien d'insectes n'avait-il pas mutilés, torturés, écrasés ? Cela toujours sans aucun sentiment de mal agir ! A ses yeux, ces animaux avaient une vie trop brève pour souffrir, une pensée trop grossière pour que leur décès soit choquant. Quel degré d'évolution fallait-il atteindre pour mériter le respect et la pitié d'un être humain ?

Même s'ils n'étaient pas les acolytes des puissances cosmiques, les animaux percevaient ces puissances, de façon inversement proportionnelle à leur évolution. L'homme, qui avait conquis la planète, ne courait pas vite, ne pouvait se défendre sans arme contre un prédateur, était peu résistant au froid, au chaud.

En tenant compte des longueurs d'onde de lumière visible et des fréquences de sons audibles, il était presque aveugle et sourd. En outre, il était quasiment insensible aux ondes sismiques, à la radioactivité, aux modifications de pression atmosphérique. Parallèlement, les chiens pouvaient entendre les ultrasons, les chats étaient nyctalopes. Les scarabées étaient sensibles aux ondes immatérielles qui parcouraient le monde, ils savaient éviter les effluves mortelles des végétaux et prévoyaient à l'avance quelles zones les entités allaient envahir. Ils savaient négocier avec les minéraux et nombreux étaient ceux qui, par le biais de canaux mentaux, avaient déjà visité plusieurs planètes du système solaire et d'ailleurs.

Les hommes n'avaient aucune idée de ce monde superposé au leur. Il était pourtant infiniment plus dense. Seuls les fous y avaient accès, parce qu'ils avaient régressé et sacrifié d'autres fonctions mentales en échange de leur clairvoyance. Mark Haden-Douglas pouvait aussi voir ces choses de l'au-delà. Par accident.

Là était la fatalité. Si l'on pouvait voir les choses de l'au-delà, alors elles aussi pouvaient vous voir. Et vous réduire à néant. Voilà pourquoi les hommes *normaux* étaient en sécurité. Jusqu'à présent. Car le temps était proche où les Dieux, y compris ceux du Triangle, pourraient voir sans être vus. Sans d'autre conséquence que l'Apocalypse. *Ils* étaient tellement supérieurs, leur niveau de perception et de connaissance était tellement incomparablement plus élevé. *Ils* n'auraient pas plus de remords à éliminer la race humaine que Mark en avait eu à donner des coups de pieds dans des fourmilières, que les bûcherons en avaient eus à allumer des feux dans la forêt, tuant des millions de fourmis...

Il demanda pardon aux tonnes d'insectes qu'il avait dû massacrer sans y songer, à chacune des prodigieuses intelligences auxquelles il avait mis un terme d'un simple geste !

Il se releva car des gens s'étaient attroupés autour de lui, et le considéraient d'un air curieux.

Les premiers colons français de Haymes avaient bâti une église catholique dans le style néogothique. Elle traçait ses angles au bord de French Bridge, juste à côté de la forêt communale. H.D était déclaré protestant mais entra quand même.

L'intérieur combinait des influences gothiques et contemporaines. Les vitraux sobres oscillaient leurs rayons colorés à travers les bancs de bois sombre, sur les grands piliers de pierre dénudée. L'autel était une large table ronde à un seul pied cylindrique central, faite entièrement en verre. Une petite ampoule torsadée faisait défiler une lueur rouge au fond du chœur, message de la présence de Dieu.

Bizarrement, son malaise se dissipa un peu. La pression monumentale qui l'obsédait venait de se relâcher. Les Dieux planétaires, les vrais Dieux semblaient fuir la foi élémentaire qui régnait ici.

Un grand orgue jouait sur le balcon en arrière.

La musique était un brame si viril que H.D en eut le frisson. Elle résonnait dans chaque particule d'air. Sortant des tuyaux, le vent domestiqué répandait les chants des hommes à travers l'édifice, à ébranler le cœur. Les parois vibraient de cette fierté harmonieuse, les notes sursautaient puis retombaient en chapes lourdes, humides, sur la nuque. Le musicien était un obèse de près de cent cinquante kilos. C'était bouleversant de voir un homme, aussi physiquement handicapé, capable de tirer une telle force d'un assemblage de tubes. Ainsi, le moindre des êtres humains pouvait faire preuve d'une persévérance impensable, le peuple humain semblait toujours triompher de la nature, en faire son esclave, lui faire dépenser son inépuisable énergie pour lui, pour le compte du singe nu et dépouillé.

Seulement, l'homme serait sans défense contre un mal qui se déroberait même à ses sens. Il n'existait aucun remède contre l'assaut moléculaire.

Il s'agenouilla en face de la statue de Jésus Christ sur sa croix.

Le fils de Dieu dialoguait sans bruit avec H.D. Ses mains saignaient continuellement là où les clous les avaient meurtries. Le péché du Monde se concentrait dans le chagrin de son visage et y trouvait l'absolution. Jésus avait proclamé que l'homme méritait le Pardon de Dieu, que le monde était sauvé et que désormais les hommes connaîtraient le Salut de la Résurrection. C'est pour cela qu'il fut exécuté.

Aujourd'hui, Jésus, Dieu son Père et l'Esprit Saint rassemblaient des millions de fidèles au cœur de la Sainte Eglise, des millions de terriens communiquaient leur ferveur pour le Christ, car il promettait le rachat de chaque âme, le paradis éternel pour ses enfants qui montreraient du Repentir.

Dieu ! Vaste supercherie destinée à protéger les hommes du désespoir ! Mensonges éhontés pour persuader l'homme de se lever chaque matin, de créer des foyers, pour empêcher l'homme de ressentir la sempiternelle fatalité de cette planète et de s'entre-tuer avant l'avènement des Vrais Dieux !

Les hommes avaient cru les Apôtres de Jésus l'Imposteur quand ils vinrent annoncer la Bonne Nouvelle, mais qui croirait le Messie Haden-Douglas quand il viendrait à son tour parmi les hommes, pour annoncer cette fois-ci la Mauvaise Nouvelle ? Vie et Mort sont sans issue, le monde n'appartient pas et appartiendra de moins en moins à l'homme, car il a trop régressé pour être digne de vivre ?

Qui accepterait d'abandonner tout progrès et tout acquis technique, de cesser de réfléchir et de philosopher, de couper tout crédit à la science, pour redevenir assez sauvage, voir enfin l'ennemi qu'était l'Univers et pouvoir lutter contre lui, ou au moins implorer sa miséricorde ?

Il était allongé la face contre le sol glacé, les bras en croix. Les quelques personnes présentes admiraient sa dévotion.

Mark Haden-Douglas était perdu. S'il demeurait à Haymes, la Nature l'immolerait dans la plus inacceptable des tortures.

S'il retournait à La Cité, cet abruti de Williams l'internerait chez les mabouls, il passerait le restant de ses jours à prévenir l'humanité du danger, en vain. Ceux qui le comprendraient ne seraient pas à même de l'aider à organiser la résistance, car ils seraient avec lui, dans l'asile, avec des camisoles de force.

La Cité neutralisait ces fauteurs de troubles, ces illuminés qui mettaient en péril l'allégresse et la confiance des masses.

Oh oui, quelle atteinte à la belle santé mentale de tous ces citoyens si... gentils ! Tranquillité pour tous ! Quelle magnifique promesse de La Cité à son peuple en liesse ! Mais à quel prix ? L'ignorance totale des dysfonctionnements de la société, une intolérance scandaleuse pour les personnes en difficulté, qu'on considère non pas comme des malchanceux mais comme des aliénés !

Aucune inégalité n'était visible puisque de clan à clan personne ne prêtait attention à ce que faisait l'autre. Le philosophe méprise le psychologue et vice versa. Mais les deux matières sont invalides. Le Bien et le Mal sont des notions absurdes puisque relatives à chaque être. Les Êtres Suprêmes ne s'en embarrassent pas. L'inconscient n'est qu'une façade pour nous cacher les agressions répétées des miasmes qui sourdent en chacun de nous.

L'astrologue se querelle avec le croyant, pourtant l'astrologie et la foi religieuse ont la même assise de complète irrationalité. H.D avait vu, il avait des preuves. Mais sa théorie serait sacrifiée au nom du bonheur. Savourez-le, ce bonheur ! Ne vous apercevez-vous pas que la joie qui vous enivre, l'insouciance qui vous transporte, ce sont vos chaînes ?

Pour être accepté en société, renoncez à votre identité au profit du conformisme.

Pour avoir un foyer heureux, fermez les yeux sur la misère de vos moyens, elle vous étoufferait.

Surtout ne lisez aucun livre, n'allez voir aucun film, ils sont porteurs de gangrène, donnent le cafard. Ne fréquentez pas les gens cultivés, ils propagent l'épidémie.

H.D en avait assez d'établir le bilan de sa différence.

Il ne lui restait plus qu'à se claquemurer dans sa maison, à s'abriter de la Nature, des hommes.

Il n'avait plus ni raison ni possibilité de vivre. Il voulait pouvoir choisir sa mort.

Peut-être demain partirait-il. Il quitterait le pays. Il...

Il n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Les Étoiles du Triangle roulaient, impassibles. Trois rampes de lumière vers l'au-delà. Leur halo était presque devenu complice. Leur torpeur, leur poison devenait si intime que sans elles, Mark aurait du mal à envisager la vie. Même si elles disparaissaient, il garderait ce don maudit qu'Elles lui avaient accordé l'été de ses huit ans.

Leur musique s'atténuait, puis s'accentuait. Cette alternance d'intensité prenait les aspects d'une confidence ambiguë. Comme si les Étoiles télégraphiaient leur volonté avec les arbres autour de la maison, avec l'eau qui fluctuait dans les canalisations, le vent qui s'insinuait par la cheminée ou par les fenêtres entrebâillées...

Les Étoiles passèrent un tour d'écrou dans le ciel mort, pour monter d'un cran, en éclairant plus à l'oblique la chambre de leurs filaments graciles.

Il entendait des bruits de pas dans l'herbe.

Ce n’étaient que les battements de son cœur quand il posait sa tête sur l’oreiller…

Minuit approchait. Ou était passé. Une trille perça l’épaisseur de la nuit. Des mains éthérées s’introduisirent à travers le torse de H.D., le tirèrent sans ménagement hors de son lit, hors de son sommeil. La vieille sonnette de la porte d’entrée déchaînait son glas à quelques pièces de là.

Les sonneries s’intensifiaient, ne renonçaient pas. Qui venait le chercher à une heure pareille ?

Avait-il donc passé une nuit de trop à l’intérieur de cette demeure déjà enlisée de morts et de chagrins qui éclaboussaient les murs ? La prison du monde s’était refermée, elle se resserrait…

Le bourreau infernal tapait du pied derrière la porte.

Des fournaises béantes se plaquaient aux vitres.

H.D avait eu toutes les peines du monde à tendre le bras et à allumer sa lampe de chevet. Maintenant, il fallait se glisser hors de ses draps.

L’appel du tueur ne se taisait pas.

Pourquoi n’y avait-il pas songé plus tôt ? Si d’autres humains avaient le pouvoir de perception, pourquoi n’auraient-ils pas tenté d’obtenir le salut en participant aux entreprises des Étoiles ?

H.D avait ouvert la porte de sa chambre. Son bras cherchait l’interrupteur du couloir, à tâtons. Tout ce qui était tapi aux tréfonds des ténèbres n’attendait qu’un signal pour se précipiter sur lui et le dissoudre dans les trépas de l’Inouï.

Un agent des Étoiles lançait son sifflement aigre jusqu'à lui. « Viens récolter ta fin au seuil de cette porte ; rejoins-nous par ta fièvre hypnotique… ».

Il marchait à pas chassés, accolé au mur. Il pouvait à peine respirer. L'air lui rentrait dans les poumons en refusait d'en sortir. Expirer pouvait lui être fatal.

La sonnerie s'amplifiait ainsi qu'une plainte, un tumulte rageur.

Soudain, H.D ouvrit la porte dans un bond furieux. Il allait lever la bouteille vide qu'il avait ramassée et la briser sur le crâne de l'envoyé funèbre !

L'étranger poussa un cri farouche. H.D se suspendit net dans son élan.

« Susan ! »

Susan Weldings se tenait devant lui, palpitante de stupeur. Ce qu'il avait confondu avec les flammes de la Géhenne n'était que les phares de son Austin braqués sur la maison.

« Mark !
– Qu'est-ce que vous fabriquez ici, à cette heure ? J'ai cru à un cambrioleur…
– Trêve de bavardages ! Williams est venu me voir. Il m'a dit qu'il savait que je vous connaissais, qu'il savait *tout*, qu'il voulait vous retrouver. Sûrement pour vous emmener. Je n'ai rien dit, il est reparti d'un air excédé. Ils me surveillaient. *Tous ceux qui vous veulent du mal*. J'ai attendu la nuit pour sortir de chez moi et aller à votre rencontre. Vous devez me suivre, Mark. Vous êtes en danger ici… »

Son visage tressaillait sous l'intermittence des phares, ses lunettes avaient des reflets convulsifs qui dissimulaient ses yeux. Les contours de sa silhouette se fondaient en spasmes, elle avait le souffle vulnérable qui délivre, la fascination des jambes, du ventre, des seins d'une femme tendus dans la même expectative, ou la même fascination…

Elle venait le secourir ! Mais de quoi ? Des fiers-à-bras de Williams ? Ou de la fureur des instances immortelles qui constituent la nature de ce que le monde entier appelle stupidement le Vide ?

La première, l'unique personne qui se préoccupait réellement de son existence ! Car en effet, les autres ne l'avaient assisté que pour se protéger de lui !

A ce moment, son amour pour elle était aussi complet que le néant de son désespoir était intégral...

« Je pars avec vous !, s'écria-t-il avec un enthousiasme renouvelé.
– Vous êtes en caleçon ! Habillez-vous au moins ! Pour le reste, j'ai ce qu'il faut. J'ai de l'argent pour les chambres d'hôtel, et pour renouveler votre garde-robe. Et puis des prières... ».

H.D s'était engouffré à l'intérieur. Il courut si vite à la buanderie chercher des habits qu'il en oublia d'avoir peur.

Susan était retournée à sa voiture. Elle était assise au volant, la portière ouverte, et s'impatientait.

Mark récapitulait, fébrile, les vêtements qu'il avait à enfiler. « D'abord, les chaussettes... ». Il était pris d'une gaucherie incroyable. A chaque fois qu'il voulait mettre une chaussette, il dérapait. La chaussette partait à côté du pied, retombait à terre, roulait sous un meuble. Ou alors il était si excité que la chaussette se retrouvait mise à l'envers ou les motifs étaient dépareillés, etc., etc. ... De même pour son jean, il rentrait dedans du mauvais sens, ou mettait les deux jambes dans le même passage, bref toutes sortes de maladresses qui lui coûtaient un temps précieux.

Les chaussures. Que c'était compliqué, des chaussures ! Un pied droit, un pied gauche, une masse indémêlable de lacets...

Pendant qu'il était empêtré dans ses semelles, Susan klaxonna de hâte.

Il devait réussir à chausser ces putains de godillots s'il voulait retrouver la femme de sa vie, l'or de sa détresse !

Au bout d'une éternité, il fut prêt. Il sortit de la buanderie.

L'attaque commença.

La maison l'assaillait. Toute la méchanceté qui rancissait en suspension, la flétrissure amassée au cours des années de deuil, tout se jeta sur lui au terme d'une seconde redoutable. En pleine lumière, il aurait eu la force de se battre. Mais, étaient-ce ses yeux qui tout à coup étaient rendus aveugles, ou une panne d'électricité, l'éclat des ampoules déclina pour se consumer tout à fait.

Les murs, le plafond sécrétaient des essences qui lui tendirent une embuscade et le mirent à terre.

Il avança à quatre pattes, traqué comme une bête, jusqu'au bout du couloir où la maladie de la demeure le terrait.

Il fut propulsé au milieu du salon, se couvrant la tête des mains. L'agression était aussi bien interne qu'externe. L'énorme buffet, la table, les chaises, monuments colossaux érigés dans la pestilence du soir, crachaient leurs effluves carnassiers. H.D ne savait comment parer à leur expansion ectoplasmique, inconsistante. Il était pressé de toutes parts par les meubles jadis si familiers. L'atmosphère tremblait. Au loin, un geignement minuscule trouait la brume.

Le klaxon de l'Austin.

Oppressé par une pesanteur titanesque, H.D se traînait sur le sol, sanglotant. Les projections perfides l'atteignaient partout, le bousculaient, ricanements diaboliques. Jamais les ténèbres n'avaient atteint un tel niveau de densité. Un tsunami de noir l'emportait. Il avait beau pousser des plaintes, demander grâce, la maison le dévorait toujours plus avant. Il voyait ses jambes et en même temps, il sentait, il savait que les meubles les avaient englouties. Il n'en restait que des moignons ensanglantés auxquels s'accrochaient des lambeaux de viande et les crocs plantés de sa demeure anthropophage !

Seul un bahut devant lui paraissait inoffensif. Il l'attendait, ses deux vantaux ouverts. Un torrent de vilenie brute projeta H.D dans sa direction. Pour éviter d'être happé, il s'accrocha au bahut par la force de ses bras puisque ses jambes ne lui obéissaient plus. Les deux vantaux claquèrent derrière lui comme les cloisons d'un four.

A l'extérieur, injecté par des fenêtres entrouvertes, un vent barbare mugissait, avec lui tous les chœurs des rugissements impies se groupaient. Un vacarme étourdissant, des vases qui tombaient, la tornade qui faisait vaciller les lampes et vagissait dans la cheminée, toute une cacophonie de remugle millénaire ouvrait ses ailes, les sueurs des murs crissaient, leur couleur morne d'oxydation brondissait, l'écorce rugueuse des épicéas s'affolait en borborygmes, *tout*, l'Univers et ses galaxies au-dessus de sa tête, la respiration de l'humus, la fraîcheur de la rosée, se liguaient en crescendo corrompu de courroux et de déraison.

Tout à coup, des lames invisibles pulvérisèrent les parois du bahut, empalèrent H.D. Elles rentraient et ressortaient par un rythme à la frénésie chronique, enfonçant dans son corps d'illimités chants de douleur naissante, atomisée et périssante, une communion de martyres dantesques, tout cela secouait un ronflement qui se démuselait en escalade, une secousse insupportable. H.D cent fois mourut et cent fois eut la malédiction de survivre aux scies qui l'avaient découpé en averses de morceaux sanguinolents.

Le bois du bahut s'effondra sur lui. H.D perdit l'équilibre. Tout autour de lui, des flambées écarlates se ruaient en bouffées grandioses et s'abîmaient dans le vide. Il tombait à une vitesse terriblement douloureuse, au sein d'espaces générés les uns parmi les autres, bombés de moiteurs sidérales, ignifiés de fumerolles équivoques. Au bout d'un temps interminable il réalisa qu'il était entré dans l'atmosphère d'une des planètes du Triangle.

Il y était tout en étant absent, sinon il aurait déjà été désintégré.

Il s'égosilla autant que sa gorge et ses poumons le lui permirent. Pourtant il ne produisait aucun son, telle était l'une des innombrables pénitences que lui infligeait les Étoiles.

En haut de lui, des nuées de feux-follets s'accouplaient en rondes effrénées, se perpétuaient ou s'éclipsaient, se muaient en norias, en points de réfractions. Le tout partait en voyage sans frontière où se mariaient pérennité et instantanéité. Des étoiles, des armées de constellations décalées qui coulissaient leurs litanies à des milliers de milliards d'années-lumière de la Terre.

Tournant sous les amnésies de l'horizon, un disque de métal vert stridulait. La Moyenne. Auréolée de rose, elle comblait l'air intangible de ses pulsations gigantesques. Il provenait d'elle des ondulations, un festival de rais inédits qui rendaient les corps tour à tour transparents, incolores ou transverbérés. Elle frappait ses planètes de sa pyromanie. Malgré sa distance, on distinguait à sa surface l'éruption de protubérances si phénoménales que l'une d'entre elles aurait suffi à embraser le Soleil. A sa droite, le chaudron bouillant de la Grande diminuait. A sa gauche, le tintement bleu de la Petite s'approchait, s'approchait, éclats de pénombre, révolutions hâtives, bouleversements...

Sans cesse l'effleuraient les ailes antimatérielles des âmes, leurs toiles mentales tendues au fouillis des mondes sensoriels et insensoriels. Le sol n'était qu'un magma incandescent de fulguration, de multicolore. H.D traversa l'épaisseur de ce sol, il fut irradié par son éblouissance tourmentée, des projectiles jaillissaient de l'océan en surfusion, entraînant dans leur sillage des débris de vibrations viscérales. L'anoxie était si forte que des vermilles furtives lui crevaient les yeux pour fouiller son cerveau. Il nagea dans l'intumescence fanatique de lave pour revoler par-delà le ciel, toujours évitant de justesse les flagellations des intelligences volcaniques, les décharges que lançaient certains nuages énigmatiques.

Il courait, virevoltait, pour échapper à la panique environnante, sautant par-dessus les montagnes polymorphes, touchant le fond des abysses d'effroi.

Il s'agitait au sein de chaque particule une vie parallèle, une vitalité centuplée par rapport à tout étalon terrestre. H.D pensait à chaque seconde être écartelé par la pression osmotique conjuguée du néant et du trop-plein d'être de tout élément.

Des connections violettes se reliaient à son corps et en arrachaient des bouts pour les ausculter. Un raz-de-marée de sensations insoutenables le submergea, une pyramide informe qui était son physique et autre chose, un élémentaire paré de stagnations et de renversements bruns et jaunes, il devenait senteur fauve et orchestre fantastique, sa douleur était une peau cornue qui se craquelait et se gonflait indéfiniment. Jusqu'au passé ultime où il crut entrevoir et saisir toute l'éternité de chaque Univers, où il n'avait plus aucune dimension et était errance.

Il s'efforçait de surprendre des troupeaux de créatures extraterrestres ou des cascades de flots inversés mais rien ; aucune vie en cet astre ou alors tout battait de la même et unique vie, du centre magnétique en rotation double aux ciels sulfureux des venins transplanétaires.

Alors H.D n'eut plus que peur, sa peur inégalable et sans commencement ni fin, qui englobait chaque Univers à elle seule, l'attraction irrésistible du tourbillon ; les gouffres s'ouvrant en lui ne se refermaient qu'après avoir gobé le lamento tragique qui augmentait et morcelait l'espace.

L'atmosphère s'amusant en irisations formait des tableaux hallucinés, des canevas de destruction, une brise visible en parfums d'argent s'allongeait, mèches glissantes par l'embrasure des perceptions.

Les cheveux de sa mère.

Pas ce vertige, pas cette chute !

Ne pas retomber en...

H.D respirait avec lenteur. Il remarqua vite qu'il était dangereux d'expirer. Il tenta de le faire le moins possible. A ses côtés, un escalier faisait grimper ses marches branlantes. La maison était tranquille. Ni son, ni lumière, juste des souffles subits, des fragrances intraduisibles, une chair de poule qui se hérissait au fur et à mesure que des petits poignards lui rentraient dedans.

Le petit enfant avait huit ans. Sa jeunesse lui permettait juste de savoir que la fuite était le seul recours. Ses bribes de souvenir d'adulte ne faisaient que renforcer son désarroi. Il existait un péril dont on en pouvait pas se soustraire, le péril cosmique ! En même temps, un intense sentiment de frustration le parcourait de part en part ; la haine d'être un enfant, la honte d'avoir été un adulte et de ne pouvoir se défendre pour autant.

Un grognement bestial retentit ; alors que toutes les bêtes du monde avaient subi l'extinction.

Les petits pieds de Mark le portèrent en avant, toujours plus vite. Les raclements et les odeurs de charogne le traquaient, il partit s'abriter dans sa chambre. Au carreau trois ampoules blanches au milieu de rien l'arrêtèrent. A ce moment personne n'aurait su dire si le petit Mark regardait la mort depuis sa chambre à Haymes ou si le grand Haden-Douglas regardait la mort depuis le brasier des Étoiles.

Une déflagration affaissa le mur de gauche, des jets violents de plâtre manquèrent de le défigurer. Une vocifération terrifiante fit rebondir son écho à travers toutes les pièces. Mark galopa hors d'ici. Son salut était hors de la maison. Où était la porte de sortie ? Il habitait là depuis huit ans ou connaissait l'endroit depuis trente-cinq ans. Mais peu importait : il avait oublié l'emplacement de la porte d'entrée ! Un nouveau coup éventra tout un pan de cloison. Mark s'enfuit pour ne pas être écrasé sous les gravats. Il courait à toutes jambes dans la direction opposée de la puanteur audible qui dégoulinait des meubles et de l'air. Elle signalait la *présence* du Monstre, le Monstre avaleur d'enfants et punisseur d'adultes ! Mark détestait cet H.D autant qu'un enfant en était susceptible, il allait lui devoir sa mort prochaine, lui le pauvre petit Mark qui n'aurait jamais rien demandé mieux que de ne plus voir les Étoiles, d'être reçu par les humains, de fermer les yeux !

Le plafond tambourinait et s'effondrait, les meubles se fissuraient. A l'image de la réalité !

La faim du bourreau frôlait sa nuque désormais. Il aurait dû être laminé depuis longtemps. Le chasseur jouait avec sa proie comme un chat avec une souris ! Oui, le *carnifex* était là, avec tout son attirail de cruauté organique, il était sur lui en silences et en ouragans.

Çà y est, Mark est contre un mur. Il est vaincu. Il va se retourner et contempler celui qu'il pense déjà avoir rencontré dans une vie antérieure ou postérieure. L'extraterrestre, cette fois-ci sans masque ni cuirasse, va se pencher sur lui et lui murmurer…

A quoi peut-il ressembler, puisqu'il n'est fait de rien de connu ni de connaissable ?

Un maelström de perdition qui l'écrabouillera entre ses pinces, un constant frottement visqueux de mandibules, un hideux mélange de toutes les horreurs inventées par l'homme, dans ses accès de folie prophétique ; avec un œil de momie où se love la morve des siècles, couvert par des poils de loup-garou, chacun terminé par de minuscules griffes, la langue bubonique du béhémoth oublié, l'odeur épouvantable des Dieux chthoniens…

Ou simplement le visage abstrait et universel de la Peur, avec tellement de superlatifs que la maison va en éclater ?

L'enfant n'en peut plus d'imaginer. Il se retourne, en espérant que ce simple geste fera s'évanouir le Fléau.

LE FLÉAU !

Le médecin-légiste déclara que la mort de Mark Oliver Werner Haden-Douglas était survenue dans la nuit du 26 au 27 août, des suites d'un arrêt cardiaque.

Personne ne se risqua à interpréter l'indicible expression de terreur et de damnation qui déformait son visage lorsque des employés de la Clinique Psychiatrique Centrale de La Cité le découvrirent étendu sur son lit, inanimé.

Dans le cimetière communal de Haymes, on trouve bien dorénavant une pierre tombale où est inscrit : *Ci-gît Mark Haden-Douglas. 1965-2000.* Néanmoins, peu de personnes seraient qualifiées pour préciser si le caveau familial contient sa tombe. Ni si cette tombe contient ou a un jour contenu un cadavre ou rien, ou autre chose.

« Me voici désormais entrée dans la période de l'errance. Ni errante ni errant. Les genres masculin et féminin n'ont plus de sens, je suis une entité. Je suis l'errance. Ou plus exactement, comme l'emploi d'un déterminant serait une personnalisation abusive qui avilirait l'omniprésence de cette notion, je suis errance. Finalement, tous les voyages de chaque existence en l'univers se fondent en un seul et même vagabondage, comme tous me révèlent leurs secrets, dans les langues que nous comprenons et dans celles qui n'existent pas ; je suis Errance. Le temps n'a plus aucune signification ; je le parcours dans toutes ses dimensions, à la vitesse que je désire. Je sais et je construis le présent, le passé, le futur. En définitive, le temps n'est plus qu'une composante de l'espace. L'espace lui-même n'est que le point puisque je peux me rendre instantanément d'un endroit à un autre.

Les savants humains, surtout les mathématiciens, se leurrent en croyant que l'Inconnu est au-delà de l'espace à quatre dimensions tel qu'il est défini par Einstein. Selon eux, l'être humain n'a pas accès aux dimensions supplémentaires. En réalité, ils en connaissent trop. Dans l'espace sans dimension où j'évolue, tout m'est intelligible. Je connais l'Univers et le Néant. Je n'ai pas de vie propre, et pourtant je deviens toute la Création. Je suis invulnérable et pourtant sans défense, puisque sans vie. Si quelqu'un voudrait y voir une relation de cause à effet, celle-ci ne pourrait être qu'une roue. Il n'y a ni commencement ni fin. »

Susan Weldings, *Errance*, préface (1997)

2.

VOYAGE(S) BLANC(S)

« A Grey Hills, les usines ne saturent pas le paysage de fumées polluantes. Aucune cheminée ne recrache ses particules de métaux lourds dans l'air, on ne déverse pas de produits chimiques dans les égouts. Les murs ne sont pas en compétition, les yeux ne sont pas aveuglés par les vastes jeux de lentilles qui sifflent depuis les gratte-ciels.

Le cœur n'est pas malmené par le va-et-vient des bookmakers, l'inhumanité des ordinateurs.

Ici, il n'y a pas de procès. Pas de tribunal, pas de juge. Pas de prévenu de toute façon. Puisque tous les habitants sont innocents. Puisqu'il n'y a pas de loi.

Enfin, il n'y a pas d'oppression, pas d'autorité. Les enfants ne vont pas à l'école, les vieux ne vont pas à l'hospice. Les patrons ne sont pas obligés de payer leurs employés. De toute façon, les employés ne sont pas forcés de travailler. On en vient d'ailleurs presque à le leur interdire.

Pensez-vous pour autant qu'il s'agit d'un au-delà ? Il y a de la vie, mais les habitants n'appartiennent plus au monde des vivants. La plupart sont des mendiants. Mais la mendicité n'existe pas, nous affirme le Centre Démographique. En effet, personne là-bas n'a assez d'argent pour leur faire l'aumône. A part les dealers et les trafiquants qui, par nature, n'ont pas l'âme charitable.

Grey Hills est une enclave du Moyen Age au sein du XXI° siècle, une zone de non-droit dans notre Cité ultra-policière, une tache de mort sur l'étendue de la vie Citoyenne.

Bien sûr, l'Administration taxera cet article d'aberration, mais nous avons les moyens de la contredire.

S'il est en effet peuplé de fantômes, le quart-monde n'est pour autant pas une légende ».

Article de Joshua Prittchaz de l'hebdomadaire *The City Says*, daté de janvier 2001

Quartier de Grey Hills, La Cité
Octobre 2001

Une Austin rouge se gara sur un trottoir difforme de Pleasance Street, dans le quartier de Grey Hills. Susan Weldings en sortit d'un coup d'épaule dans la portière coincée. Elle marcha au milieu de la rue, le vent dérangeant ses cheveux déjà emmêlés. Quelques taches de rousseur étaient nées sous ses yeux lors de la dure épreuve physique qu'elle avait connue auparavant. Des escaliers de secours rouillés garnissaient les bâtiments du ghetto. Brisant leur continuité, des bouches d'aération rejetaient leur chaleur à l'air libre. Affaissé dans un carton, un clochard barbu sirotait un canon aussi rouge que sa face burinée. Emmitouflé dans ses fripes élimées, il ricana au passage de Susan. Une bande de gars habillés de cuir tailladé passèrent. Le rauque de leurs voix écorchait l'air. Leurs gros chiens accomplissaient une sarabande infernale de muscles, leurs yeux volcaniques se braquèrent sur elle dans un affreux concert d'aboiements.

Elle faillit renoncer. Cependant, la vue d'un homme noir assis dans la rigole, le regard évanoui dans le vague, effleurant quelque prodige invisible, la remplit de réconfort.

Au bout de la rue, les vitres d'un bar jetaient leurs reflets aux alentours. En haut, le néon écarlate de l'enseigne crépitait. Modulé en lettres mimant l'écriture à la main et tourné par-dessus en jolie rose de tubes, il portait ce nom à la poésie décalée : *Alcohol Flowers*.

Elle reprit son souffle : sa dernière chance était là.

Depuis le temps qu'elle errait, depuis tout le temps écoulé après cette scène, à la sortie du Literature Institute…

Mathématiques du Connu, de l'Inconnu et de l'Inconnaissable?

Il est des êtres à la limite de l'être, des fenêtres à la lisière de l'étrange, des anges aux frontières du néant. Tout comme il existe l'équivalent de l'autre côté, de chaque côté de la fenêtre. Il n'y a jamais d'étrange que ce qui est de l'autre côté. Et les anges connaissent toute la multitude des fenêtres ouvertes ou fermées sur l'infini du temps et de l'espace. Ils les traversent si fréquemment qu'ils ne sont plus étrangers pour personne, ou alors ils sont étranges-étrangers à tout ce qui les entoure et ce qui s'interpénètre avec eux.

Par contre, et parmi cette insolite minorité ils sont les plus nombreux, on rencontre des êtres qui regardent par ces fenêtres, qui parfois volent de l'autre côté. Cependant, ils sont incapables de retourner en arrière. Toute leur vie, ils errent par l'univers, rêvant d'évasion. Mais ils n'agrandissent jamais leur domaine, ils ne font qu'en changer. Ils errent dans une hélice sans commencement ni fin, passant de niveau en niveau. Bloqués par des valvules mentales, ils ne peuvent jamais reculer.

Pourraient-ils alors, en allant plus vite, rejoindre les voyageurs plus en avant, ou atteindre les niveaux supérieurs sans jamais les croiser ? L'hélice est-elle multipliée par l'innombrable des identités, existe-t-il des intercommunications entre certaines hélices ? Trouve-t-on des passages secrets qui mènent de bout en bout de l'existence, permettant de visiter l'hélice de façon sélective ? Certaines hélices sont-elles finies ? Certaines sont-elles non cloisonnées ? L'univers a-t-il vraiment une configuration hélicoïdale ? Peut-être la métaphore même de ces concepts abstraits restera-t-elle à jamais hermétique à nos consciences, c'est-à-dire qu'il est peut-être impossible d'imaginer une métaphore.

Autant de questions qui demeureront à jamais sans réponse. D'ailleurs, il est même impossible de se poser de telles questions. Beaucoup disent que ces hélices n'existent pas, donc elles ne seraient pas dignes d'étude. J'affirme qu'elles existent, puisqu'elles sont l'existence même, en même temps qu'elles sont l'inexistence.

Les seuls à connaître la réponse de toutes les questions, même des questions impossibles, qui possèdent la clé de tous les passages, même de ceux qui n'existent pas, ils sont à la fois l'Etre, la Fenêtre et l'Ange, autrement dit Dieu(x),

autrement dit Rien,

ou Tout.

Bref, le Paradoxe.

Susan Weldings,
Extrait de *Feu-Naître-Ange*, postface.

Les flashes des photographes résonnaient comme des détonations, des rafales, un déversoir de lumière lui sautant dans les yeux pour les forcer à se fermer. Dans tous les journaux de La Cité, on ne vit qu'une Susan Weldings grimaçante. À sa sortie du Citizen Literature Institute, elle parut complètement déboussolée par l'assaut des journalistes. Les questions pleuvaient à toute vitesse, se superposaient à l'anxiété de leurs visages, magma dépouillé de toute cohérence.

Ainsi, son discours ne répondit à aucune question ou seulement à celles qu'elle s'inventait à l'instant :

« *Mademoiselle Weldings, votre dernier ouvrage,* Feu-Naître-Ange*, a conquis un million de lecteurs. Et aujourd'hui, vous venez de recevoir le Grand Prix du Literature Institute. Peut-on parler de consécration ?*

– Je trouve ce succès absurde. Moins d'un centième de ce lectorat a compris quelque chose à ce roman, à son enjeu. Ou alors, je me suis complètement plantée. Et les objectifs de *Feu-Naître-Ange* n'ont pas été atteints...

– *Quels sont vos projets à présent ?*

– Je vais me retirer de la scène publique et réfléchir à un nouveau titre...

– *Sera-t-il dans la lignée de vos ambitions métaphysiques ?*

– Je... Je ne veux pas en dire plus pour l'instant.".

Puis une nouvelle averse de mots. Les gardes du corps prêtés par l'Institut lui frayèrent un chemin vers la Spider Conquest qui l'attendait au bord de l'avenue principale.

« Madame, madame, une dernière question... ».

Un minuscule journaliste aux lunettes rondes sautillait parmi la foule des harceleurs, tantôt apparaissant, tantôt disparaissant sous la masse des pardessus et des voix qui s'élevaient plus haut que la sienne. Mais il persévérait, le regard mouillé d'imploration. « Madame ! Une question cruciale ! ». Les pardessus l'ensevelirent à nouveau.

Elle eut envie de rebrousser chemin jusqu'à lui. Mais à la curiosité succéda bientôt la peur, la peur au sujet de cette ultime interrogation. La tête joufflue du journaliste émergea, il entama vers elle une course désespérée.

Des mains solides posées sur les épaules de Susan l'aidèrent à se recroqueviller dans la voiture. La porte se referma à plusieurs mètres encore de l'inconnu et la Spider emporta en trombe la philosophe vers son domicile.

Susan eut trop honte pour revoir cet événement à la télévision. Tout comme elle évita plus tard de sonder l'expression étrange du présentateur Matthew Barnes quand celui-ci annonçait au journal de la chaîne CNTC (City News Teller Channel) :

« On est toujours sans nouvelle de la philosophe et métaphysicienne Susan Weldings, disparue de la circulation depuis le 30 juillet dernier. Elle s'était fait connaître par son essai, *Feu-Naître-Ange*, dont les chiffres de vente ne cessent d'ailleurs d'augmenter… ».

À force de repenser à tout cela, elle faillit perdre le courage suffisant pour entrer dans le bar. Depuis deux mois, elle vivait hors du luxe que la célébrité lui offrait. Elle avait erré dans les quartiers louches jusqu'à atteindre Grey Hills, l'antichambre de la déchéance, en pleine conscience de sa future perte.

Elle restait figée en face de la porte vitrée. Une rumeur floue, un fracas de voix emmêlées lui parvenaient du dedans. Si elle se trompait ? Si elle risquait sa peau pour une quête dont le but ne se localisait peut-être pas dans cet infâme taudis, mais dans son esprit ?

Une prodigieuse force la projeta à l'écart. Elle vit le coin du mur s'avancer vers elle dans un élan irrésistible. Dans une seconde, sa tête serait défoncée ! Elle eut le réflexe de stopper sa chute avec ses mains. Un rôdeur gigantesque venait de la bousculer pour entrer dans le bar.

Elle s'en tirait avec une violente tachycardie, des mains écorchées et une épaule à moitié démise. Elle s'étonnait d'être encore entière. Elle pouvait s'enfuir, retourner dans la quiétude de sa maison, avec son fils. Et écrire un nouveau bouquin ! La fièvre la prenait, grossissait en épines dans son crâne. Elle se donna une brusque inflexion.

Et tira la poignée.

À l'intérieur, un mélange abject de vapeur de bière, de fumée de cigarettes et d'autres émanations lui sauta à la gorge et aux narines, lui donnant aussitôt un haut-le-cœur. Les poivrots s'alignaient en face du comptoir, rêvant et baillant parmi leurs brumes éthyliques. Sous les arabesques mouvantes du tabac, des tables rondes se profilaient où les clients buvaient, dormaient, jouaient aux cartes en jurant. Le patron, un chauve corpulent, faisait semblant d'essuyer un verre, sa clope délaissée se courbait sur sa lèvre inférieure, la fumée émise ne se reflétait pas dans ses pupilles.

On ne trouvait là ni plus ni moins que l'atmosphère des autres bars de quartier, mais elle était exacerbée à l'extrême. Une lourdeur de vivre, une peine, une méchanceté bien spécifiques à l'endroit reposaient sur quiconque levait les yeux. Il y avait là l'inexprimable tension avant la bataille, le craquement des fils entre les cœurs. Comme si à chaque instant, l'un d'eux allait se lever et tirer sur les gens au hasard, comme si chacun d'eux était près à se ruer sur elle pour la dévaliser et la tuer. Elle se planta les ongles dans la paume de ses mains, attendit le sang, crispée contre le comptoir. Derrière elle, une ombre gloussa.

On sentait tous les regards se décoller de leur poisse habituelle pour s'engluer sur elle. Elle avança. L'écho de ses pas martela une marche funèbre dans la cloison de sa tête.

Pour abréger la souffrance de ses mouvements, le barman se plaça à son niveau :

« 'peux faire queq' chose pour vot' service, m'ame ? », avec un sourire d'une ironie glaciale.

Tout le monde se tordait à l'idée de ce qu'elle allait répondre.
Vous auriez pas un lait fraise ? Je me suis perdue. J'espère qu'ils font aussi les laits fraises par ici !

« Voilà... Veuillez pardonner l'apparente incongruité de cette requête... »

En plein dans le mille.

« Mais... »

Oui, ben nous fais pas languir maintenant qu'on a deviné...

La p'tite nénette avec sa trogne d'adolescente attardée, ses moches lunettes et ses cheveux pourris

« Je cherche un dealer. ».

Il devint aussi pâle que le lait gardé pour les cocktails qu'il se préparait à servir en beuglant de rire. Il répliqua d'une voix étranglée : « Euh... Vous savez bien qu'y a pas d'dealer à La Cité, ma'ame...
Enfin, attendez p't'êt' un moment à une table.
J'suis Bart Palnogh. Si un jour vous avez une demande plus dans mes cordes... ».

Les autres n'avaient même plus d'idée de plaisanterie.

La terreur, la déception, la persévérance tiraillaient Susan. Il avait parlé en dernier avertissement de l'Enfer. En gros, il lui disait de se barrer tant qu'il en était encore temps.

Une main se hasarda sur sa main. Elle retira aussitôt ses doigts, puis partit en direction de la seule table inoccupée.

Elle demeura là pendant deux heures. Au fil des minutes, les hommes se rattroupèrent autour d'elle.

Un jeune la dévisageait, avec plus de détresse sur la face que le monde n'en saurait contenir. Un vieux mal rasé lui sortait de temps à autres : « Tu causes pas trop, hein... ». Et puis qu'elle ne desserrait pas du regard, car il n'arrêtait pas de jouer avec un impressionnant couteau. Sans compter celui qui lui massait l'épaule gauche, en grommelant quelques vagues injures. Elle sentait à la fois des fleuves cherchant le chemin de ses canaux lacrymaux, un malaise chronique qui la rendait presque aveugle et une crainte maladive, soudain voluptueuse, sexuelle, s'insinuant dans la raideur de ses doigts, de sa taille, de ses seins.

Le jeune semblait vouloir se décider à faire quelque chose.

Un homme entra. Il s'entretint avec Palnogh. Le visage angélique du jeune tremblait, vacillait. Elle se leva d'un coup et courut vers la sortie. Au dehors, le jour s'était obscurci. Elle se précipita vers ce refuge nocturne pour y cacher ses sanglots.

Mais on retint son bras, on la força à se retourner. Une voix rauque : « Paraît que vous voulez me voir... J'm'appelle le Borgne. »

Tout à coup, elle regretta les quatre pervers de sa table.

Il la supplantait d'une tête au moins. Sa poigne ne lui donnait pas le moindre espoir de fuite, elle était prisonnière de cette stature nauséabonde, ce visage, de ce constant sourire sardonique, de cet œil vivant aux précipices de démence et de cet œil mort sous l'immonde cicatrice, suintant une humeur jaune entre les boursouflures de la peau orangée.

Il lui souriait en guise de ricanement intérieur, de jeu, de victoire.

Elle frissonnait de panique et de joie.

« Oui. C'est vous que je cherche.
– Pourquoi ?"

Parce que vous êtes le messager, le passeur, vos doigts drainent les outils de métamorphose...

Elle porta ses lèvres à son oreille, puis lui annonça à travers le vent du soir, par l'aboiement des chiens au lointain :
« Parce que... Vous connaissez vos clients.
– Ouais...".

Un peu, que tu les connais, puisqu'ils ne vivent qu'à travers toi !

Il se passa trois jours. Personne ne savait ce que faisait Susan. Beaucoup racontaient que le Borgne l'avait enlevée. Bart Palnogh pensait pour sa part qu'elle avait simplement quitté le quartier, faute d'y avoir trouvé des gentlemen.

Aussi tous les partis furent surpris de la revoir franchir le seuil d'*Alcohol Flowers*. Palnogh en suspendit même son simulacre d'astiquage de verres.

Un homme au crâne rasé était assis au comptoir. Plutôt grand, sa forte carrure s'était amoindrie au fil des jeûnes forcés, déjà ses joues se creusaient comme des tombes. Ses yeux étaient entrouverts, mais fermés aux réalités extérieures. La bière forte qu'il buvait ne lui envoyait aucune décharge. L'autre ivresse qui le hantait était si supérieure à l'ivresse alcoolique, cette dernière n'avait plus aucun effet.

« T'as d'quoi payer ? », lui demanda Palnogh.

« Tiens, charogne ! ». L'étranger balança une poignée de pièces sur le comptoir. Elles tournèrent à la surface du bois et – était-ce l'éclat des vitres ou des lampes ? – sifflèrent un reflet doré qui glissa sur les lunettes de Susan.

Il posa sa chope et tira une cigarette de son blouson vert râpé. Susan bloquait la lumière du dehors. Le briquet enflamma de lueur le visage de l'inconnu. Une blancheur de peau effrayante. Son nez anguleux était très fin, trop de bagarres en avaient définitivement fait sauter une partie du cartilage. Son front était luisant de sueur. Elle s'écoulait doucement, formant des larmes au coin de ses yeux.

Susan remua les lèvres, sans parler.

Il la dévisagea. Si intensément qu'il vola son visage, qu'il la défigura. Puis tira une bouffée de sa cigarette. Sa main droite. L'extrémité du majeur et de l'annuaire manquaient.

C'était lui. Le voyageur inconscient, l'abaisseur de voiles, le trans-mondes !

La fumée était une mer qui nageait, noyait son visage.

« Mon... Monsieur Steve Mengan ? », s'enquit-elle, au prix d'un magistral effort de volonté.

Courte hésitation.

« Jusqu'à présent, c'est bien moi.

– D'a... D'après le Borgne, vous êtes le seul de Grey Hills à prendre de l'Outway...”

D'un geste brusque, Mengan porta son index à ses lèvres. Susan n'en poursuivit pas moins : « J'ai... désespérément besoin de vous. ».

Car vous êtes un messie, un lucide cosmique, le dernier des conquérants de notre ère !

Le 7 septembre 2000

Rapport de Matthew Delson, lieutenant du Citizen Narcotics Defence Office, matricule n° 008 138 224 302
A l'intention de son supérieur le colonel Albert Milton, du Citizen Narcotics Defence Office

Sujet : Drogue Outway

Ce rapport à été rédigé à la demande de la direction du CNDO.
Il a pour objectif de retracer l'historique de la drogue Outway, décrire ses ravages sur la population citoyenne et suggérer des mesures répressives à la Direction.

La drogue Outway est apparue pour la première fois en Occident sous le nom de Drogue des Prophètes. Elle fut ramenée dans le campement romain de Subarta (Afrique du Nord) en 159 après JC, par un centurion nommé Claudius Tillius, qui l'aurait acquise lors d'une expédition dans les territoires inconquis de Numidie. Elle se consommait alors sous forme d'une poudre verte que l'on faisait infuser. Tillius en fit rapidement le commerce et s'enrichit. La réputation du produit atteignit Rome où il le consomma pendant les orgies des hauts dignitaires. A la suite de crises de démence collectives, dont le point culminant est l'assassinat de 12 convives par 5 drogués, l'Empereur Antonin le Pieux déclare la drogue illégale, nuisible à l'esprit. Il punit de la galère les consommateurs éventuels. Il évite ainsi la déliquescence de son gouvernement. Tillius, victime également de sa potion, finit ses jours à l'asile. On lui doit cette citation, qu'on revoit dans beaucoup d'annales de l'époque : *E carne vivent* (« Ils vivent hors de la chair »). Les réserves de Claudius Tillius en poudre verte furent bientôt épuisées et la drogue retomba dans l'oubli.

Un alcool verdâtre refait une discrète apparition dans plusieurs endroits au Moyen Age et à la Renaissance, puis en France à la cour de Louis XIV où on le surnomme la Boisson des Voyants. Elle y est importée par le Baron Charles de Vaucourt, qui la rapporte d'un voyage en Espagne.

Il aurait racheté cette marchandise à des Maures qui eux-mêmes l'auraient ramenée d'Afrique Centrale. La prise de cette boisson est parfois ritualisée au cours de messes noires. La plupart du temps, elle est simplement absorbée entre gens de bonne compagnie. Elle provoque des tremblements et des convulsions, les preneurs tiennent des propos délirants, axés sur d'étranges connaissances occultes. Les femmes semblent avoir des réactions plus spectaculaires que les hommes. A noter le précieux témoignage du Compte Olivier D'Altengis, dans son ouvrage *J'ai bu l'Au-delà*. On rapporte l'anecdote d'un enfant en bas âge qui en aurait bu par erreur. Il a hurlé sur un ton déchirant, puis a psalmodié des prophéties incompréhensibles. Avant que sa famille ne puisse le retenir, il s'est enfui en courant dans la forêt voisine. Il ne fut retrouvé qu'au terme d'une harassante battue. Hélas, il avait, semble-t-il, glissé sur le sol humide. Fracture du crâne, dont il décéda dans les heures qui suivirent.

La Boisson des Voyants entraîne des phénomènes d'hystérie collective dans de nombreux salons. Si l'on ne l'avait pas empêché, le Marquis Jacques de Grébonne aurait même mis le feu aux tentures de son château sous prétexte qu'il y avait aperçu *des âmes viles l'espionnant*.

De nombreux drogués prononcent la fameuse phrase *E carne vivent* au cours de leurs transes. Après enquête, les personnes concernées déclarent n'avoir jamais entendu parler ni de Claudius Tillius, ni de cette citation. Certains ne comprennent même pas un traître mot de latin.

Louis XIV en personne est alarmé par les dégâts de la Boisson. Il envoie ses Mousquetaires chercher le Baron de Vaucourt. Ils retrouvent celui-ci mort, noyé dans sa baignoire. De Vaucourt était friand de sa propre mixture. On raconte qu'il en aurait absorbé avant de prendre son bain. Les autorités conclurent à l'accident. De Vaucourt était le seul fournisseur. Ses stocks furent saisis et détruits. Par voie de conséquence, on n'entendit plus parler de la Boisson des Voyants.

Le parcours de cette drogue ne s'arrête pas là. Au fil des siècles suivants, dans de nombreux états d'Europe, certains tueurs fous arrêtés par la police déclarent avoir consommé à plusieurs reprises des drogues puissantes.

Toutes de teinte verte, sous forme de boisson, de poudre à infuser, à priser, de pâte à mâcher ou de bandes de tissu imprégné à appliquer sur la peau. L'autre point commun de ces assassins est l'absence de mobile valable pour leur meurtre. La plupart sont exécutés ou internés dans des établissements réservés aux dangereux malades mentaux.

Certains esprits audacieux prétendent que l'absinthe ne serait qu'une forme atténuée du produit qui fait l'objet de ce dossier.

On prétend aussi que des personnalités telles qu'Arthur Rimbaud, André Breton ou Aldous Huxley auraient eu accès à ce produit.

Certaines doses de LSD en auraient contenu et seraient à l'origine de cas de folie bien reconnaissables. On peut citer le cas de Syd Barrett, ex-membre du groupe de rock Pink Floyd.

L'avant-dernière manifestation indiscutable de la drogue a pour cadre la secte des Révélés, fondée par le millionnaire excentrique William O'Femmen en 1960. Le produit, sous une forme liquide, est alors surnommé le Feu Oracle. Les adeptes se l'injectent dans le sang avec de minuscules seringues (0,1 mL de contenance).

La secte s'éteint en 1963, quand les 135 adeptes, y compris le gourou, se donnent la mort en sautant du sommet d'une falaise.

On a retrouvé dans chaque cadavre des concentrations de drogue allant jusqu'à 0,01 g par litre de sang.

Les experts estiment que le Feu Oracle est une forme très concentrée. Des expériences sur des moutons montrent que 0,03 g par litre de sang correspond à une dose mortelle pour l'organisme.

Aujourd'hui, le produit sévit en Europe, au Japon et à La Cité sous le nom d'Outway. Outway serait une forme de concentration intermédiaire entre la Boisson des Voyants et le Feu Oracle. Il se présente sous forme liquide également, à ingérer par voie orale. Il est contenu dans de petits flacons de verre de 1 mL de contenance, la dose standard. Malgré le faible nombre de saisies, on estime qu'Outway se répand largement.

Seuls quelques dealers de piètre envergure ont pu être arrêtés. Ils refusent de donner les noms de leurs fournisseurs. Certains ont même mis fin à leurs jours en croquant une capsule de cyanure au cours de leur interrogatoire.

Le processus de fabrication d'Outway est quasiment inconnu. Aucun laboratoire n'a été découvert jusqu'à ce jour. Son effet sur le preneur diffère légèrement de celui des formes précédentes. On recense moins de comportements violents, qu'ils soient de type suicidaire ou meurtrier. En revanche la dépendance psychique est encore plus accentuée.

Des expériences sur des moutons montrent que 5 mL ingérés dans l'intervalle d'une heure sont mortels. Cependant, l'organisme semble pouvoir s'adapter à long terme. A l'ordre d'1 mL par jour, la plupart des moutons survivent au moins deux semaines. On recense toutefois deux cas de mort en moins de 8 jours. Que ce soit chez les moutons (d'après les expériences) ou chez les humains (d'après les rapports de police et d'autopsies), l'overdose induit la mort par accident cardiaque ou cérébral. Le mode d'action physiologique d'Outway reste mystérieux. Les molécules chimiques connues qui ont été isolées n'ont aucun pouvoir de drogue ou de poison. Elles paraissent jouer un rôle de solvant. Le reste s'apparente à un mélange de molécules carbonées. Une analyse chimique par spectrophotométrie des atomes d'hydrogène est en cours. Nous prions la Direction de nous laisser faire une analyse par spectrophotométrie des atomes de carbone, plus coûteuse mais plus rapide.

Le prix modique d'une dose (80 silvers) fait qu'Outway n'est pas une drogue mondaine comme ses formes antérieures. C'est bien une drogue populaire, qui touche toutes les classes de populations. Nous enjoignons la Direction de déployer un vaste éventail de forces chargées de traquer les producteurs, les revendeurs et les consommateurs dans le territoire national, pour éviter que l'équilibre social de La Cité ne soit sévèrement compromis. Nous lui conseillons en outre de prier les services secrets et l'Alert Agency de réaliser des tests de dépistage systématiques chez tous les membres importants du Gouvernement et de l'Administration, bref tout faire pour que ce fléau disparaisse à jamais de notre démocratie.

Le macadam des rues de Grey Hills vibrait sous les pas conjugués de Susan et de Steve. Mengan regardait le froid défilé des nuages au-dessus de sa tête. Quant à elle, Susan explorait du regard le blouson de l'homme et ses ondulations lorsqu'il marchait.
« Depuis quand prenez-vous de l'Outway ?
– Un peu plus d'une semaine. Le Borgne m'a sorti qu'il n'avait plus d'héroïne et m'a proposé ça en échange. Pour que tu sois pas en manque, disait-il. Ça fait le même effet, même mieux. Tu parles ! Il s'est bien foutu de ma gueule ! »

A ce moment, sa cigarette trembla au bout de ses doigts. Dans ses yeux, une lumière plus antique que la vie se mit à sombrer.

« Pourquoi ?
– Parce qu'avec l'héroïne, on savait au moins où on allait. Tandis qu'avec... Cette saloperie du Diable, on peut s'attendre à tout.
– Vous avez... des visions ?
– Oh ça... J'ai vu plus d'étrangetés que le monde est capable d'en fournir. »

Le cœur de Susan s'arracha dans sa poitrine et faillit bondir plus haut que la silhouette de Mengan, en une délicate et précise gerbe de sang. Elle explosait d'un rire intérieur qui se déliait sur son sourire. Son cerveau bouillonnait d'un triomphe nouveau. Ses recherches n'avaient pas été vaines !

Elle enchaîna fébrilement : « Voyez-vous, j'ai une théorie... sur les drogues. Ou plutôt sur la Vie en général. Le monde de nos perceptions ordinaires est trop étroit pour être le total de la réalité. Il existe une infinité de choses plus présentes qui nous échappent. Au fil de l'évolution, l'homme a cessé de les *sentir*. Tout comme l'enfant cesse de rêver à l'état adulte. Tout comme l'hallucinante diversité de nos sensations affecte de s'éteindre lors du passage de la vie à la mort. La race humaine est infirme et moribonde, il lui faut des succédanés de vie. Les scientifiques disent que les drogues ne sont que des molécules-intrus qui se fixent à l'extrémité des neurones à la place des neuromédiateurs *normaux*. Elles induiraient alors des émotions, des sensations *erronées*. Moi, je dis que les neuromédiateurs

sont seulement des clés qui ouvrent la simple fenêtre du monde humain. Les drogues ne sont que d'autres clés qui ouvrent d'autres fenêtres sur d'autres mondes ! Les *visions* des drogués ne sont ni des erreurs, ni des manifestations de l'inconscient. Je dis qu'elles sont la vérité, elles sont, une fois le conscient et l'inconscient abolis, une appréhension du même monde avec des sens différents. Elles sont une autre des innombrables fractions de la réalité.
– Conneries ! La drogue sert juste à adoucir la mort !
– Au contraire, elle n'adoucit rien. Elle élargit juste. Non, elle dévie. Comme je l'ai déjà dit, oui, elle ouvre une autre...
– Mais bon sang, vous avez des preuves ?
– Mon intime conviction, et puis tout ce j'ai lu sur les drogues en général. Et ce que m'a dit le Borgne sur Outway en particulier. »

Mengan l'agrippa par le col. « Tu veux savoir ce que c'est, la drogue ? C'est la fuite. C'est quand la vie et la mort sont insupportables. Mais c'est la fuite vers nulle part ! En dehors de la vie et de la mort, il n'y a rien ! Ta fenêtre, elle s'ouvre sur le vide ! Tu sais ce qui les alimente, nos visions ? C'est la putain de masse sans volume des trous noirs ! ».

Les pleurs se versaient en silence aux joues de Susan.

« Connasse ! La drogue, c'est la négation ! J'me drogue parce que j'ai ni les couilles pour vivre, ni les couilles pour mourir ! J'me drogue parce qu'il n'y a pas d'autre issue ! Quand j'vois des mômes, j'ai peur de leur violence. Quand j'vois des vieux, j'ai peur de leur haine ! J'me drogue parce que ma femme est plus là... J'ai perdu mon boulot, ma fille est en pensionnat ! J'ai commencé à me droguer parce que j'arrivais plus à manger, parce que je faisais toujours plus de mal aux gens que j'aime qu'aux autres, parce que même mon corps me rejetait ! J'me drogue pour pouvoir regarder les gens en face et me sentir aussi riche qu'eux. J'me drogue parce que je suis plus un nom de Dieu d'être humain. J'me drogue pour disparaître ! ».

Susan gémissait doucement. Ses yeux se fermaient pour ne pas voir la face hargneuse de Steve. Il la regardait en frissonnant, ses poings rivés à son col oscillaient d'une rage sur le point d'éclater. Ses dents grincèrent. Il la détestait, détestait sa bouche raidie et ses idées tordues.

Ses bras se détendirent brusquement, ses poings se rouvrirent, il l'éjecta un mètre en arrière. Susan faillit perdre l'équilibre. Elle était en larmes, elle criait à moitié, ses lunettes s'embuaient, amplifiant son ridicule.

Mengan lui tourna le dos et partit de son côté.

« Attendez ! », s'époumona-t-elle.

Il ignora son appel.

Ne pars pas, mon amour, mon scruteur de portails ! Mon feu, par le breuvage enchanté qui t'a vu naître ange, ange de révélation !

« J'ai un marché à vous proposer ! ».

Il s'arrêta, sans faire volte-face.

Elle sortit une liasse de billets de son tailleur.

Mengan esquissa un demi-tour.

J'te tiens, mon petit. T'es pas tout à fait hors de ce monde.

« Je vois bien que vous êtes complètement fauché. Je suis sûre que vous avez dû voler pour vous payer vos derniers trips d'Outway. Alors voilà. Je n'ai pas besoin de votre compréhension. Je vous paye vos doses suivantes, plus un supplément. Et vous me racontez toutes vos visions en détail ! ».

« Alors, parlez-moi un peu de vos aventures, Steve », entama Susan.

Le vent agitait en écume mordorée les feuilles mortes à leurs pieds. L'unique parc de Grey Hills grelottait. Les quelques bancs sous les arbres dépouillés abritaient des clochards et certaines vieilles dames un peu égarées. Elles contaient des vies transies à la brise qui s'empressait de les oublier.

« En fait, je n'ai pas de visions à proprement parler », commença-t-il.

Elle enclencha son dictaphone de poche. Le ronronnement régulier des bandes accompagna le monologue de Steve : « Une fois que j'ai bu mon millilitre, je peux tout à fait rester éveillé. Le monde m'apparaît tel qu'il est dans la réalité. Du moins, rien n'y est soustrait. Mais par contre, je vois, je *sens* d'autres choses en plus. Quand je me promène dans la rue, avec mon millilitre dans la gorge, des couleurs se forment dans l'atmosphère, qui ne devraient pas être là. Leurs nuances sont tout à fait anormales, comme si elles surgissaient d'ailleurs que l'arc-en-ciel. Parfois, je crois aux impressions du soleil sur mes yeux. Vous savez, ces taches rouges aux teintes bleues. Mais je réalise vite que c'est différent. Elles bougent – comment dire ? – sans changer ni de place ni de taille. Comme si le monde entier bougeait à leur suite. Je sais qu'elles sont animées par une énergie, j'ignore d'où elle vient. Elles se meuvent sans bouger. Et puis, il y a une terrible exacerbation de la vie. Les gens avancent sans me voir, mais leur flot de conscience autour me frôle et me racle les tripes... Parfois, j'ai remarqué des stries dans l'air, des pulsations inhabituelles. J'ai levé la tête, j'ai vu une croisade d'oiseaux vers le Sud.

Mes... Mes chaussures étaient aspirées... s'enfonçaient dans le trottoir, parce que... le béton n'avait pas d'existence tangible, je retournais à la terre, en dessous, perdue sous toutes ses couches de squelette urbain sans substance véritable. Car l'âme et la matière, c'est finalement la même chose. C'est notre faiblesse qui les fait les discerner. L'air était si visqueux, lourd et grumeleux de vie, d'intensité, et de furie, je pouvais pas avancer ! Il y a des esprits... des fantômes... je sais pas quoi... qui arpentent la ville sur tout son long et épaississent l'air à force de s'y vautrer. Ça traîne, ça se tord, ça s'enrubanne. Y'en avait plein autour du Borgne une fois... Et il se fendait la gueule comme un détraqué ! Sûr qu'il les voyait pas.

Ça a pas de contenu, mais bon dieu, ça discute, ça discute sec. Y... Y marchent dans la tête des gens et ils gueulent partout, y gueulent qu'ils sont les vrais héritiers de la Terre. Et puis ils se penchent sur les feuilles des arbres du parc. Ils les mangent, ils se coulent en elles... pour leur dire leur mission. Une fois, j'étais près d'un tronc et en haut les feuilles ont bavé des prières en leur honneur. Et puis un con de pigeon du coin m'a regardé avec une de ces méchancetés ! J'me souviens, j'lui ai shooté dedans, tellement ses crétins d'yeux m'avaient fichu la pétoche. Y'a même une vieille qui m'a engueulé. Alors, j'lui ai dit : *Tu vois pas que c'est un enfoiré de serviteur des Excarnés !?* Mais elle a pas eu l'air de comprendre. Elle s'est taillée comme si j'en voulais à son sac à main...
– Les Excarnés, vous dites ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
– C'est le nom que j'ai donné aux fantômes.
– D'où ça vient ?
– Quand j'étais gosse, à Peldstone, une fois j'suis descendu à la cave, pour aller chercher ch'ais plus quoi, une bouteille de gnôle pour mon père. Ou des bricoles pour faire des conneries avec mes potes... J'crois qu'j'avais une lampe de poche ou des allumettes. Sur... Sur le mur, y'avait un graffiti. Gravé dans le ciment. Une débilité, en latin ou en grec. Avec mes copains, on avait inventé que c'étaient des fantômes qu'avaient écrit ça. En fait, ça devait plutôt être des anciens locataires, mais bon. C'était marqué : *E carne vivent*, je crois. Vous voyez, ça a donné les Excarnés.
– Vous pouvez répéter la citation ?
– *E carne vivent*. Pourquoi ?
– C'est... C'est le nom de mon premier livre, celui qui a été publié en cent exemplaires avant d'être retiré du marché parce que ça ne se vendait pas.
– Et où est le problème ? Vous l'avez trouvée où, cette citation ? Dans un bouquin ? ».

Susan était plus blême que les fantômes de Mengan. Lentement, elle répondit :

« Dans un rêve. ».

Ils furent un long moment sans s'échanger un mot.

Leur marche les mena jusqu'à une place dans le parc. Quelques baraques en bois y étaient installées. Elles dégageaient des vapeurs d'odeurs sucrées. Un air d'anciens orgues de barbarie trottinait et dodelinait comme le papier troué qu'on fait passer dans ces appareils féeriques. Des bambins s'attroupaient autour d'un carrousel rafistolé, émerveillés par la ronde bancale des chevaux et des calèches mal peintes.

« Oh, des gaufres ! », s'exclama Susan.

Elle tira Steve par le bras. « Achetons des gaufres ! ». Aussitôt dit, aussitôt fait, une grosse dame souriante aux joues rouges leur tendit deux morceaux d'enfance encore chauds. Steve fut bien forcé de suivre le mouvement et dut lui aussi croquer dans la pâte croustillante, réveiller entre ses dents des parfums mous de douceur et d'alcool. Ils remontèrent dans sa tête avec les bouchées de gaufre. Devant lui, Susan souriait en mangeant. L'incarnat se répandait sur son nez avec le froid d'octobre, ses lunettes déformaient ses yeux déjà plissés par sa joie futile.

Puisque ça lui fait plaisir, à cette idiote...

Susan rit, rit aux éclats, éclats de verre tombés du ciel ou jaillis de son cœur, son rire chutait lourds flocons et velours au visage de Steve. Il était barbouillé de sucre glace, cette neige scintillante parsemait son blouson.

« Vous... Vous vous en mettez partout ! », s'exclama-t-elle. Il oublia d'être vexé pour partir à son tour dans la frénésie d'un rire émergé des lointaines, brumeuses époques où l'insouciance avait encore un sens sacré.

« Ve... Venez, murmura-t-elle.
– Oui, allons-y !", exulta-t-il.

Et se tenant par la main, ils montèrent victorieux dans le manège. Quand il acheta son billet au propriétaire, Steve lui adressa un sourire presque complice.

Ils étaient dans une calèche tirée par un splendide cheval blanc à qui il manquait une patte, monté par un petit cocher en K-Way qui savourait une sucette à la fraise.

La main de Steve était tiède quand elle lâcha celle de Susan. Le mouvement s'amorça, puis, une fois les frimas au-dehors disparus, se mua en tourbillon. Ils riaient à l'intention des étoiles cachées dans le ciel gris, emportées par la roue, les badauds autour d'eux tournaient, dansaient, Susan était presque belle sous le vent qui fouettait ses lèvres et entraînait ses cheveux. Steve, Steve avec ses doigts difformes accrochés au bord, ses yeux ambigus, la régularité de sa tête rasée, peut-être à cause du reste d'Outway qu'il avait dans les veines, ne savait plus d'où venait la rotation, du carrousel, du monde ou de sa poitrine. Les couleurs se fondaient en étreintes impressionnistes sur les contours de Susan, tout comme son rire traversait des pays d'inconscience, revisitait la planète depuis son foyer et le recréait en ondes concentriques, vers les horizons qui les encerclaient, au loin, par-delà la courbure du globe. Leur allégresse inattendue se brouillait et se répandait, aux traînées de vue par le manège ensorcelées...

« Steve, ah Steve, nous ne sommes pas raisonnables ! », chahutait-elle encore après qu'ils soient descendus.

Le soir s'amoncela bientôt sur leurs têtes. Ils étaient sur le chemin du retour.

Brusquement, il se plia en deux, toussa un grand coup, puis se releva aussi vite. Ses yeux étaient complètement écarquillés, il remuait la bouche avec l'air de vouloir déglutir, sans succès.
« Qu'est-ce qui vous arrive ?
– Rien... ». Sa voix était devenue aussi râpeuse qu'une langue de chat.
« J'ai... J'ai juste besoin d'eau. Allons chercher à boire dans un bistrot.
– C'est... C'est le manège qui vous a fait ça ?
– Oui... Sûrement, oui, ça doit être le manège... ».

Il résonna dans ses yeux une désolation que Susan ne sut pas lire.

L'incident fut vite oublié. Steve lui parla de ses autres découvertes. Des fois où il avait bu de l'Outway avant de s'endormir et que le liquide avait ruisselé jusque dans ses rêves. Il revoyait Bérénice, sa petite fille. Elle sautillait dans des buissons de pensées ardentes. Et le souvenir de sa femme, Juliet, chavirait au cœur d'abîmes, par où il entr'apercevait les vagissements intimes des entrailles, les afflux saccadés du sang massif, à l'intérieur de sa tête les secousses matérielles, les incessants balancements. La respiration de sa mère...

Ces vastes assemblées au sommet des esplanades qui le regardaient planer, avec sur leur front la trace mouvante et épouvantable des Chancres, mal venu des astres, parasitant les âmes terriennes pour retrouver un corps. Ces effluves irisés, ces cris et ces catalyses rugueuses, Susan ne les avait surpris auparavant que chez Baudelaire. Suivaient d'autres événements bouleversants pour la race humaine, des météores gazeux aux reins de nos cerveaux, des départs précipités vers l'arrêt du temps, temps que finalement Steve but dans une coupe de nuées, dissous dans d'infinis éléments dissociés du temps et de l'espace, des évidences bien plus fortes que nos axiomes cartésiens, telles que l'être et le polymorphisme, l'omniscience et le néant, l'éternité et l'intemporalité, l'infini et l'infinitésimal. Il lui expliqua pourquoi au fond insituable des trous noirs se créent et meurent spontanément des particules de matière, d'où provient l'énergie fondatrice. Depuis le sein des Univers, l'ineffable expansion de douleur et de paradoxe qui consomme ou produit à sa guise la conscience des archanges. Une fois même, il faillit connaître ce qui s'est tramé derrière le Mur de Planck, pendant les 10 puissance -24 premières secondes du Big Bang, il voulait y trouver Dieu, à l'extrême limite où l'avaient repoussé les astrophysiciens. Hélas, un obscur mécanisme l'en empêcha. Etait-ce la volonté de Dieu, ou la volonté de l'absence de Dieu de ne pas être dévoilée pour préserver l'Espoir, la Foi ? Il l'ignorerait toujours.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain à l'impasse de Flying Papers Street, dans le quartier de Grey Hills. Puis Steve retourna à son appartement crasseux dans un des HLM délabrés de Solidarity Street et Susan au modeste hôtel New Sleep d'Independance Street. Elle y avait loué une chambre au nom d'Anna Grayn. Elle suspectait son père, Peter Weldings, d'avoir demandé à la police de la rechercher. Son numéro de carte de crédit était le même que son matricule citoyen (006 934 128 075) comme c'était la norme dans La Cité, et cela la rendait bien trop pistable. Aussi payait-elle toujours en liquide, malgré le danger des pickpockets. Elle se réapprovisionnait en billets auprès de son conseiller financier personnel, Frederic.T.Corvett, de la Citizen Bank, avec qui elle avait conclu un contrat de confidentialité. Grâce aux ventes mirobolantes de *Feu-Naître-Ange*, elle pouvait largement couvrir tous ses frais éventuels. Ce soir-là, elle s'acheta une bombe de colorant pour cheveux d'un noir très prononcé. Et quelques vêtements.

Ainsi, au matin, lorsqu'elle retourna à Grey Hills, elle était méconnaissable. Son Austin trop voyante avait été remplacée par une mobylette de location qui enfumait toute la rue sur son passage. Ses nouveaux cheveux de jais étaient noués en chignon et recouverts d'une casquette rouge à la gloire des Victory Racers, l'équipe de basket-ball citoyenne. Quant à son jean délavé et son blouson de hockeyeur, ils n'étaient pas d'un meilleur goût que son ancien tailleur, mais avaient au moins le mérite de la rajeunir. Le plus surprenant était son visage blanc de froid, aux yeux rougis par les lentilles de contact qu'elle ne supportait guère. La nouvelle beauté d'Anna Grayn dissimulait à merveille la romancière marginale qu'on appelait Susan Weldings, auteur visionnaire et incomprise d'*E carne vivent*, d'*Errance*, des *Particules Ignorées* et de *Feu-Naître-Ange*.

Seul le Borgne ne fut pas dupe. Il aurait reconnu entre mille cette voix feutrée, irrationnelle, quand elle lui dit : « Je viens vous acheter de la Potion.

– Pour qui, Weldings ? Ta consommation personnelle ?

– Non, pour Mengan.

– Il est pas assez grand pour venir tout seul ? Qu’est-ce que tu viens faire dans cette histoire ? »

Laisse-le, laisse-le observer par-delà les fenêtres, laisse-le chercher les issues. Je suis son apôtre, son dernier lien sur la Terre qui lui apporte les moyens d’envahir l’au-delà !

« C’est moi qui paie pour lui maintenant.
– Tu sais, j’ai à nouveau d’l’héro, maint’nant. I peut y retourner sans problème, la poudre calme bien la dépendance à Outway. »

(En plus, avec Outway, il clams’ra trop vite, y rapportera pas assez de thunes.)

« Il veut continuer avec Outway.
– Ça, j’aimerais bien l’entendre de sa bouche. »

Susan tenta d’avoir l’air résolue :
« Puisque je te le dis.
– D’accord... D’accord. J’te préviens, Weldings. J’te préviens charitablement. Ton Steve, il a beau être sacrément résistant à la daube, t’es en train d’le buter ! Outway, ça t’bouffe un gars à toute vitesse. A côté, l’héro et le crack, c’est du café. Tu veux qu’i t’claque entre les mains ? ».

Alors pourquoi lui as-tu fait essayer le breuvage extralucide, le redécouvreur de sens, si tu savais que c’était lui aliéner ce monde ? Pourquoi l’as-tu fait monter dans ton bateau, vers cette Mer des Sargasses, ces abysses d’abandon, si tu savais qu’il n’en pourrait s’en échapper ? Je ne fais que parachever ton œuvre, bourreau céleste, envoyé de nulle Part !

Et puis...

Que vaut le sacrifice d’un homme si c’est en échange de la Connaissance ? *D*e toute façon, Outway ne peut le terrasser, il ne fera que l’enrichir...

« Il… Il a insisté pour en reprendre. Il dit que c'est encore mieux que le LSD. En… En plus, ses voyages sont plus lointains que ceux des autres buveurs d'Outway. Il a un accélérateur dans la tête, un pouvoir ! »

C'est un Demi-dieu !

Le Borgne lui envoya une superbe claque. Susan rassembla sa résistance intérieure pour ne pas vaciller. Elle le fixait, ses yeux préféraient souffrir le martyre que de pleurer. Devant elle, le tueur d'adolescents se gondolait comme les images troublées derrière l'incendie. Elle avait perdu une lentille.

« T'es vraiment bornée, p'tite pute ! Mengan, j'l'aime bien ! Tu t'rends pas compte que tu vas lui faire fondre le cerveau ? Combien il a déjà pris de millilitres ? Dix ? Vingt ? Ça m'étonne qu'il soit pas encore un macchabée ! Jamais je…
– Je te paie le double du prix.", coupa-t-elle sèchement.

La mâchoire du Borgne vibra, son œil vaillant engrangea une fourmilière de constellations brutales.

Néanmoins, il ne protesta pas.

Leurs mains se joignirent, et du blouson de Susan passa quelques couches de papier froissé jusqu'aux doigts du dealer qui transmit en retour un tintement de verres qui s'entrechoquaient.

« Y'a trois doses. Tout ce que j'ai », souffla-t-il. Il ne pensait même plus à avoir honte. Ses dernières lanières de bonne conscience s'étaient écoulées de lui, il avait cédé. En fait, le vrai dealer, c'était Susan, et la drogue ces quelques billets brodés de chiffres insensés, cette drogue impérissable, indispensable, pour qui le Borgne vendait définitivement son âme au Diable. Ce Diable ricane de voir la race humaine si faible, si faible qu'elle croit, contrairement au reste du règne animal, pouvoir réduire la matière en esclavage, sans jamais y parvenir puisqu'elle ne faisait jamais que d'accomplir l'inverse !

Neuf heures à la montre de Steve. Trop tôt pour aller voir Susan. En attendant, il alla rincer une bière à l'*Alcohol Flowers*. La télévision, constamment branchée sur CNTC (la télécommande était fichue), diffusait des icônes vagues. Elles n'étaient pas assez puissantes pour attirer l'attention du toxicomane. Des vapeurs rescapées d'Outway l'obnubilaient en permanence. Elles rendaient tout élément artificiel absolument flou et secondaire. Cependant, quand il vit le bras de Palnogh armé de la télécommande glisser pour monter le son, le mouvement, son soubresaut de vitalité, l'extirpa de son demi-sommeil. Il fut forcé de suivre des yeux les articulations du barman et ainsi, de regarder le reportage. Le présentateur annonçait : « ... Troisième mois depuis la disparition de Susan Weldings, l'auteur de *Feu-Naître-Ange*... La jeune femme s'était fait connaître du grand public en présentant son livre en avril dernier... ».

Des images d'archives la montraient dans une librairie en train d'arranger elle-même ses exemplaires sur un présentoir. Elle souriait aux clients qui venaient lui poser des questions. Tout à coup, Steve recracha la bière qu'il avait dans la bouche. Il venait de remarquer un détail, un détail accablant !

Il inspecta son porte-monnaie à la hâte. Il devait lui rester juste assez pour ce qu'il avait à acheter. Il allait se dépêcher d'aller au magasin, puis il se rendrait à Flying Papers Street, pour voir Susan. Il posa le prix de la boisson sur le comptoir et se rua hors du bar.

Ils arrivèrent tous les deux en même temps, aussi essoufflés l'un que l'autre. Le visage de Susan radia de bonheur à la vue de Steve.

Ils étaient tranquilles ici. Les volets des bâtiments étaient fermés. Les gens évitaient le coin car la semaine dernière, on y avait retrouvé le cadavre d'un flic poignardé. A La Cité, les cadavres de flics ne couraient pas les rues. Alors les endroits où il y en avait étaient catalogués comme particulièrement malsains.

Assis sur des poubelles, ils discutaient de tout et de rien, tous deux désireux de retarder le moment où l'on parlerait d'Outway. Steve fumait une cigarette, les rubans des bouffées voltigeaient de plus en plus haut jusqu'à ce que le ciel les engloutisse. Une brise légère venait se perdre dans l'impasse et passait ses caresses entre leurs vêtements.

Anna Grayn s'exclama au milieu d'un sourire :
« Mon Dieu, que ce vent est doux !,
– Mon Dieu ? Je croyais que vous étiez athée.
– Quand je dis *Mon Dieu*, c'est façon de parler... Comment pouvez-vous être sûr que je suis athée ? »

Il sortit un petit livre de sa veste trouée. Le titre était inscrit en majuscules rouges, le dessin de la couverture représentait une fenêtre ouverte sur la nuit. Trois étoiles y brillaient comme si leur vie en dépendaient. « J'ai feuilleté vot' bouquin sur le ch'min. Vous y dites que Dieu n'existe pas. ». La première stupeur dissipée, Susan trouva la force de répondre : « Tout à fait. La Bible n'a pas plus de validité que les mythes grecs. Beaucoup de prétendus miracles peuvent être expliqués rationnellement. Ainsi, la pêche miraculeuse soi-disant permise par le Christ... C'était juste une exceptionnelle concentration de poissons au niveau de la cuvette où les pêcheurs ont jeté leurs filets sur le conseil de Jésus. Certains attribuent une immense clairvoyance au Messie. J'estime pour ma part que cette pêche est le fruit du hasard. La rumeur populaire a amplifié l'anecdote, confiant tout le mérite à cet insignifiant fils de charpentier de Nazareth. Les autres événements surnaturels ne sont que le fruit des mensonges des Apôtres et de leurs successeurs.

Des légendes, des superstitions, des erreurs d'interprétation. On sait que Bernadette Soubirous n'a jamais vu la Vierge Marie à Lourdes mais une de ses camarades déguisée pour lui jouer un tour.

En conclusion, ce n'est jamais l'action de Dieu qui préserve l'humanité de la Fatalité, mais bien la foi en Dieu. Rien ne prouve son existence, et surtout pas les verbiages de Descartes ou les *Agnus Dei* des Papes.

L'important n'est pas que Dieu existe mais que les hommes continuent à croire qu'il existe, sinon ce sera le suicide planétaire. C'est le Pari de Pascal.
– C'est faux. J'ai la preuve de l'existence de Dieu.
– Qu'est-ce que vous racontez ?
– L'autre jour, j'avais bu deux millilitres d'un coup, parce que j'avais encore plus le cafard que d'habitude. Je traînais dans j'sais plus quelle rue. Des gosses jouaient sur le trottoir, à se poursuivre, je crois. Ils criaient très fort. Deux-trois gonzesses discutaient, p'têt' de la mort du Prince d'une bout de terre en Europe, enfin ce qui intéresse les femmes du coin. Un vieux moustachu roupillait sur un banc. Oh, puis il y avait aussi des hommes dans les voitures, partout. Ils cherchaient un boulot, comment vivre, ils posaient des questions à ton ciel soi-disant vide. Sans recevoir de réponse. Soudain, depuis au moins la moitié d'entre eux, il a bondi une... une aura. C'était invisible, pourtant dans mon cœur je sentais que d'après la texture, la couleur aurait été proche du blanc. Ça foisonnait d'ondes, de rayons, ça flashait de partout, ça chantait des psaumes qui sont ni d'not' langue ni d'not'voix, une ascension de poitrines, ou plutôt des départs dans le ventre... non... dans les mains. Il y avait comme un raz-de-marée au-dessus de nous... Ça descendait dans un roulis orageux, ça balayait tout ! Je sentais une sanctification dans les moindres interstices de ces gens, une bonté indestructible. Des... Des étincelles pulsaient sans cesse hors de moi, l'air était électrisé de grâce ; je crois que dans un élan ça s'est soulevé et après la Vierge Marie a pleuré dans ma tête, de ses larmes universelles. Je sens toujours ses cheveux qui me rentrent dans les yeux... Et puis, je me suis mis à genoux au milieu de la rue et j'ai prié.

Ça a dû s'arrêter, Dieu en avait peut-être marre de papoter avec moi, car les gens m'ont regardé d'un drôle d'air et ils m'ont forcé à me relever. ».

Susan restait bouche bée.

Tu es le deuxième messie après Mark Haden-Douglas ! Viens, viens en moi me prêter tes songes de délivrance…

Elle finit par se ressaisir.

« Steve… », prononça-t-elle.

Elle ouvrit la main droite, d'où fusèrent soudain deux rais de cristal.

« J'ai acheté deux doses », mentit-elle.

Steve en attrapa une dans sa main estropiée. Son œil derrière le verre était distendu par la réverbérance du fluide. Un volume d'un millilitre était dérisoire. Toutefois, l'épaisseur du verre du flacon permettait d'impressionnantes mouvances imaginaires de la taille du liquide. Son vert très foncé grinçait à travers la fiole pour mordre à même les peaux de Steve et de Susan. L'essence prophétique remuait sereinement, sauf quand d'inquiétants mouvements de convection spontanée l'agitaient, lui conférant une volonté propre. Aux lèvres de Steve naquit un sourire sans signification définie. Le couvercle du flacon était solidement fixé. Pour empêcher toute perte de produit, y compris par évaporation ou par ruissellement. Il fallait un tournevis adapté pour ouvrir le récipient. C'était impossible à la main.

Il tendit la fiole à Susan :
« Pourquoi t'en prends pas ? T'aurais tout en direct, au lieu de te fier au langage douteux d'un pauv' paumé à moitié fou. »

Elle frissonna.

Ses lèvres fines remuèrent en contestation pitoyable : « Non... Non... Je suis pas sûre de pouvoir sentir aussi bien que vous. Et puis il faudrait tout recommencer à zéro... Je...
– Ouais. Et en plus, t'as p't'êt' pas envie qu'ton gosse ait une mère toxico. ».

La figure de Susan devint mortuaire.

« Ça t'épate que je sois au courant, hein ? Je t'ai vue à la télé. T'étais enceinte et pas qu'un peu. Vu la grosseur de ton ventre, l'enfant devait être trop âgé pour que t'aies le droit d'avorter. T'es donc maman.
– C'est... un garçon.
– Comment y s'appelle ?
– Trevor. Il est né début mai, un tout petit peu prématuré, d'une semaine ou deux. J'arrive pas à comprendre comment il peut être aussi beau.
– Et ça t'ennuie pas de l'avoir laissé sur le carreau depuis fin juillet ?
– Euh... Il est pas abandonné ! Il est chez une nourrice !
– Ouais. C'est bien c'que j'pensais. T'en as rien à foutre. Tout c'qui t'intéresse, c'est tes bouquins de barjos. Ton p'tit Trevor, il peut crever !
– Mais bon sang, il est en sécurité ! J'allais quand même pas l'emmener avec moi à Grey Hills ! Je n'aurais pas eu le temps de m'en occuper. Je ne voulais pas prendre le risque de le récupérer un beau matin dans un caniveau de ce quartier de cinglés !
– Cherche pas d'excuse. T'avais pas à l'emm'ner mais t'avais pas non plus à t'casser d'chez toi.
– Oh, oui, tu peux jouer les moralisateurs... Tu t'es vachement bien occupé de ta fille, toi. C'est sûrement pour ça qu'elle est en pensionnat !
– N'aborde pas les sujets qui fâchent. Quand j'suis rentré du boulot, ce jour-là, et qu'y'avait Juliet dans la cuisine... Elle avait choisi l'endroit-là parce que le lustre était solide, elle savait qu'y s'pét'rait pas sous l'poids d'son corps suspendu à une corde par le cou. Et puis Bérénice, qu'était arrivée trop tard, était dans un coin, elle chialait... Juliet faisait une de ces grimaces, elle avait l'air de m'accuser de l'avoir pas aimée, d'avoir pas su la consoler quand elle avait ses crises de déprime inexplicables, quand elle disait que ça servait à rien de vivre puisqu'on était qu'un soupir dans l'univers éternel, que ce qu'y avait après était tellement chouette.

Moi, j'l'engueulais : *Qu'est-c'que t'en sais ? Y'a plein de choses pour lesquelles i faut s'battre ! Et puis la vie, c'est la seule chose dont on est sûr. Comment tu peux t'imaginer qu'après, c'est mieux ? T'as aucune preuve ! Personne peut savoir s'il y a vraiment une connerie de paradis une fois qu'tu t'seras fait sauter la cervelle ! Si tu résistes pas pour toi, fais-le pour moi, et pour Bérénice !*

Mélancolie aggravée, y m'sortaient, les psys. Tout c'qui f'saient, c'était d'la bourrer d'médicaments qui l'assommaient toute la journée... J'les ai vite supprimés. J'préférais une femme consciente qui s'rait pas à l'abri d'elle-même qu'un légume en sécurité. Voilà c'que ça a donné... J'me suis mis à mi-temps pour m'occuper d'Bérénice. J'arrêtais pas de r'penser à Juliet. J'suis d'venu copain avec un collègue assez trash. Y m'am'nait à des soirées. On buvait comme des trous, et puis on fumait des joints. Parfois, y'avait d'l'ecstasy. Alors, la musique, elle pesait des tonnes joyeuses, j'dev'nais la musique, j'étais bien... L'collègue, y répétait qu'la réalité, c'était tout juste valable pour gagner sa vie mais qu'pour être heureux, y fallait autre chose. Une fois, j'étais vraiment mal. Bérénice avait chopé la méningite, elle avait failli y passer. Alors l'collègue m'a présenté le Borgne, y m'a donné d'la poudre gratis. C'était magnifique, Juliet revivait, elle m'embrassait, Bérénice était plus malade... Deux semaines après, j'reçois une lettre de licenciement. La sécurité sociale était payée par l'entreprise et y'avait une visite médicale mensuelle. Y avaient repéré l'héro dans une prise de sang. Mon dossier m'a suivi comme mon ombre, j'ai jamais r'trouvé d'travail. Au bout de deux mois, l'Association du Refuge Bleu, qui est parrainée par l'Etat, est venue chercher Bérénice. Pour qu'elle ait *une éducation convenable qui ferait d'elle une bonne chrétienne et une bonne citoyenne*. Bande de cons ! Si on m'avait pas r'tiré Béré, j'aurais pas r'pris d'héro !

Maint'nant, me voilà...

– Je... suis désolée... Je ne sais plus où me mettre...

– Eh, sors pas l'mouchoir ! Tu pouvais pas t'en douter ! Et puis, tout c'qui t'est arrivé, c'est d'ma faute. T'as raison, j'suis encore plus égoïste et irresponsable que toi ! »

Il la regarda, fit semblant de ne pas remarquer les glaciers tout juste pétrifiés sur ses joues.

« Allez. J'sens qu't'attends qu'ça. J'vais t'faire plaisir. J'vais la prendre, cette foutue dose !
– T'es… T'es pas obligé.
– Si… Si… De toute façon, j'en ai b'soin !
– Le… Le Borgne m'a donné un tournevis.
– Pas la peine, j'en ai déjà un ! ».

Il dévissa le couvercle du flacon. A l'intérieur, le fluide trépignait d'impatience. Puis il avala le contenu d'un seul trait. Son visage s'empourpra aussitôt, ses traits se convulsèrent. Il repassa ses lèvres sur le minuscule flacon, en baissant la tête en arrière pour ne rien perdre de la mixture.

« Qu'est-ce que ça fait ?, demanda-t-elle.
– Ouah ! C'est plus fort que du whisky de contrebande ! »

Il secoua la tête.

« Ça commence toujours ainsi… J'sens des choses qui gigotent dans mon cerveau. Ce sont mes organes symbiotiques qui s'éveillent… C'est… bordéliquement dur à traduire… Des parties du crâne qui s'épanouissent comme des roses, ou des fractales. Des stylets reconstruisent l'espace dans mes yeux. J'aperçois… les êtres qui se déplacent dans les espaces non euclidiens. J'ai mal au ventre… Ce sont les ondes radio qui tressaillent et fouaillent. Et cette envie de vomir, c'est les infrasons qui me rentrent par la nuque… Je sens sous mes doigts les vers aériens à la poursuite d'une âme damnée.

Viens, Susan, y faut marcher. On ressent plus de choses. Et les impressions sont différentes selon les endroits, les densités de vie. En plus, j'aime pas c'te coin. Y'a l'esprit du flic abattu qui s'trimballe et qui essaye de m'envoyer ses crochets mentaux. Y m'écharpe la tronche, cet abruti. Viens, tirons-nous. »

Ils rôdèrent parmi les rues de Grey Hills, les petites boutiques. Steve s'extasiait devant les bijoux en toc des joailleries environnantes. Il percevait leurs feux prismatiques sur une gamme surétendue de longueur d'onde, les pierres hérissées de rayons lui paraissaient les soupirs de la Mère Terre. Il refusait de regarder le soleil car l'étendue des radiations, leur ampleur, leur magnitude, la quantité des langages qu'elle transportaient risquait de le rendre à jamais aveugle et idiot. Quand il levait la tête, il prenait garde de ne fixer que le Nord ou le Sud, où les interférences précipitées des ondes s'annulaient presque en gerbes de matière inconcevable.

En quittant Pleasance Avenue, ils manquèrent de se perdre dans une foule de gens qui se pressaient à l'entrée d'un supermarché pour une offre promotionnelle. Un monsieur ventru à l'avant de la queue les excitait : « Dépêchez-vous, dépÊchez-vous ! GrAnde remise SUR les aspirateurs ! ACHetez avANT l'éCOulEMEnt coMPLet des stOcks. C'EEST À PREENDREE OOU ÀÀÀ LAAISSEER, ÉÉCOOUUUTEEZ... ». La voix du bonimenteur se contractait et se dilatait démesurément dans les tympans de Steve, sa tessiture devenait complètement monstrueuse, une cavalcade gluante de sons enchevêtrés, une avalanche presque palpable de mots en ébullition. Les clients dans la queue se poussaient, leurs abominables auras de vie inentravée bousculaient Steve. A leur tour, ils s'écriaient : « J'ÉÉTAAIS LAAÀ AAVAANT... LAAISSEEZ -MOOI PAASSEER... », leurs bouches vomissaient des complaintes visqueuses, enflées de brames répugnants, aux réverbérations néfastes, tout cela cognait, en tumulte protoplasmique, en écoulement putride... « Partons ! Partons !, supplia Steve. Leurs voix ! »

Susan réussit à le traîner hors de portée. « Elles..., poursuivit-il, elles sont infectées par ces souillures de l'inconscient, par les collisions répulsives qui apparaissent dans les foyers d'agressivité ! ». « Ça va mieux ? », demanda-t-elle. Soudain, sa voix devint une ascension, des accents de lin, des rémanences suaves d'époques révolues. Elle monta en vagues encensées pour baigner Steve de sa bienveillance, de son calme velouté. La voix de Susan n'était rien d'autre qu'un chœur mystique, une injonction divine. Steve y sentit même un instant les altérations de l'air qui se produisent au passage des anges...

« Parlez, parlez ! », chanta-t-il. « Ne vous arrêtez jamais ! La voix des hommes est corrompue par les anomalies de l'atmosphère, vous êtes presque la seule à la garder intacte, plus réelle que la vérité, grandie ! Ne vous arrêtez jamais de parler car vous êtes bénie, vous êtes immunisée ! », finit-il, les larmes aux yeux.

Malgré tout, il nageait dans la voix de la jeune femme un air étrange qui devait survivre d'une civilisation antique, disparue bien avant l'avènement de La Cité.

Steve implora Susan pour stationner au moins une demi-heure devant un couple de jumeaux qui jouaient à se lancer une balle. D'après lui, les ectoplasmes fantomatiques se propageaient sur la trajectoire de la balle, sa teinte bleue dardant un toucher presque caressant « Oh ! Les splendides câlins du bleu !, clamait-il. Mon préféré est le bleu roi. Le bleu turquoise est trop grossier, et le bleu nuit trop incisif. ». Les murmures génétiques se faisaient écho d'un jumeau à l'autre, se servant des jambes de Steve comme émetteur. Un spectacle d'une magie sidérale.

Au détour de Celebration Street, le bus 14 les croisa pour déposer des voyageurs à l'arrêt n° 105 situé à quelques pas d'eux. A son arrivée, Steve s'écria : « Nom de Dieu ! Les Excarnés ! ». Il lui empoigna le bras et courut à perdre haleine en sens inverse, heurtant ceux qui attendaient le bus, traversant les routes à l'aveuglette, hors des passages cloutés. Sa main droite serrait frénétiquement celle de Susan, si bien qu'elle ne pouvait le lâcher quand elle voulait se soustraire à un péril. Elle faillit être emboutie par une Spider Traveldance. Une autre fois, emportée par la course de Steve, elle ne put éviter un lampadaire qu'elle reçut en plein visage.

Quand il jugea que leur fuite les avaient portés assez loin, il stoppa pour reprendre son souffle. A moitié assommée, Susan l'interrogea : « Qu'est-ce... qui vous a pris ? ».

Respirant bruyamment, adossé contre un mur, il répondit : « Les... Les Excarnés. Y'en avait tout un régiment là-dedans, suspendus aux cervelles des voyageurs ! I... Ils allaient me localiser, ils allaient m'enlever vers leur repaire transdimensionnel ! ».

Il voyagea pendant toute l'après-midi. En même temps, il lui rapportait ses impressions, plus précises que jamais, annonçait-il. Heureusement, elle avait prévu assez de cassettes pour son magnétophone. En quelques heures, il lui révéla plus de vérités sur le Cosmos – la somme des réalités, des présences internes et externes –, qu'elle en avait apprises au cours de ses trente années d'existence terrestre, de ses vies antérieures et postérieures de limon, de quark, de vide intergalactique et d'impulsion-rêve.

Plus jamais elle ne se permettrait de songer à certains chiffres, à cause de l'énigmatique et redoutable champ magnétique que cela génère. Par contre, elle tâcherait de se procurer ces fruits âcres qui poussent uniquement sur quelques îles du Pacifique, si elle voulait avoir des sensations olfactives en rêve, ce que l'esprit humain non assisté ne pouvait permettre.

Le trip de Steve touchait à sa fin. Il proposa d'aller au squat d'Hardground Place, où se rassemblaient tous les buveurs d'Outway de l'arrondissement. « A plusieurs, l'Outway se déchaîne. On a l'impression d'être partout à la fois, de ressentir et de penser ce que ressentent et pensent chacun des participants. ».

Sept buveurs s'étaient donné rendez-vous. L'un d'eux, Forrest Tetburns, un petit homme gras aux lunettes rondes, à la barbe négligée, était un biologiste renommé. Une autre, Cibyll Mc Alliston, jeune femme aux longs cheveux très bruns, à la classe impeccable, était conseillère financière pour le compte de la Société Citoyenne des Chantiers Navaux. Certains consultaient des ouvrages mathématiques d'Evariste Gallois, d'Henri Poincaré et d'autres génies plus méconnus tels que Bruce Dentelger, et le géomètre hindou Brâhni Witnonhek. Un esprit moins ouvert n'aurait pas détecté la moindre poésie dans ces formules. Néanmoins, à la vue des transformées de Fourier, des matrices cubiques et des fonctions paradoxales, ceux-ci proclamaient que cette science était la clé de l'au-delà et que le monde était résolu.

Ils contèrent à Susan leurs trajets parmi les bouleversements d'énergie négative, leurs conversations avec des mentalités vivant hors de l'espace et du temps, leur horreur face à la menace des Chancres, dérivés des Excarnés capables de plier toute âme animale à leur volonté. Cependant, toutes les fabuleuses errances de ces personnes érudites et éclairées étaient bien médiocres par rapport aux quelques mots de Tom Hofftag, ce jeune orphelin sans éducation, qui renfermaient tout l'effroi que les puissances de l'Inconnu pourraient jamais inspirer à l'espèce humaine.

Avant de s'endormir d'un coup, Cibyll Mc Alliston hurla : « Nous sommes des conquistadores ! ». Forrest Tetburns, quant à lui, marmonnait des phrases inintelligibles. Une fois, en s'adressant à Susan, il lança cette imprécation : « Par Dieu ! Qu'est-ce qui se faufile entre les hélices de votre ADN ? ».

Outway avait décimé les barrières physiques de Steve. Ses yeux étaient violacés de cernes. Malgré l'insistance de Susan, il ne tarda pas à sombrer lui aussi dans un sommeil proche du coma. Il était allongé sur des sacs de toiles éventrés. Il s'en échappait des aliments pour bovins en fines et silencieuses coulées. Susan était couchée sur lui, elle parcourait du regard les formes incertaines des autres dormeurs, les murs décrépis, le plafond dégouttelant de crasse. Le jour des réverbères quittant peu à peu les fenêtres sales, les décors s'anéantirent un à un, les laissant bientôt tous deux seuls sous la clarté lunaire.

Elle se hasarda un moment auprès de la chaleur de Steve. Quand elle fut bien sûre que son corps endormi ne réagissait pas, elle commença à parler, le regard perdu dans les rêves de Steve, à l'intention de son inconscient et des astres perchés dans le ciel profond qui pourraient l'écouter :

« Dire que je voulais simplement... écrire un livre qui se serait appelé *Voyage(s) Blanc(s).* Finalement, c'est toi qui écris ma vie. Maintenant, je suis assurée d'avoir raison. Tu n'as jamais pu, toi, pauvre, marginal, inculte, imaginer tout ce que tu m'as raconté. Tes expériences dépassent l'invention et tu m'en caches encore. Pour me préserver, ou pour te préserver.

Tous mes idéaux sont rassemblés en toi, maigre ange recroquevillé dans la nuit. Grâce à toi, j'ai recouvré ma dignité, j'ai la fierté, l'exaltation, qu'Einstein et Copernic ont dû ressentir avant moi. J'ignore si c'est te respecter que de te mettre en mots comme on veut mettre le Cosmos en équations. Mais c'est tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu persistes au-delà de la mort.

Tu es ma thérapie, mon Graal, ma fin.

Et puis, tout ce que je n'ose pas dire, car je suis à demi-folle. Et puis... J'ai peur que tu m'entendes. »

Tu es ma revanche.

Sur ce soir-là. Ce soir de l'année de mes dix-huit ans.

Ce soir obscur où assise en face de mes parents, comme tous les soirs, je mangeais en silence.

Du bœuf bourguignon. Je ne me souviens plus des légumes.

La table ronde à peine éclairée par le lustre, cette lumière tamisée que mon père affectionnait, qui reposait les yeux de ma mère.

Tous deux en face de Susan, comme pour compléter une trinité.

A droite, Sarah Weldings, femme un peu sèche mais d'une grande beauté, se tenait droite, attentive à la moindre requête du père et de la fille. Elle s'efforçait de ne pas ouvrir en grand ses yeux de faïence fragile. Le blond cendré de ses cheveux songeait sur sa nuque puis se relevait en chignon, délicats entrelacs de tresses où passaient avec harmonie les quelques rayons envolés vers le reste de la pièce.

A gauche, Peter Weldings, écrivain à succès, avalait lentement. Son visage aux traits toujours un peu trop fermés, ses gestes amples et lourds, l'austérité de ses cheveux poivre et sel inspiraient respect et crainte à la fois. Pourtant...

Il lançait souvent dans sa tête une prodigieuse machine à rêves, il montait derrière son mutisme une déferlante de spectacles où vivaient et mouraient tant de fantastiques personnages, des contes et des pays érigés de nulle part. Susan s'y était aventurée en enfance, pour ne retenir de son père que l'image d'un héros, d'un modèle.

Au milieu d'une bouchée de viande, il demanda à Susan :

« Au fait, comment ça se passe à la Fac ?
– Très bien, papa. J'ai des amis.
– Tu es bien classée ?
– Je dois être dans les premiers de la promo.
– C'est bien, c'est... très bien. Et qu'est-ce que vous étudiez en ce moment ?
– Leibniz, Saint-Augustin.
– Ah... Euh... C'est bien. ». Il marqua un silence. Sarah leur demanda si c'était assez salé, Susan répondit oui, merci.

« Je suis fier, tu sais, reprit-il. Moi, je suis parti de rien. J'ai fait des petits boulots, j'arrivais des fois à faire paraître des petites histoires dans des magazines, des journaux... Et puis j'ai rencontré mon premier éditeur. Bon, le public a suivi, j'ai eu de la chance. Mais c'était encore la bonne époque. Les gens aimaient lire. Ils gaspillaient pas leur argent dans des disques ou dans des places de ciné. »

Il ressassait bien cette petite autobiographie pour la centième fois.

« Seulement, je crois qu'y manquait toujours quelque chose. Je sais que c'est stupide mais j'ai toujours envié les écrivains qu'on invitait dans les émissions littéraires. On risquait pas de parler de moi à l'Académie, ou au Literature Institute. J'avais pas fait d'études, je pouvais pas leur pondre des grandes belles phrases cul-cul la praline qui vous font gagner des prix... Mais des fois, j'aurais bien aimé. Et puis, les littéreux, des fois quand ils font de bons dialogues, on les réclame pour faire scénaristes au cinéma. Et là, ils touchent. »

« Toi, t'as de la chance. Tu peux faire la fac de lettres, avec un an d'avance, s'il vous plaît. T'as du Q.I., ça doit venir de ta mère

– Vous reprenez des légumes ?
– Non, maman, merci
– Tu vas écrire c'qu'y veulent, ces présentateurs littéraires. Une bonne histoire pour le public, avec un amour impossible, des trahisons, de la loyauté, des coups de théâtre... Et puis pour les émissions, des trucs à la Saint-Germain...
– Saint-Augustin, papa.
– Oui, Saint-Augustin. Enfin bref, de la philosophie, des beaux mots qui veulent pas dire grand-chose, des belles descriptions. Et puis tant qu'on y est, de la psychologie !
– Oui, papa.
– Je veux dire, avec ça, tu vas cartonner. Pour tes premiers bouquins, je t'aiderai. Je veux pas que tu connaisses la galère comme moi. Tu n'as le droit de faire que des best-sellers...
– En effet, ce serait bien...
– Au fait, tu as commencé à écrire un roman ? Parce qu'il faudra que tu me montres ! Je t'aiderai, ma petite...
– Non, papa, j'ai rien fait. Je suis les cours, pour le moment.
– Pourquoi tu nous mens ?
– Papa...
– Je voulais pas le dire. Mais vu qu'on peut pas te faire confiance... Quand t'étais à la fac, j'ai vu un brouillon dans ta chambre. Penses-tu, j'étais tellement pressé de voir ce que faisait ma fillette... Je me suis permis de feuilleter.
– Ah... C'est quand même pas très poli.
– C'était pas caché, c'était sur ton bureau.
– Ouais, d'accord... Puisque c'est fait, qu'est-ce que... tu en penses ?
– Bon, c'est très, très bien écrit. On voit que tu as du vocabulaire et de la culture... Mais... Enfin, tu me comprends. Tu comptes pas écrire ce genre de trucs toute ta vie ?
– Pourquoi pas ?
– Je veux dire... Je veux bien croire que c'est des lubies de débutants. Un peu comme... je sais pas... Faire de la poésie par exemple !
– Pas du tout, papa...
– Bon, à la rigueur, je veux bien que t'écrives ça pour ton plaisir. Mais pour exister, il faut autre chose, plus terre à terre. Plus compréhensible, aussi.

– Pourquoi…
– Ah, tu dois être trop jeune, ma pauvre… Hein, j'ai raison, Sarah ! Ça plaît pas au public, ce genre de littérature.
– Je ne sais pas, Peter, je n'ai pas lu. Tu dois t'y connaître mieux que moi.
– Tiens, Susan, d'ailleurs, c'est quoi en fait comme genre de littérature ?
– De la métaphysique.
– Ça te fait inviter dans les émissions au moins, ce bidule ? Peut-être que ça remplacerait le public, à vrai dire.
– Non. Ou du moins, pas dans les émissions que les gens regardent.
– Je vois, c'est des machins à la Saint-Grégoire. Qu'on t'a fait rentrer dans la tête à l'Université.
– Non, papa, ça vient de moi. Moi toute seule.
– Mais voyons, Susan, des trucs pareils, ça sert à rien !
– Si, ça sert à quelque chose. Ça intéresse des gens.
– Qui ça ? Sûrement pas assez pour te permettre de vivre.
– Il s'agit bien de ça ! Ce sont des questions essentielles qui sont traitées dans mon bouquin !
– Quelles questions ? Pas celles qu'on a l'habitude de se poser, en tout cas.
– Si, des questions que tout le monde finira par se poser. Et qui feront avancer le monde.
– Bien évidemment…
– Bien évidemment quoi ? Ce qui est sûr, c'est que tu te les poses pas, ces questions !, fulmina-t-elle. C'est pourtant important. Tu te crois fort, t'en es bien content. Voilà l'erreur. Tu me rappelles ceux qui se sont convulsés d'effroi, ceux qui ont crié au mensonge, à l'hérésie, à la trahison, quand Galilée leur a dit que la Terre tournait autour du Soleil, quand Nietzche leur a dit que Dieu était mort, quand Darwin leur a dit que l'homme descendait du singe, quand Freud leur a dit que l'homme n'était pas maître de ses actes. Moi, je pense qu'il est bon que l'homme se reconnaisse faible et dépouillé devant le cosmos. Il cherchera alors à devenir meilleur. Et ce n'est pas fini. Nous lui ferons découvrir qu'il est l'espèce la plus inférieure de la Terre. Et il en relèvera la tête. Il bâtira une nouvelle ère, plus juste, plus mesurée. Il verra enfin sa barbarie et décidera d'en sortir, pour son salut. L'homme a besoin d'une nouvelle religion, la religion de la vérité.

– Parce que tu crois que la vérité, elle est dans tes délires littéraires ? Dans tes emboutissages de mots sans cohérence ? Regarde autour de toi ! Le monde fonctionne autrement !
– Bien sûr, bien sûr. Et qu'est-ce que tu en penses, toi, maman ? Donne ton avis...
– Ma chérie, si ton père dit ça, c'est que c'est vrai. Lui qui se donne tant de mal pour toi !
Et en plus, il a plus l'expérience de la vie...
– C'est ça... Une vie de grandes et belles certitudes. D'a priori et d'étiquetage minutieux. Comme si mon père connaissait la nature humaine. Et la nature en général... Ça n'est pas comme dans ses histoires de pirates et ses romans policiers !
– Susan !, cria Sarah. Ne parle pas sur ce ton à ton père !
– Je lui parle comme je veux ! Des gens comme lui, qui haïssent la relativité des choses, ils veulent recevoir des vérités bien carrées. Pas de leur voisin, hein, d'en haut, des gens compétents. L'Eglise décrétera soudain que tel acte est péché, et Père répétera : ceci est immoral. L'Etat décrétera soudain que tel acte est illégal, et Père répétera : ceci est mauvais. Mais un étranger lui dira qu'il est incorrect d'empêcher sa fille de s'exprimer librement et il lui rira au nez, il le traitera d'insolent pour prétendre savoir mieux comment élever sa fille que lui ! Tu sais, mon cher père, que c'est en s'appuyant sur des gens comme toi, en les manipulant, en utilisant leurs traditions qu'on a reformulées à son avantage, qu'on construit des régimes totalitaires !
– Ecoute, Susan, tu dis n'importe quoi.
– C'est vous qui dites n'importe quoi !
– Susan, ma petite Susan, lança Sarah. Si tu ne te sens pas bien, mal dans ta peau, il faut nous le dire. Monsieur Walter, le psychologue, pourra te soigner...
– Ça y est, les psychologues ! La psychanalyse, c'est la police ! ».

Peter estompa sa voix pour rassurer Susan : « Susan, nous ne sommes pas tes ennemis. ». Il se rapprocha d'elle : « Il faut que tu comprennes... que tu es folle ! Aucune personne équilibrée ne réagirait comme ça. Nous voulons juste t'aider...
– Folle, folle, folle ! C'est vous qui êtes fous, totalement aveuglés par l'obscurantisme, attachés à votre sécurité mentale, fermés à tout progrès.

La philosophie et la métaphysique, ne sont pas folie. Elles sont la raison. Un jour, le peuple y aura accès et se réveillera.
– Maintenant, tu vas nous faire la révolution ! Au cas où tu ne serais pas au courant, on est en démocratie ! La plus parfaite démocratie de la planète. Nous sommes libres !
– Libres, d'accord… Libres de penser et de s'exprimer. Mais on ne nous donne pas les moyens de se faire entendre des autres.
– Allez, tu as gagné !, Écris-les, tes bouquins ! Mais tu t'en mordras les doigts ! Compte pas sur moi pour t'assister. Et quand t'en auras marre que tous les éditeurs te claquent la porte au nez, tu comprendras peut-être qu'il faut revenir aux choses sérieuses !
– Pourquoi ? Pourquoi vous voulez pas que j'écrives ça ?
– Parce que ces choses, ça ne s'écrit pas. Ça se tait."

La nuit même, Susan empila quelques affaires au hasard dans un sac de voyage, ne prenant de soin que pour les quelques feuilles où étaient griffonnées l'ébauche d'*E carne vivent*. Elle ne revint jamais. Son père fut loin d'avoir eu tort. Elle fut des années à gagner moins qu'une femme de chambre. Jusqu'à la parution de *Feu-Naître-Ange*. Un succès uniquement dû aux absurdes caprices de la mode. Il eut également raison sur un autre point. Les psychologues de la Cellule Sociale Citoyenne ne tardèrent pas à lui rendre visite. Ses livres l'envoyèrent une première fois derrière ces murs blancs. On lui avait alors fait ingurgiter assez d'antidépresseurs, d'anxiolytiques et de neuroleptiques pour assommer un troupeau de bœufs. Elle fit tout pour conserver son sang-froid alors qu'elle était victime d'agressions de toutes sortes dont elle était la victime : gavage médicamenteux, proximité des autres malades, brimades des infirmiers. Hélas, trop souvent elle ne put tenir. Ses crises de rage furent dévastatrices. Une fois, elle mordit le bras d'un docteur jusqu'au sang. Les douches froides, la camisole de force qui s'ensuivaient ne faisaient que creuser sa détresse devant la bêtise des hommes et l'absurdité des principes de la Solidarité Psychologique Gouvernementale. Qu'il était facile de considérer tous les déviants et les marginaux comme psychotiques et sous prétexte de les *soigner*, de les expurger de toute leur force de révolte ! Le pire était les entrevues avec Zacharie Williams. Il réfutait une à une toutes ses théories, en démontait soigneusement le raisonnement pour arriver invariablement à la même conclusion : aucune preuve.

Avec cette manière si digne il lui démontrait, en des termes scientifiques et neutres, des insultes déguisées, qu'elle était la seule au monde à avoir ce style d'opinions, qu'elles échappaient à toute norme humaine. Par déduction, elle était une aliénée mentale. Combien de fois lui a-t-elle fait douter de la validité de sa métaphysique ! Le système a gagné quand il est arrivé à persuader tout le monde que vous êtes fou, y compris vous-même !

Elle mit du temps à trouver la parade. Mimer le conformisme, la pensée orthodoxe. Admettre publiquement que ses livres n'étaient que compilations de réflexions désordonnées, à accepter le traitement, se plier aux interrogatoires, laisser les psychiatres la violer intérieurement, explorer son enfance, ses frustrations, ses fantasmes, ses tréfonds. A force de jouer le jeu, à force d'autocritiques et de confessions, on la remit en liberté. Et elle recommença à écrire ses livres. En prétendant devant la presse que c'était un effet de style, pas une conviction réelle. Hélas, elle eut le malheur de renouer le contact avec son père et de lui confier son subterfuge à son père. Un mois plus tard, elle se retrouvait en face de Williams pour la deuxième fois. Alors à sa sortie, elle se jura de tout garder pour elle. Ses livres seraient destinés aux générations futures, à des sociétés plus ouvertes.

Plus ouvertes que *la plus parfaite démocratie de la planète* ?

Aussi n'osa-t-elle pas être franche avec Mark Haden-Douglas.

Mark...

Hélas, Mark avait été perdu, sans avoir eu le temps de lui transférer toute son essence.

Il était le plus grand, l'unique.

Il lui restait Steve. Steve avait du potentiel...

Un vacarme endiablé retentit au-dehors. Un haut-parleur crachota : « Police! Délégation du Citizen Narcotics Defence Office ! Rendez-vous sans résistance ! ».

L'un après l'autre, les dormeurs s'extirpèrent avec peine de leur demi-coma. Susan souleva Steve tant bien que mal. Il balbutiait, somnolent, son corps mou était un vrai poids mort. Un officier donnait des coups dans la porte avec la crosse de son fusil. Le bois de la porte vola en éclats. « Steve, dépêchons-nous ! », gémit Anna Grayn. Les autres baillaient et agitaient les bras, incapables de saisir la nature de la menace. Avec une force que seule la démence pouvait lui procurer, elle dégagea des sacs d'aliments vers un trou qu'elle avait repéré dans le mur et par où ils pourraient se faufiler. Steve bavait.

Déjà, leurs compagnons d'ivresse se faisaient passer les menottes aux poignets. Plus que deux sacs à retirer...

Un policier se présenta à son niveau, le fusil pointé vers le bas. « Vous êtes en état d'arrestation pour consommations de drogues illicites. Veuillez... »

Anna s'empara de son bras. Il s'engagea une lutte acharnée pour la maîtrise de l'arme à feu. Elle releva le fusil vers le haut. Une détonation figea tout le monde.

Une balle avait fait gicler le plâtre du plafond.

En faisant levier avec le canon, elle fit basculer la crosse dans la mâchoire du flic, qui lâcha prise. Elle lui redonna un violent coup en plein visage, éclaboussant son nez d'une bouillie écarlate. Tout en appuyant le canon contre sa face, elle l'enserra avec son autre bras et prévint le reste de la brigade : « Je sais pas tirer. Mais ça n'a pas l'air trop compliqué, et je peux m'entraîner sur votre ami. Je demande juste de me laisser m'en aller avec cet homme qui m'accompagne et il n'y aura pas d'effusion de sang inutile ! ».

L'otage geignit : « Faites pas les cons, geignit l'otage, c'est qu'des toxicos ! ».

Les policiers posèrent silencieusement leur héroïsme à terre. En rasant les murs, parcourant anxieusement l'assistance du regard, elle se rapprocha de la sortie. Le fusil tremblait.

A chaque mouvement brusque, le flic poussait un cri de frayeur incontrôlée. Heureusement, tous les policiers étaient à l'intérieur. Dès qu'elle fut à l'air libre, elle courut à toutes jambes à travers la nuit finissante, traînant Steve qui clopinait et l'otage secoué par des spasmes spectaculaires.

Dès qu'ils furent assez loin, elle rejeta l'officier : « Casse-toi ! ». Celui-ci ne se fit pas prier. Steve voulait savoir ce qui s'était passé. Elle le gifla si fort qu'il en garda la marque pendant deux heures. Puis elle éclata en sanglots.

Elle était clouée par la fatigue. Elle avait peur de rentrer seule à New Sleep, aussi l'amena-t-il dans son appartement en HLM de Solidarity Street.

Quand ils arrivèrent, elle grelottait. Les rivières ne s'étaient pas lassées d'irriguer ses joues. Il hésita un court instant. Parmi les viles odeurs de cuisine, entre les pans de tapisserie moisie et arrachée, dans le froid de la pièce mal chauffée, il la prit doucement dans ses bras. Elle posa la tête dans le creux de sa poitrine et arrêta progressivement de pleurer comme il lui murmurait d'être calme, comme il lui signalait sa présence et sa protection. « Ne t'inquiète pas. Même si les buveurs nous dénonçaient, ils ne connaissent que ton faux prénom, Anna. Ton signalement aussi sera faux, puisque tu étais déguisée. Ça va donner un sacré fil à retordre aux enquêteurs. Au fait, Susan... Merci. Je voulais pas aller dans leurs foutus centres de désintox. »

Il la laissa s'écrouler sur son lit miteux. Il s'adossa au mur et la regarda dormir avant de s'assoupir à son tour.

Quand il ouvrit les yeux au matin, le premier spectacle qui s'offrit à lui fut la lente et touchante coulée des cheveux noirs d'Anna Grayn sur son dos, ses mains qui arrangeaient les mèches en nattes.

À ce moment, la vallée de ses reins, sa gorge qui respirait légèrement, son visage blanc dans les égarements du soleil par un carreau, elle était un monument de splendeur.

Mais elle s'appliqua un fond de teint très mat et cela rompit l'équilibre. Elle avait besoin de retirer de l'argent pour perfectionner son nouveau grimage, elle devait aussi changer de mobylette et récupérer dans sa chambre d'hôtel une paire de lunettes de rechange pour remplacer les lentilles de contact. Anna Grayn deviendrait Theresa.B. Shemberg.

« Nous ne pourrons pas nous revoir de la journée, annonça-t-elle. J'ai trop de choses à faire. On n'a qu'à se donner rendez-vous ici ce soir. A neuf heures, ça te va ?
– O.K. ».

Elle le remercia de son hospitalité et quitta l'appartement. Steve n'était plus sous l'effet d'Outway. Le plancher graisseux, les canapés éventrés, les étagères garnies de conserves renversées, les gargouillis indistincts de la radio, tout cela lui fut bientôt insupportable. La décrépitude de son logis lui rappelait trop sa propre déchéance.

Une fois descendu l'escalier glissant, il n'était pas pour autant parvenu à se fuir lui-même. Au-dehors, une dépravation identique l'attendait, dans la carrosserie défoncée des voitures, dans les bandes de jeunes casseurs qui s'échangeaient des joints avant de passer un jour à la poudre, dans les façades sordides des immeubles, dans le dos voûté des habitants. Grey Hills était l'élongation de sa propre identité, ce colosse de fer et de ciment se fissurait de toutes parts, se livrait aux pires exactions pour survivre, s'oubliait dans des rêveries équivoques, clamait sa souffrance au milieu de la nuit, sans résultat. Les êtres y vivaient comme des parasites. Ils étaient ses clones, aussi ratés que lui, exceptés quelques visages tendus vers le ciel à travers leur suie, quelques âmes innocentes qui méritaient le salut, qui finalement, constamment offertes à la corruption, à la merci des criminels, succomberaient à leur tour.

Plein de venin, Steve arpentait ces rues maudites. Un instant, il eut envie d'y mettre le feu ou d'y répandre l'évangile. Sauver les justes, de chasser les impurs. Seulement, pour cela il aurait dû se chasser en premier. Il allait le cœur prêt à éclater de bonté quand un autre sentiment prit le dessus, quand d'autres organes mirent en marche leurs mécanismes pour le ramener à sa première nature : il eut soif.

Et quand Steve Mengan a soif, il boit de la bière.

Et quand Steve Mengan veut boire de la bière, ses pas le poussent sans faute jusqu'à *Alcohol Flowers*.

A son arrivée, Palnogh le harangua : « Tu tombes bien ! On parle de ta poule à la téloche !
– C'est pas ma poule, abruti !
– C'est pas grave, regarde quand même ! »

Assis à côté du présentateur Matthew Barnes, un minuscule journaliste aux lunettes rondes exposait une théorie intrigante :

« ... J'ai tout lieu de croire que *Feu-Naître-Ange*, le prétendu chef-d'œuvre de Susan Weldings, n'est pas un ouvrage de pure fiction et de méditation philosophique. Il est inspiré d'un fait réel dans lequel l'auteur a été impliqué. Je parle de sa rencontre avec un illuminé mystique du nom de Mark Haden-Douglas qui est décédé en août 2000. ».

Un minuscule journaliste aux lunettes rondes...

Un minuscule journaliste aux lunettes rondes qui il y a quelques mois, courait après Susan Weldings pour lui poser une *question cruciale*. Cette question ne pouvait être que : Feu-Naître-Ange *évoque-t-il votre ami Mark Haden-Douglas, décédé en août 2000 ?*

Mark Haden-Douglas, décédé en août 2000.

Steve n'en pouvait plus d'écarquiller les yeux de la sorte. Il en omit même de commander la fameuse bière à Palnogh.

Il venait de mettre le doigt dans un énorme truc que Susan lui avait caché. Ce truc mettait en jeu beaucoup de détails inquiétants, expliquait aussi beaucoup de choses. Beaucoup trop de choses pour que Steve puisse s'empêcher d'aller vérifier sur le champ.

Il prit le bus 153 de 10H40 qui fait la navette Sand Plain-Grey Hills-Altown puis quitte La Cité pour gagner Nolton, Stirde, Haymes, Peldstone, Fonsmilgh et enfin Fort Pent, le terminus. Il surmonta de son mieux son épouvante des Excarnés. Comme il était à jeun d'Outway, il ne pouvait pas réellement sentir leur présence. Inversement ceux-ci ne pouvaient le voir et l'attaquer.

Il descendit à Peldstone, sa ville natale.

Peldstone était un de ces bourgs exsangues depuis l'exode rural. La moitié des habitations étaient livrées à l'abandon. Le Gouvernement mettait en place un chantier de démolition. Dans dix ans, Peldstone serait une zone industrielle de plus. La Cité aurait absorbé la totalité de sa population. Prématurément vieillis par l'alcool et l'isolement, les parents de Steve étaient en maison de repos depuis six ans. Le Programme National d'Assistance aux Retraités avait facilité leur intégration. La maison parentale était un peu à l'écart. Aussi Steve sauta par-dessus la barrière de bois mal repeinte. Aucun voisin ne viendrait lui demander ce qu'il fabriquait. Le lierre qu'on ne taillait plus dévorait deux murs de la demeure. Blanches de lichens, les tuiles du toit se détachaient une à une. Certaines avaient heurté le chêneau dans leur chute et provoqué sa rupture. L'eau en ruisselait pour s'étaler en grosses flaques à intervalles réguliers. Les volets des fenêtres étaient obstinément fermés. Steve n'eut guère de peine à enfoncer la porte en bois complètement rongée par le capricorne.

Des armées de puces grouillaient dans la couche vénérable de poussière qui recouvrait le parquet de chaque pièce. Trop d'années passées sans entretien faisaient craquer les meubles. Lorsque Steve voulut s'asseoir sur une chaise en face de la table de la cuisine, les quatre pattes se cassèrent en même temps pour l'envoyer à terre. Des confitures et d'autres provisions oubliées achevaient de pourrir dans le placard.

Chaque chambre avec son lit dégarni et ses commodes vides exprimaient la plus totale des solitudes. A ce moment, Steve regretta de ne pas avoir la main calleuse d'un père à serrer, le visage ridé d'une mère à embrasser. Il en aurait eu besoin pour éviter chaque étape de sa décadence. Non, tous deux perfectionnaient leur sénilité devant la télévision, dans quelque minable maison de retraite de La Cité.

Il ramassa un portrait posé sur un buffet. La photo le représentait en compagnie de ses vieux quand il avait douze ans. Il le laissa tomber. Bruit de verre profané.

Il fouilla les armoires. « Même plus une bouteille de gnôle dans c'te bicoque ! ». Il se rassit un moment sur une chaise à peu près solide et réfléchit à haute voix : « Où ça peut se trouver, si ça existe encore ? Voyons... Ah oui ! ». Il remonta au premier étage, dérangeant une nichée de rats dans leurs occupations. Une malle antique reposait dans le couloir entre sa chambre de celle de ses parents. Il en fit grincer le bois en l'ouvrant. A l'intérieur, des piles invraisemblables de papiers, livres de comptes, vieux livres, albums de photos, se livraient une muette et immobile bataille pour la conquête de l'espace vital. Steve remercia les rongeurs d'avoir épargné ce reliquaire. Il dégagea les ouvrages sans intérêt, envoyant voltiger toute une masse de feuilles. Elles retombaient sur le sol avec une plainte de passé bafoué.

Il mit la main sur le cahier d'écolier fripé. L'encre passée dégoulinait sur le papier. Il le feuilleta fébrilement. Il poussa un cri de triomphe en extirpant une feuille. C'était un devoir d'école primaire. Il lui avait fallu établir son arbre généalogique. Ses parents s'étaient pris au jeu, avaient exhumé leurs archives de famille, appelé les aïeuls encore vivants. Cela lui avait permis de rassembler des renseignements précis et d'obtenir une excellente note.

La branche maternelle était la plus fournie. Flora Hewkins, sa grand-mère maternelle était née de père inconnu. Sa mère Louisa avait été violée à l'âge de seize ans. Flora, fascinée par le mystère de ses origines, était une passionnée de généalogie.

L'arbre confirmait ses soupçons. Il ajoutait même des éléments surprenants. Sa mère Judith, née Hewkins, avait pour parents Flora Hewkins, née Wimmsled, et Conrad Hewkins, son grand-père mort de pneumonie un an avant sa naissance. Conrad avait un frère, Mickael, mort d'infarctus la même année, sans enfant. Et une sœur, Catherine, qui de son union avec Jim Haden donna un seul fils, Albert Haden, né en 1928.

Ses parents lui avaient assez parlé de cet Albert Haden, puisqu'avec sa femme Gwen, il était mort en 1974 dans un tragique accident de voiture, laissant un petit orphelin de neuf ans, Mark.

Mark Haden.

On voyait sur cet arbre que Gwen Haden était née Douglas. L'hypothèse de l'adoption de Mark par son grand-père Samuel Douglas, veuf depuis deux ans, alors âgé de soixante et onze ans, était peu probable. Mais le frère de Gwen, Simon, qui n'avait pas eu d'enfant de sa femme Daphné, aurait très bien pu prendre en charge le petit. C'est ainsi que le nom de famille de Mark serait devenu Haden-Douglas !

Ami de Susan Weldings, Mark Haden-Douglas, mort dans des circonstances étranges en août 2000, était son petit-cousin !

L'arbre lui révéla une autre coïncidence désagréable. La mère du grand-père maternel de Steve, Conrad, s'appelait Dolores Hewkins, née Nunfold. Ses parents étaient Jacob Nunfold et Dorothy Nunfold, née Sompton. Dolores avait une sœur, Mary, qui se maria avec un certain Jeremie Douglas. Ils eurent deux fils, George et Samuel, né en 1903, qui était... le grand-père maternel de Mark Haden-Douglas !

Mark et Steve avaient donc pour ancêtre commun Dolores Nunfold et Ronald Hewkins. La particularité de Mark était qu'il était l'arrière-arrière-petit-fils de Jacob Nunfold et de Dorothy Sompton par deux jeux de descendance ! Or, d'après *Feu-Naître-Ange*, si Mark était bien le personnage de cette fausse fiction, il avait le malheur de posséder le même don que Steve : sentir les ramifications de la vie terrestre imperceptibles par les autres. Et cela sans avoir besoin de prendre de

drogue. Il en vint à la conclusion que ce pouvoir provenait soit de Jacob Nunfold, soit de Dorothy Nunfold. Par sa double hérédité, il était parvenu amplifié chez Mark par rapport à Steve.

Non, c'était n'importe quoi !

Quoique...

Car si on n'envisageait pas cette hypothèse, comment expliquer ces corrélations troublantes ? Le frère de son grand-père Conrad, Mickael Hewkins, était mort d'une attaque cardiaque. Maintenant qu'il s'en rappelait, Carl Hewkins, son oncle, avait perdu la raison à la suite d'un accident cérébral. Il avait été transféré en maison de repos à La Cité depuis 1989. Ses parents lui avaient dit qu'il était retombé en enfance. Il jouait aux légos et regardait des dessins animés à longueur de journée. Parfois, ils précisaient d'un air songeur que cette régression était *volontaire* de la part du malade. Comme si cette perte d'intelligence le préservait de certaines sphères hostiles.

Steve aurait voulu aller rendre visite à l'oncle Carl, espérant obtenir de précieuses révélations. Hélas, il devait reporter ce projet. Il voulait rentrer à Grey Hills avant neuf heures pour donner le change à cette vipère de Susan.

Cette vipère de Susan pensait à Steve, justement. Susan, ou plutôt Theresa, dans sa chambre à New Sleep, se disait : « Merde ! En effet, les buveurs de l'entrepôt ne me connaissent pas. Mais ils connaissent Steve ! Les flics vont remonter jusqu'à moi grâce à lui... A moins qu'il n'ait lui aussi donné un faux nom... Il faut que je le voie, tant qu'il en est encore temps ! ». Avec ses cheveux nattés, ses lunettes de soleil, sa robe rouge à dentelles et son teint bronzé, elle se sentit assez incognito pour avoir l'audace de retourner à Grey Hills. Steve n'était pas dans son HLM. Elle se rendit à *Alcohol Flowers*.

Dès qu'elle poussa la porte du bar, elle balaya l'intérieur, sans voir aucune trace de Mengan. L'ironie macabre d'Alice Cooper transpirait de la radio, à travers le rock provocateur de la chanson *Dead Babies* :

Good bye, little baby,
Good bye, little baby,
So long, little baby,
So long, little baby,
Baby, so long !

Peut-être que Palnogh l'avait vu passer... Elle allait lui demander quand elle remarqua un client en grande conversation avec le patron. Palnogh semblait embarrassé par ses questions. Elle ne voyait que le dos de l'interrogateur. Un blouson de cuir noir, un pantalon ample de la même non-couleur. Un vaste dos aux larges épaules de lutteur.

Elle surprit quelques bribes des paroles de l'étranger :
« Vous êtes sûr que vous n'avez pas revu Susan Weldings depuis ? Vous n'avez aucune idée de l'endroit où elle pourrait être ?
– J'vous jure, m'sieur. Elle est v'nue deux fois et pfuitt ! J'en sais pas plus que vous maint'nant...
– Et bien, creusez-vous quand même la tête, au cas où la mémoire vous reviendrait. Je vous conseille de faire un effort...
– Bien... Bien sûr, m'sieur...
– Voilà pour la vodka orange. Gardez la monnaie. »

Il ne fallait pas être un génie pour deviner que le montant de la monnaie dépassait allègrement le prix de la consommation.

Qui était ce type ? Un flic, un indic, un détective payé par son père, un agent de Williams ? Que lui voulait-il ? Sûrement pas du bien.

Tout à coup, avant qu'elle ait pu esquisser le moindre mouvement de fuite, il fit volte-face.

Le blouson ouvert à l'avant révélait une musculature développée, dont le jeu souple des saillies à chacun de ses gestes reproduisait les soubresauts d'un fleuve de lave. Une figure aux angles bien soulignés, empreinte par la gravité de quelque destin hors du commun, qui entrefermait naturellement ses yeux et durcissait ses traits. Ses lunettes classiques atténuaient la beauté vorace et insolite de son visage.

L’air tout à fait sûr de lui, il la scanna entièrement d’un regard. Après avoir tiré une dernière bouffée, il écrasa sa cigarette à moitié fumée dans le cendrier.

Susan était pétrifiée.

Il ouvrit la bouche.

Toi enfin, connasse ! Depuis le temps que je te cherchais !

Et bien non. Il se contenta de dire : « Madame... ».

Susan allait s’écrouler.

« Vous avez fait tomber votre sac à main. »

Sous l’emprise de l’angoisse, Theresa avait effectivement lâché la lanière de son sac. Elle s’empressa de le ramasser, adressa un grand sourire à l’inconnue en gage de remerciement, puis s’esquiva sans plus tarder.

Dès qu’elle fut hors de vue, elle enfourcha sa mobylette et partit sur les chapeaux de roues, dans un écran de fumée.

Elle formait un brouillard furieux qui masquait tout derrière lui, puis finissait par se dissoudre en volutes lourdes, à redessiner patiemment les lignes du décor jusqu’à tracer le visage de Steve. Il recracha un autre nuage de nicotine en suspension. Troisième cigarette en un quart d’heure. Ses doigts jaunis tremblaient sur le filtre de la Marlboro. Quand ses yeux se lassèrent d’errer dans le vide, il cria un grand coup : « Weldings ! Salope ! Tu m’as bien entubé ! Ah, tu n’as pas choisi par hasard ! ». Il donna un fulgurant coup de poing dans la boîte de conserve qu’il avait ouverte, puis il s’agita en tous sens, distribuant des coups au plâtre des murs, au risque de se briser les jointures des doigts. Il sanglotait, hurlait. Tombé à genoux devant le portrait renversé, il appelait sa mère, puis se dressait vers le plafond et injuriait Dieu.

Arrivé au bout de son espoir, il investit toute sa fièvre à fouiner dans les poches de son manteau jusqu'à en extirper la deuxième dose d'Outway que lui avait donnée Susan, la dernière…

Il ne se souvint pas d'en avoir dévissé le couvercle ni d'en avoir bu le contenu d'un trait comme à son habitude. Tout lui parut instantané. Et la suite un prolongement logique de la situation.

Il était assis par terre, contre un mur de la cuisine, haletant. Son rythme cardiaque subit une accélération forcenée, suivie d'une décélération toute aussi brutale. Le sol était en déséquilibre. Le remous d'un formidable océan charriait la maison. Un rire frôla l'échine de la demeure, un rire bien connu de Steve. Ses parents entrèrent et s'installèrent à la table sans le regarder. Joseph, son moustachu de père, déplia un journal. Judith, la mère, lui demanda si un ragoût conviendrait pour dîner. Il acquiesça en grognant. Elle avait mis un tablier bleu à petites fleurs blanches qui contrastaient. Les rides de son visage se ployèrent en sourire à l'intention de Steve : « Ah, tu devrais venir plus souvent, mon petit ! Et comment va Juliet ?
– Maman, Juliet est… ».

Il voulut se lever. Mais ses membres ne lui obéissaient plus. Son corps entier se tétanisait. Il ne pouvait que bouger la tête et remuer les lèvres. Hélas, ils n'entendaient pas. Judith ouvrit un placard, disant : « Comme on est trois, il va falloir la grande casserole ! ». Quand elle retira son bras du meuble, il n'y avait rien dans sa main.

Tout à coup, la moustache de Joseph se rembrunit, de même que les cheveux de Judith. Leurs rides se défirent, leur voix reprit de l'assurance. Leurs vêtements changèrent avec leur apparence, en un brusque effet de morphing. Le téléphone sonna. Joseph alla répondre, écouta un instant avant de s'exclamer : « Judith ! Ton cousin Albert et sa femme viennent de mourir en voiture ! ». Aux pieds de Steve, un garçon de trois ans bégayait une demande d'explications. Trop tard. Ils avaient déjà quitté la place. Steve enfant sautilla à leur suite, disparaissant à son tour.

Le rire candide de tout à l'heure revint à la charge.

Une petite fille descendit de l'escalier. Bérénice souriait à son père, petite robe rose, envolée de taches de rousseur aux pommettes. Elle s'approcha de lui en acrobaties dénouées de cheveux enfantins, tendant le bras.
« Bérénice !
– Papa ! »

Elle gambada vers la droite, quitta la cuisine.

« Maman, viens voir, papa y a une surprise pour toi... »

Une silhouette gracile se présenta par la fente de la porte. Coulée dans une robe bon marché qui dormait sur la finesse des ses hanches et de sa taille, une femme s'avança. Son tendre visage était couronné par une écume de cheveux sombres qui repartaient s'allonger sur son cou. Ses traits étaient déjà maigres, des croissantes enlaidissaient ses yeux. Toutefois elle était d'une beauté immortelle, de sa beauté avant la chute de son esprit. « Juliet ! », cria-t-il, tandis que le bonheur se déversait en lui par crues irretenues.

Steve, mais pas lui, une projection de sa mémoire, robuste et enjoué, se jeta sur elle avec un bouquet de fleurs dans les bras. Juliet prit le bouquet dans une main et la nuque de l'imposteur dans l'autre, pour l'embrasser mieux, longuement, éperdument.

Plaqué à terre, le vrai Steve retournait à son désarroi. A quoi ça rimait de revoir défiler sa vie si on n'en profitait pas, si on vous infligeait le spectacle en différé, par un grotesque ballet de fantômes. Leurs étreintes les plus douces ne faisaient que vous railler, vous condamner pour n'avoir pas su les perpétuer, les sauver du passé !

D'ailleurs, déjà le faux Steve était aux genoux de Juliet. Elle était assise et courbée. Ses yeux creusés et dénaturés auraient privé d'un regard tout paysage de sa moindre particule de gaieté. Steve lui serrait les jambes, bredouillait dans son impuissance :

« Qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi t'es comme ça ? Pourquoi tu refuses d'être heureuse ? Ah ! Je m'disais bien qu'c'était pas normal. Moi, pauv' type, épouser une femme aussi belle, aussi pure ! Y'avait bien un revers de la médaille ! ». Juliet ne lui prêtait aucune attention. D'après son visage morne, à l'unisson du vrai Steve assis au sol, elle faisait la répétition générale de sa mort.

Depuis qu'il l'avait sortie du placard, la boîte répandait une infecte odeur de viande en conserve qui agressait ses narines. Mystérieusement, elle s'estompa avec les relents de moisi de la tapisserie et de l'eau croupie dans l'évier, où nageaient des cafards pris au piège. Le froid d'octobre pourtant féroce déserta lui aussi l'endroit par touches infimes de réchauffement. Si bien qu'à la fin toute sensation de température extérieure, froide ou chaude, n'existait plus. Les lamentations du faux Steve, la litanie du vent dans les feuilles, le grignotement des rats s'enroulèrent en une même vague résonance, se détendirent en spirale et prirent leurs envol vers ailleurs. Sa vue se troubla en inondation progressive, puis en palettes de couleurs à la Van Gogh, à la Cézanne, puis à la p'tit gosse qui barbouille son dessin avec des jets de peinture. Le décor entier ne fut plus qu'un gris uniforme et immobile, avant que l'impression même de couleur devienne illusoire, tandis que son toucher se faisait également la malle.

D'abord par l'extrémité de ses doigts qui ne sentaient plus le plancher puis ses pieds, ses jambes, la totalité de son corps devenu insensible, suspendu à l'intérieur d'un obsédant vide sensoriel. Complètement affolé, il se vit prisonnier des abysses.

L'asphyxie !

Le rien noyait ses poumons et volait à ses globules rouges leurs dernières gouttes d'oxygène. Il se débattit dans son immobilité, lutta sans fin pour remonter à la surface. Il voulait demander du secours, il savait que s'il se sentait mourir, il était encore vivant et devait tout tenter pour repartir en arrière, malgré les flots de trépas qui envahissaient chacune de ses cellules. Il implosait de rage en voyant ses efforts réduits à néant. Mais persévérait.

Persévérait !

Sa conscience, son inconscient et son surconscient étaient ligués pour cet ultime conflit, son cerveau crevait de sueur pour reprendre les manettes en main. De tous ses muscles, de toute son âme, il voulait assister son esprit dans la reconquête de son corps. Mais au fur et à mesure, il fut incapable de déterminer s'il était en mouvement ou non. Un à un, ses organes se débranchèrent du réseau. Une fois, c'était la sensation d'avoir un intestin qui s'estompait, puis celle d'avoir des bras, un torse, une mâchoire, tout lui était arraché dans une apocalypse de douleur incommensurable, si grande qu'elle en devenait nulle, jusqu'au point de non-retour où il ne lui resta que son âme. Il se crut propulsé à une vitesse inconcevable. Ce n'était qu'une intuition puisqu'il n'avait plus ni corps ni système nerveux pour l'éprouver, de même pour ce sentiment d'ascension dans ce non-espace où la direction était abolie. Le torrent d'indicible qui le constituait et l'entourait se fondit en une immensité blanche. Blanche, tout du moins est-ce ainsi que son âme le perçut. Le blanc(s) qui est la somme de toutes les couleurs et finalement de tous les types de perception de l'Univers entier. Il était parti en voyage(s) à travers ce qui n'était plus la substance, ni l'absence de substance. Il était devenu omniscient et omnipotent. Mais il n'avait nulle part où aller et rien à réaliser. Il comprit alors pourquoi ceux qui rataient leur suicide avaient cette envie folle de recommencer.

Puis une ouverture, un paroxysme, se pratiqua dans son âme, qui aspira tout. L'inconscience engloutit chaque fragment de sa mémoire, il sentit la désagrégation inéluctable de son identité, jusqu'à ce que cette sensation de dépouillement ne soit plus que la seule présente à son esprit. Et bientôt cette dernière sensation serait de même annihilée, il y aurait...

Il atteignit enfin l'air libre. Comme un nageur enseveli qui retrouve son souffle alors qu'il n'y avait plus d'espoir, il se réveilla d'une secousse. Il mit un temps épouvantable à se redresser. Cependant, qu'importait dans quel état il était ? Voilà tout ce qui comptait : il était revenu ! Tout ce qui lui restait était une peur titanesque, la peur de revivre cette expérience. Si toutefois *revivre* était le terme adéquat. La peur du néant.

La vision avait gaspillé toute l'énergie de la dose. Tant mieux, car sinon il n'aurait pas pu reprendre le bus pour rentrer à La Cité.

Tout comme il n'aurait pas pu, l'âme décomposée, grimper l'escalier qui conduisait à son appartement, à neuf heures du soir. Susan était déjà en haut. Dès qu'ils furent à l'intérieur, elle s'enquit :

« Steve ! Steve ! Les buveurs, tu leur as donné un faux nom ?
– Oui, ne t'inquiète pas, Susan, je leur ai dit que je m'appelais Mel Gibson... ».

Elle poussa un long soupir de soulagement.

Ne t'inquiète pas, poupée. De toute façon, tu as laissé assez d'empreintes digitales sur les vêtements du flic...

« Ah ! Je suis contente de te revoir, Steve !
– Moi aussi... Par contre, pour Mark, je ne sais pas trop... »

Elle blêmit atrocement sous son fond de teint.
« Ma... Mark ?
– Oui, Mark Haden-Douglas ! Je crois que tu m'as fait des cachotteries.
– Je vois pas en quoi ça t'aurait intéressé de connaître ce raté !
– Apparemment, les ratés, ça t'aide à faire de bons bouquins !
– Salaud ! Qu'est-ce que tu insinues ?
– Je vois qu'tu r'gardes pas assez CNTC !
– Tu veux dire... C'est eux qui ont deviné ?
– Qu'est-ce que tu crois ? Dans ce pays, tout le monde est surveillé !
– Bon, t'as gagné. Ça parle bien de lui. Je vois pas où est le mal.
– J'vais t'dire où est l'mal. Le mal est que Mark était un descendant de Jacob et Dorothy Nunfold, un couple de sorciers qui vivaient au XIXe siècle. Et moi aussi. On est petits-cousins. Tu vas pas prétendre que tu l'as pas calculé, ça ! Que tu m'as pas pisté tout spécialement, dans ta quête d'expériences extrasensorielles !
– Non... Non..., bégayait-elle sous le choc. Je... Je l'ignorais. »

Elle était sincère.

« Bien sûr, c'est ça !, tonna-t-il en faisant mine de vouloir la gifler. T'avais rien prévu ! Tu crois qu'tu vas m'faire gober ça, cousine ? ».

Elle était acculée au mur. « Pou... Pourquoi tu m'appelles... cousine ?.
– T'as fini d'me prendre pour un con ? Ton p'tit Trevor, j'sais d'où y vient ! Je sais pourquoi tu peux pas m'présenter d'fiancé, pas d'père ! Le père, il est mort ! Ton fils, si j'calcule bien, il a été conçu en août, fin août. Comme par hasard, juste après, on apprend qu'Mark crève d'une crise cardiaque !
– Enfoiré ! Qu'est-ce que c'est que ces idées morbides ? »

Là, elle était de mauvaise foi.

« Depuis le début, explosait-il dans sa colère, depuis le début, tu me mènes en bateau ! J'aurais jamais dû t'faire confiance !
– Steve... Steve, entama-t-elle. Je savais pas que Mark était de ta famille. Je le jure ! Et... J'ai jamais voulu te faire du mal.
– Lâche-moi ! »

Elle n'en fit rien. Elle l'enferma dans ses bras, puis bloqua son regard dans le sien et avoua : « Steve... J'ai jamais voulu te faire de mal. Je...

Je t'aime. ».

Vaincu, il ne l'empêcha pas d'approcher son visage du sien, il ne recula pas à l'assaut de ses lèvres, accepta la chaleur et la maladresse de ce baiser où, l'espace d'une seconde, s'effacèrent les méandres de la drogue en son crâne, l'abandon de Bérénice et la mort de Juliet. Mais un dernier réflexe d'auto-défense le fit quand même se retirer au bout d'un moment pour ordonner : « Promets-moi... Promets-moi que je reprendrai jamais d'Outway.
– Pourquoi ?
– Parce que... je viens de prendre ma dernière dose... J'ai contemplé la mort dans son hideuse beauté. Je suis sûr que si j'en reprends, je passe l'arme à gauche. J'arrête tout.
– Tu... Tu dis que tu es mort...

– Oui… J'ai vu tous les trucs fous qu'on raconte là-dessus. J'ai senti le tunnel. Je veux dire… Une transition. Je crois qu'une seconde après, j'aurais été vraiment mort…
– Tu… Tu es allé jusqu'au bout ?
– Oui… Maintenant, c'est fini…
– Tu… Te rends compte qu'on va peut-être répondre à la plus grande question existentielle de tous les temps ? La vie après la mort !
– Tu vois, j'm'en fous bien. J'préfère la vie avant la mort.
– Steve… On va écrire quelque chose de plus fort que les *Paradis Artificiels*, plus fort que le *Festin Nu* ! Tu n'es pas vraiment… mort ! C'était seulement un simulacre provoqué par la drogue. C'est génial ! Ça signifie que si on rachète une dose au Borgne, tu pourras… savoir ce qu'il y a au bout de cet enculé de tunnel !
– Susan ! », s'égosilla-t-il, les veines du visage surgonflées. Il brandit le tournevis spécial Outway. « Soit t'y crois à fond, et dans c'cas, je veux pas mourir pour la science. Ou alors tu te prends pas au sérieux et dans ce cas, je veux encore moins mourir pour un exercice de style ! C'est fini ! ». Elle voulut le retenir de jeter l'objet. « Non ! Non ! », se plaignit-elle. Steve lui décocha un crochet du gauche en pleine figure et se dégagea. Il lança le tournevis par la fenêtre ouverte. L'outil dansa en l'air le temps d'un précipice de murs lépreux, pour échouer au fond d'un caniveau, où un filet d'eau l'entraîna vers les égouts.

« C'est fini ! », répéta-t-il, victorieux.

Susan se relevait péniblement. De longues bavures de sang partaient de son nez et de ses lèvres. Elle avait perdu.
« Je… Je crois que je me suis foulé la cheville. Je peux pas repartir tout de suite. », finit-elle sur un ton pitoyable.

Derrière les carreaux, l'horizon lavait ses fumerolles roses et jaunes, rentrait son soleil enflammé au ventre de la Terre. Puis la nuit diluait tout, petit à petit, son encore obscurcissait chaque enclave de clarté, ne laissant de répit qu'aux fins enclos de lumière sous les réverbères de Grey Hills.

L'un d'eux baignait le faciès ignoble du Borgne, tout en délaissant celui de son interlocuteur.

« Tu as bien travaillé, siffla l'inconnu. Dix doses d'Outway en une semaine, c'est honorable. Ça te fait au bas mot huit cents silvers de chiffre. Comme promis, en voilà mille six cents de plus pour toi.
– Vous êtes quand même un sacré numéro. Vous m'expliquerez un jour pourquoi Outway est la seule drogue qu'on fournit aux dealers gratuitement. Et surtout pourquoi en plus, on leur donne une prime pour chaque dose vendue.
– T'es pas heureux que ce soit ainsi ?
– Si. Mais j'aimerais comprendre...
– Ne cherche pas à saisir ce qui te dépasse. Ça vaudrait mieux pour toi. Certaines personnes veulent que ça se passe comme ça. Et elles en ont les moyens.
– Allez, soyez chic, donnez-moi juste un indice !
– *E carne vivent*, le Borgne !
E carne vivent, voilà l'explication !
E carne vivent... »

L'invocation s'éloigna dans la pénombre avec les pas de son propriétaire.

Elle se perdit en léger flottement d'air, en souffle. La respiration de Steve endormi. A ses côtés, Susan se réveilla. La fenêtre n'ayant pas de volets, leurs deux corps étaient tapissés de pleine lune. Steve était torse nu, splendide, couturé de cicatrices. Susan avait gardé sa robe rouge à l'espagnole. Elle s'assura que Steve dormait bien, en respirant lentement, la bouche ouverte. Alors, à l'aide d'une aiguille passée dans ses cheveux, elle défit les fils qu'elle avait cousus dans son habit et sortit de sa poche secrète le flacon d'Outway et le tournevis que lui avaient donnés le Borgne lors de leur deuxième entrevue.

Sa comédie de la soirée avait bien marché. Steve ne se doutait pas qu'elle disposait de ces armes. En s'appliquant à ne faire aucun bruit, elle dévissa le couvercle, vida le contenu du flacon dans la bouche de son amant.

Il se cabra soudain. Susan le secoua, le réveilla. Il voulait recracher, elle lui bloquait la bouche avec les mains. Bientôt, il fut incapable de se débattre. Elle s'accrocha à lui, très fort, plaquée contre lui dans les caresses sauvages de leurs peaux et commandait : « Raconte ! Raconte ! ». Les yeux révulsés, il proféra une série de borborygmes. Puis enfin docile, murmura à son oreille, tandis qu'elle continuait à se frotter contre lui, dans le but désespéré d'atteindre la fusion, et ses mains n'avaient de cesse que tracer des chemins dans le dos de Steve, tant que durerait son agonie.

« Raconte, raconte encore plus ! »

Alors qu'elle le chevauchait, il se raidissait et se tordait, mais toujours complètement soumis, récitait dans son martyre ses soupirs d'au-delà. Susan, au comble de l'orgasme, achevait sa victime, se délectait de ses mots comme elle en aurait fait de la plus folle étreinte. Elle devenait déesse, il était l'objet de sa sanctification, lui le pauvre pantin agité de râles ridicules, elle en faisait un archange !

Au cœur du dortoir assoupi, au milieu des files parallèles de lits, des ombres de jeunes filles rêvaient en silence. Par la lumière parvenue des grands vitraux à travers les longs rideaux, une silhouette somnambule se dressa dans ses draps et cria :

« Papa ! »

Susan était sans doute la seule mortelle à détenir ce terrible secret des âges. Elle se sentait élevée au-delà de toute l'humanité.

Et pourtant, son échec était monumental. Car elle serait à jamais incapable de retranscrire sa découverte en mots.

Tout n'était que voyage(s) blanc(s).

3.

LA MORT N'EST PLUS UNE ISSUE

A Mikaël LUCAS

« Ce n’est pas en enfermant son voisin qu’on se convainc de son propre bon sens »

Dostoïevski, *Journal d’un écrivain*

Citation trouvée dans la préface d’*Histoire de la folie*, par Michel Foucault.

Gare de Digsville, 3 mars 2002

Sur le quai, cinq voyageurs attendaient le train régional partant de Williamsport. Avant le terminus de La Cité, il traversait les agglomérations de Scranton et de Wilkes Barre.

En cette matinée froide et sèche, l'hiver mourait à petit feu. Sur le quai aux piliers rouillés de cette insignifiante gare provinciale, cinq voyageurs attendaient.

Aucun employé ne travaillait ici à plein temps depuis 1989. La station allait fermer lors du prochain programme de réorganisation du Réseau Ferroviaire National, prévu en 2005.

A quelques kilomètres de là, la sonnerie du train résonna. Un vieux moustachu gigota sur son banc et réussit à se réveiller. Tant mieux pour lui. Il n'y aurait pas d'autre aller pour la Cité avant le lendemain.

Un autre voyageur empoigna sa valise. Un blouson de cuir noir, un pantalon ample de la même non-couleur. Un vaste dos aux larges épaules de lutteur.

Le blouson ouvert à l'avant révélait une musculature développée, dont le jeu souple des saillies à chacun de ses gestes reproduisait les soubresauts d'un fleuve de lave. Une figure aux angles bien soulignés, empreinte par la gravité de quelque destin hors du commun, qui entrefermait naturellement ses yeux et durcissait ses traits. Ses lunettes classiques atténuaient la beauté vorace et insolite de son visage.

Le train projeta sa silhouette de robot apocalyptique à travers le blanc de l'horizon, appuyant sa sonnerie d'un lourd et nerveux bruit d'entrechoquement des roues avec les rails.

L'homme défia le train du regard. Puis d'un geste droit et rapide du bras, jeta derrière lui sa cigarette inachevée. Comme un corps dont il voulait briser les os.

De sa main gauche maintenant libre, il farfouilla dans une poche de poitrine de son blouson. Son visage se crispa davantage puis se tordit en expression de dépit lorsqu'il réalisa : « Merde ! J'ai oublié mes boules kiès ! ».

Une femme étonnée le dévisagea. Elle s'éloigna de lui avec méfiance. Le regard angoissé de l'homme déstructura la locomotive à force de se concentrer sur elle et son avancée inexorable dans un gigantesque souffle de freins.

Ses jambes esquissèrent un mouvement de fuite. Puis se résignèrent.

« Putain ! Pas d'autre train avant demain matin ! J'peux pas m'permettre de pas être à La Cité aujourd'hui ! »

Totalement paniqué, l'homme regarda tout autour de lui.

Le ronflement électrique de la machine s'amplifiait. Les quatre autres voyageurs avaient sacs et valises en main. Presque en larmes, il bredouillait : « Bordel ! ... Et pas d'car non plus ! Le taxi ? J'ai pas assez d'fric ! ».

Il implorait en murmures, au fur et à mesure que la carcasse se poussait à l'intérieur de la rade ferroviaire.

Un effroi pathétique secoua tout son corps.

Les quatre inconscients s'engouffrèrent dans les bouches du véhicule. L'homme restait pétrifié. Posté à la porte du wagon en face de lui, le moustachu lui demanda : « Alors qu'est-ce que vous faites ? 'Péchez-vous, le train va repartir ! ».

« Pas le choix ! », lança l'homme au vent.

D'une seule main, il éjecta sa valise à l'intérieur du wagon, aux pieds du moustachu qui se recula. Il plaqua ses mains sur ses oreilles et sauta dans le train à pieds joints, sans desserrer ses paumes de ses pavillons auditifs pour se raccrocher aux poignées.

Le vieux moustachu referma la porte derrière lui, puis alla se chercher une place assise.

L'homme était livide.

Il poussa sa valise du pied pour entrer dans l'habitacle du wagon.

Il se dirigea vers deux doubles sièges se faisant face au milieu de la file de gauche. Il restait une place à côté d'une grosse dame qui lisait *Variety*.

« Je peux m'asseoir ici ? », s'enquit-il.

Sa propre voix se répercuta comme étrangère dans sa tête.

La dame se poussa un peu mais sa figure affichait gêne et dégoût.

En face de lui, une adolescente à nattes blondes et lunettes fines tenait une cage. A l'intérieur, un chat gris fixa le vert abyssal de ses yeux sur l'étranger. Celui-ci sourit à l'animal. La fille prit le sourire pour elle et rougit des pieds à la tête.

Le paysage se contorsionnait derrière les vitres pour ne laisser de lui que d'incertaines plages de couleur. Les passagers scrutèrent encore l'homme un moment, puis voyant qu'il ne démordrait pas de son étrange manie, finirent par se désintéresser de lui.

Une heure. Une heure à tenir.

La petite aiguille de sa montre glissait avec une lenteur inégalée. Presque à reculons.

Soudain, un homme en uniforme bleu marine se présenta à sa hauteur. Il articula quelques sons inaudibles. Dès qu'ils entendirent : « Billets, s'il vous plaît ! », ses voisins de siège sortirent des feuilles cartonnées de leurs sacs ou de leurs manteaux et les tendirent au contrôleur afin qu'il les poinçonnât. L'homme ne voulait surtout pas enlever ses mains de ses oreilles.

Il remuait ses coudes contre son blouson en faisant mine de vouloir y prendre quelque chose. Le contrôleur perdait patience. L'homme n'arrêtait frottait son coude contre sa poche de poitrine droite pour en faire remonter deux morceaux de papier et penchait la tête pour essayer de les attraper avec les dents.

Le fonctionnaire lui demanda : « C'est dans votre poche, monsieur ? ». L'homme oscilla la tête en guise d'approbation. Le contrôleur prit le billet. Avant de le poinçonner, il jeta un coup d'œil à la carte : « Monsieur Gregory Douglas, abonné numéro gneu gneu gneu, 50 % de réduction pour le trajet Digsville-La Cité, aller et retour. D'accord ! ».

« Voici votre billet et votre carte, monsieur. », acheva-t-il en tendant la main. Gregory Douglas ne bougea pas.

« Hé bien ? Reprenez-les ! ». Il semblait décidé à le voir enlever ses mains.

Douglas happa le billet et la carte avec ses dents. Il les laissa tomber sur ses genoux, puis lança au contrôleur le plus pur regard de haine qu'un homme puisse sécréter. Le fonctionnaire l'ignora et alla faire jouer sa poinçonneuse ailleurs.

Plus que trois quarts d'heure.

A passer au milieu de l'horreur. Il sentait leur présence oxyder chaque molécule d'air à l'intérieur du wagon. Ces vides denses entre les gens abritaient l'innommable menace qui le paralysait.

Des choses faites d'une terreur plus vaste que la vie elle-même. Il les imaginait tapis sous le front de la fille en face. Oui, celle dont le visage s'empourprait d'amour pour son voisin excentrique, accueillait en elle, dans la gelée qui joignait ses cellules, dans l'électricité qui filait de neurone en neurone, dans les milliards de connections effrénées, la plus perfide abjection de la Terre, le mal grouillant...

L'épouvante remodelait le visage de Douglas. La fille se leva, son corps effilé s'accrochant à une gerbe de matière invisible, traînant et tirant à sa suite les cris étouffés d'entités aussi puissantes que minuscules.

Il se plia en deux, fermant les yeux, s'efforçant de dérober tous ses sens au monde extérieur. Il fallait trouver refuge dans l'autohypnose, dans l'indifférence, dans le sommeil !

Un imperceptible ruisseau creusa son lit le long de sa joue.

Au dehors, la tignasse des prairies et la barbe des forêts se trouva enfin rasée par de larges lames de béton. Bientôt, comme surgi d'éruptions mécaniques, tout un chaos de tours et d'édifices entama sa danse. Une succession hallucinée de vitraux et de feux passa sur les yeux du chat gris. Poursuivant le train en parallèle, des cavalcades de voitures s'élancèrent sur les périphériques. La fusée partit dans le ventre de La Cité, toujours plus profondément dans ses entrailles cimentées et ses veines d'acier, là où quarante millions d'urbains couraient en tous sens comme des globules égarés.

Les lunettes de Douglas reflétaient tous ces mirages en films ininterrompus. Le temps ralentissait avec le train, sous les arcades métalliques de la Gare Principale Ouest, n'en finissait pas de rétrécir, retardant toujours plus l'échéance de l'arrivée.

Ses lèvres se ployaient et s'ouvraient en prière.

Puis la délivrance.

La sonnerie traversa ses paumes jusqu'à atteindre ses tympans.

Péniblement, le roc ébranlé se releva. Il poussa sa valise d'un pied et tira sa carte de réduction de l'autre. Personne ne lui vint en aide alors qu'à bout de forces, il se traînait vers la sortie.

La valise et la carte tombèrent sur le quai. Puis Douglas sauta à son tour. Il perdit l'équilibre et eut juste le temps de jeter ses mains sur le sol pour ne pas s'étaler totalement. Heureusement, il était en sécurité, hors du véhicule. Il redressa sa valise, s'assit dessus et expulsa tout l'air excédentaire de ses poumons avant de ramasser sa carte piétinée.

« Salauds… Un jour, j'aurai vot'peau ! »

A dix mètres de lui, deux douaniers questionnaient un voyageur aux larges épaules. Celui-ci essayait de se justifier. Sa bouche gesticulait sans arrêt au milieu de sa barbiche brune comme ses cheveux :
« J'vous jure, vous faites erreur !
– Vous pouvez vraiment certifier que ce ne sont pas des faux billets dans cette valise ?
– Tout de suite ! Je suis un citoyen honnête, moi ! Allez, rendez-moi cette valise ! 'Faut pas déconner !
– C'est ça, c'est ça ! Donnez-nous plutôt vos papiers. Voyons voir… Robert Honogan, matricule numéro 019 324 758 103… Bon, on va continuer à discuter d'tout ça au poste ! ».

Devenu trop bleu, le ciel expirait des volées de nuages quand Douglas courut hors de la gare pour s'assurer d'être hors de danger. Il se précipita alors dans une cabine téléphonique venue et composa fébrilement un numéro.

Une voix aigre et hésitante lui répondit :
« Allô ?
– Mum, c'est moi, Gregory. J'suis arrivé à La Cité.
– C'est bien, mon chéri. Il n'y a pas eu de retard ?
– Non, comme tu vois.
– Et le voyage s'est bien passé ?
– Euh… Oui, très bien.
– Quand même, tu pourrais passer plus de temps à la maison.

– C'est pas que j'veux pas, maman, mais c'est mon travail...
– Ton travail, ton travail ! Ils devraient savoir que mon fils n'est pas solide et lui laisser voir sa pauvre mère.
– Ne t'inquiète pas, Mum, je m'en sors très bien. Bon, il faut que je te laisse, je dois y aller...
– C'est ça, c'est ça. Dis plutôt que tu es pressé de te débarrasser de ta vieille mère qui...
– Non, maman, je t'assure... »

Les passants purent encore le voir gesticuler dans la cabine pendant cinq minutes avant de pouvoir raccrocher sans s'attirer un trop violent courroux maternel.

Quand Douglas sortit, la foule s'agglutinait au dehors par ondes brutales. Il croisa le martèlement impassible de centaines de pas, des visages indiscrets qui s'arrêtaient sur lui un instant puis repartaient.

Il remontait leur affluence à contre-courant. Cette masse lui parut d'une animalité inégalée jusqu'à présent. L'Ennemi se terrait à l'intérieur, pouvait jaillir de tous les côtés à la fois. Peut-être était-ce cet enfant blond en rollers, ce clochard barbu assis à côté d'une poubelle, ou encore cette femme d'affaires en tailleur Gucci qui passait, le visage grave et artificiel.

Il fallait se méfier de tout le monde. Ne pas approcher de la moindre petite vieille à la figure de fruit flétri, s'éloigner des landaus charriant les peaux roses des bébés maléfiques. La ville entière était leur complice, l'acculait sur des trottoirs à la largeur non homologuée, à la merci du premier agresseur venu. Il avait beau mesurer près d'un mètre quatre-vingt-dix, maîtriser les principaux rudiments du karaté, du kung-fu et de la boxe, il ne pouvait rien contre ce que dissimulait le crâne de ses concitoyens. Si cet homme malingre qui s'avançait vers lui avec ses béquilles se révélait être un Vecteur, si tout à coup il déchaînait sa bestialité sur Douglas, celui-ci serait sans défense. A chaque fois qu'un chaland passait à ses côtés sans lui prêter attention, il poussait un profond soupir de soulagement. Une fois, il longea la façade d'un immeuble où il était inscrit à hauteur de tête, dans les grandes envolées d'une peinture blanche : THIS IS SILENT WAR, BROTHER.

Pour arriver au point de rendez-vous, il dut traverser un de ses tunnels pour piétons situés sous les ponts. Il lui fallut bien du courage pour s'engager dans ce boyau étroit et sombre. Encore plus pour ne pas reculer quand de l'autre côté se présenta un homme d'une cinquantaine d'années en pardessus et chapeau à bords larges. Son regard sévère planté au-dessus de sa barbiche sombre, sa main large et plate qui maniait une canne vernie, tout indiquait chez lui le stéréotype du cadre supérieur proche de la retraite, peut-être médecin, et fustigeant d'un mépris austère tous les membres des autres classes sociales.

Douglas le sentait. Cet homme était l'un d'eux.

Il marchait d'un pas décidé, sa canne semblait être plus un objet d'apparat qu'une béquille. Etait-ce ses yeux, noirs au point d'être bleus, ou tout le silence que dégageait son corps, si prononcé qu'il en devenait assourdissant ?

Aucune idée sur la cause de cette intuition. Douglas savait, c'était tout. Il savait qu'il en abritait Un. L'élément-intrus de son propre cerveau le lui indiquait.

Il n'était plus qu'à dix mètres.
Huit mètres.
Six mètres.

« Vas-t-en ! », cria Douglas en pointant du doigt le quinquagénaire.

L'homme pâlit.

« Vas-t-en !
– Mais, monsieur, qu'est-ce qui vous prend ?
– Vas-t'en, maudit Vecteur ! Je n'ai pas peur de toi. Je saurai me défendre ! »

Le quinquagénaire ne desserra pas son regard de Douglas. Il le voyait suer, l'entendait grincer des dents. Il ne saisissait pas ce que lui voulait cet homme. Sa fierté lui ordonnait de rester immobile encore un instant.

« Vas-t-en, pourriture !
– Monsieur, j'exige des excuses.
– Mais des excuses, j't'en donne tant qu'tu veux ! Tout c'qu'je veux, c'est qu'tu t'casses ! »

L'homme recula. « Vas-t-en ! », hurla Douglas en dégainant un couteau de sa poche. L'homme recula encore de trois pas puis se retourna et partit en courant, terrorisé.

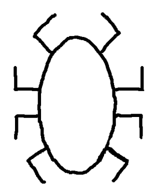
Douglas s'adossa à une paroi du tunnel. Il tremblait comme une feuille. Son cœur battait à tout rompre. Il s'en était fallu de peu. Il ne comprenait pas pourquoi le Vecteur l'avait épargné. La volonté des dieux nucléaires était décidément impénétrable.

Il reprit son souffle avant d'émerger du tunnel pour affronter une nouvelle horde de Vecteurs potentiels.

Il se retrouva assailli de toutes parts par une déferlante de figures qui avaient chacune quelque chose à cacher. Immergé dans la foule criminelle, il marchait avec peine, recevant coup sur coup des impacts de manteaux et des gifles d'haleines, qui s'accéléraient dans son délire agoraphobe, en fondu enchaîné de silhouettes et de voix entremêlées, qui se miraient dans leurs bigarrures et leurs échos. C'étaient des tonnes de gens qui fondaient sur lui, les gens, les gens, les gens ! Il fut bientôt incapable de rien contrôler du flux continu qui se déversait et progressait malgré lui, parmi la dégringolade d'identités jusqu'à ce que le brouillard humain se dilue et se dissipe et qu'au détour d'une rue, il parvienne enfin au point de rendez-vous, sain et sauf.

Au milieu de Prosperity Street, ancien quartier résidentiel réservé aux ouvriers de l'usine de montage Spider de l'arrondissement, trônait un imposant bâtiment de 2500 mètres carrés environ.

Le hangar principal avait une porte à doubles battants en haut de laquelle on pouvait lire l'enseigne : Dépôt de pièces détachées - firme automobile Spider. On y retrouvait le logo de la marque, un gros symbole en acier composé d'une ellipse dont le côté le plus allongé était à l'horizontale, représentant le corps d'une araignée stylisée, hérissée de huit pattes à une seule articulation.



Au vu des fenêtres, l'édifice possédait un rez-de-chaussée et deux étages. Quelques soupiraux laissaient présager la présence d'au moins un étage de sous-sol. La rouille sclérosait le portail principal et les fenêtres étaient calfeutrées avec des plaques de métal. Les façades décrépies, bariolées de tags, témoignaient du même état de délabrement. Apparemment, l'endroit était laissé à l'abandon par Spider depuis la fermeture de l'usine générale, en 1969.

Douglas contourna le bâtiment pour gagner la barricade en bois qui délimitait une cour arrière. Il souleva deux planches mal jointes et se retrouva dans la cour, au milieu d'un entassement de pneus et de carcasses d'anciens modèles. Une petite cabine en ferraille rouillée jusqu'au squelette faisait office d'entrée de service.

Il y entra et échoua dans une logette étroite et obscure. Seuls quelques trous à travers la tôle permettaient d'y distinguer quelque chose.

Une porte en métal corrodé permettait l'accès à l'intérieur de l'entrepôt. Il retira la cloison d'un vieux compteur électrique, révélant un tableau à clavier numérique phosphorescent. Dès qu'il commença à taper sur les touches, une caméra infrarouge, fixée au plafond et dissimulée par un tissu à mailles lâches, pivota dans sa direction.

Une voix jeune et masculine parvint d'un interphone camouflé : « Gregory Douglas. C'est bon, vous pouvez entrer. ».

La porte s'ouvrit d'elle-même et se referma derrière Douglas. Son autre côté était en acier blindé.

L'intérieur était en totale contradiction avec l'extérieur. Des néons bleus éclairaient la pièce, révélant sur ses murs toute une batterie d'armes allant du couteau de Marine à la Kalachnikov ou au fusil d'assaut, en passant par le lance-roquette. Des combinaisons antibactériennes et des masques à gaz étaient accrochés à des cintres. Sur une table, des canettes de Coca-Cola en fer blanc étaient déposées par demi-douzaines de packs.

Un homme entra par la porte opposée et accueillit Douglas. C'était la voix de l'interphone. Vêtu de noir et de dix centimètres moins grand que Douglas, Ange Lewis arborait sans cesse le sourire de l'insouciance. La brillance dans le châtain de ses cheveux, l'étincelle au fond de ses yeux, l'impulsion de ses bras ouverts, tout chez lui n'était que jovialité et jouvence.

« Ah, patron, content d'vous r'trouver ! Comment était votre voyage ?
– A chier ! Ça te convient comme réponse ?
– Euh, si c'est votre dernier mot, d'accord…
– Tout le monde est là ?
– Oui. A commencer par David. David, le boss est d'retour ! »

Dans la pièce suivante, David Bonnicio émergea de son ordinateur perdu parmi les dix autres moniteurs de la salle informatique. Il se leva pour aller saluer Douglas, révélant sa carrure trapue et son visage anxieux aux cheveux et aux yeux noirs de méridional : « On n'attendait plus que vous, boss ! Pas vrai, Rufus ? ».

Le Rufus en question fut retrouvé dans le hangar où dormaient trois véhicules 4×4 Spider Action et un break Spider Goodroad, tous quatre de la même teinte noire. Rufus Hetter était l'intellectuel du groupe. Ce cinquantenaire d'un mètre soixante-huit était blotti dans un gilet vert et un pantalon de toile grise. Ses cheveux et sa petite moustache étaient d'un brun passé.

Sa figure calleuse abritait des yeux à peine ouverts sous ses fines lunettes argentées, d'où partaient des débuts de rides. Il était le numéro 2 de la Section.

« T'es rentré donc, Greg !, dit-il à sa vue. Il était temps ! Je sais pas comment j'aurais pu empêcher plus longtemps David et Ange de faire des conneries en ton absence.
– Oh, Rufus, tu manques pas d'air..., objecta Ange.
– Mais où est Sidney ?, s'inquiéta Douglas.
– Ah, t'en fais pas ! Elle travaille dans son atelier, répondit Hetter. Sidney !, s'époumona-t-il soudain. Viens voir ce qu'un mauvais vent nous a rapporté ! ».

Un martèlement de pieds fins dévala le raide escalier de fer qui descendait au garage. Une jeune femme tenant une canette de Coca à la main droite arriva au milieu d'eux.

Dans son genre, elle était belle jusqu'à l'outrance. Des yeux très légèrement bridés épandaient leur feu noir sur sa peau claire pour intensifier l'harmonie de ses sourcils mesurés sous l'aurore de son front et les ténèbres de ses cheveux courts aux capricieuses torsades. Son pantalon de cuir, sa chemise blanche sous son blouson de jean sombre silhouettaient son corps pour accompagner la respiration de sa poitrine en rêves de galbe, de ses jambes toutes tendues dans la fascination de son physique, si beau qu'il semblait tout droit surgi de la profondeur et du mystère de son âme.

Dès que son regard percuta Douglas, son visage fut bouleversé par un sourire. A peine eut-on le temps de percevoir l'apparition d'une étoile sous son œil qu'elle avait jeté son bras droit autour du cou de l'homme.

Bien haut d'une tête de plus qu'elle, il la souleva par la taille et étouffa tout commentaire dans un baiser qui s'attarda. Quand il l'eut enfin ramené à terre, elle déclara, avec une voix rauque, gracieuse, un ouragan de dure beauté, de douce violence :
« Oh, mon Greg, j'avais le temps long !
– Oui, maintenant je suis là, Sidney. »

Sidney Norrend, compagne de Gregory Douglas depuis bientôt trois ans, présentait une particularité non négligeable.

Elle avait le bras gauche sectionné au niveau du coude.

« Manchote », comme elle avait usage de se qualifier elle-même.

Elle présenta à l'assemblée la canette qu'elle n'avait pas lâchée :
« Quelqu'un a soif ?
– Non, pas spécialement. », répondirent-ils tous en chœur.

Elle ouvrit la canette avec ses dents. A ce simple geste, ils pâlirent tous d'effroi. Mais semblèrent rassurés quand ils la virent avaler de grandes gorgées.

« Vous avez tort , c'était du frais. ». Elle jeta derrière elle la canette à peine entamée. Bonnicio la ramassa et la mit dans une poubelle, non sans adresser à Sidney un regard de défiance.

« Bon, trêve de plaisanteries, coupa Hetter, l'air grave. Greg, tu sais pourquoi on t'a fait revenir. On a identifié le Vecteur qu'on piste depuis deux mois. Il est en phase terminale. Si on n'intervient pas le plus vite possible, ça risque de devenir vraiment dangereux.
– OK, commenta Douglas. On part tout de suite, si c'est près. David et Ange, vous venez avec nous.
– Vous n'avez pas besoin de moi ?, se renseigna Sidney.
– Si. Tu gardes la maison en notre absence. Et gare à celui qui ne montre pas patte blanche.
– Alors dis-moi au revoir, au moins. »

Leurs lèvres se joignirent à nouveau, masquant le décor des rangées d'ordinateurs. La pénombre rouge s'écarta à nouveau pour révéler l'image du siège social de la Citizen Food Trust Clayburt Ltd, une grande entreprise d'agro-alimentaire, basée au 12, Liberation Street.

Douglas et Hetter étaient en faction dans l'angle de Glory Street, une rue transversale. Hetter parla dans le micro de son col : « Lewis, Bonnicio, rien de votre côté ? Bon, d'accord. L'animal n'est pas encore sorti, Greg. Qu'est-ce qu'il fout ? ».

C'était l'heure de la fermeture. Des grappes d'employés poussaient les deux grandes portes de verre pour descendre les escaliers qui menaient à la rue et rentrer chez eux.

« Il s'appelle Hollandson, poursuivit Hetter. Gabriel Hollandson, trente-deux ans. Marié à Johanna Hollandson, née Dompen, il a deux enfants, une fille de six ans et un garçon de treize mois. Il travaille ici depuis trois ans. Je pense qu'il a été infecté il y a moins de six mois. Je sais pas si cela a déjà eu des conséquences sur son comportement. En tout cas, il est fiché comme employé modèle et bon père de famille.
– Ouais mais ça, ça veut rien dire, commenta Douglas. Attends, passe-moi les photos... C'est pas lui qui sort, par hasard ?
– Oh, merde, t'as raison ! Ce fils de pute a dû passer un moment à fayoter avec son patron ! Greg, j'ai pas la néovision, moi... Tu sens quelque chose de spécial, chez lui ?
– Je sais pas, on est trop loin.
– Ange, David, on serre sur lui ! ».

Hetter et Douglas s'infiltrèrent dans la population. Les têtes des gens oscillaient de bas en haut selon le stade de leurs enjambées.

Hollandson était un gringalet d'environ un mètre soixante-quinze, portant tant bien que mal lunettes et cheveux noirs en désordre, au-dessus de sa cravate bleue à tirets rouges sur fond de chemise blanche.

Sa voiture, une Spider Classic X5, attendait sur un parking à cinq cents mètres de là. Agrippé à son attaché-case, il descendit les escaliers sans s'apercevoir que Dave Bonnicio l'attendait parmi un groupe d'autres employés.

Il partait la tête droite devant les affiches publicitaires sur les façades qui étalaient ce slogan sous une image de jeunes mariés en sourires jumeaux : *Choose Security, Choose Well-Being, Buy Citizen*. Pour ne pas se laisser distancer, Bonnicio slalomait entre les corps d'un voyage organisé du troisième âge. Il tira son col vers sa bouche : « Ange, il prend l'angle à droite, Christmas Square. Prends le relais. ».

Cache-poussière noir et lunettes de soleil, Lewis émergea d'un bar pour se retrouver dans le dos de Hollandson.

« Lewis à Hetter. Y'a un problème ! Il s'arrête. J'crois qu'il m'a repéré. Ah non... Il fait traverser un aveugle...
– J'vais quand même te remplacer ! »

Hetter se profila derrière la grande fontaine de Christmas Square. La statue de nymphe ailée tirait de ses cheveux nuageux des fils aquatiques, ceux-ci partaient en faisceaux au bout desquels une embouchure déversait l'eau.

« Greg, souffla Hetter dans son écouteur, cet enfoiré de Vecteur va arriver au parking. A toi de jouer. »

Hollandson passa le grillage du parking communal. Il vagabonda entre les voitures endormies. A part lui, il n'y avait pas une dizaine de personnes dans l'enceinte des barrières. Il plongea sa main dans sa poche de pantalon et fit tinter le métal de ses clés. Au moment où il allait ouvrir sa portière, il sentit un objet dur s'enfoncer dans son dos.

Douglas lui murmura à l'oreille : « J'irai pas par quatre chemins. J'ai sous mon blouson un pistolet gros calibre muni d'un silencieux. Au cas où tu voudrais quand même jouer les héros, j'ai un copain planqué quelque part autour de nous, avec un fusil à lunette.
– Mais...
– Retourne-toi. Fais semblant de me parler. On est des potes. Souris, ducon ! ».

Le pauvre gars obéit.

« Dave, demanda Douglas à son écouteur, personne dans le parking ne nous prête attention ? – Négatif, patron. Personne n'a l'air de le connaître.
– Impeccable. Bon maintenant, Gabriel, tournes la clé dans ta portière. Voilà, nickel. Ton modèle a bien l'ouverture centralisée. Je vais entrer par la portière de droite et seulement après tu rentreras. N'oublie pas mon copain. »

« OK, c'est bien, Gabriel. Tu permets que j't'appelle Gabriel ?
– Euh oui, mais… »

Douglas examina son front le front. Aucun doute sur sa nature de Vecteur. Il avait bien la tâche caractéristique décelable par la néovision. Une nébuleuse de spiritualité tentaculaire lui vrillait la peau, elle étendait ses pseudopodes et sa grouillance jusque sous ses yeux et dans son cuir chevelu, dans une écœurante variance de couleurs.

L'invité était bien implanté…

« Qu'est-ce que vous me voulez ?, reprit Hollandson, poisseux de sueur des pieds à la tête.
– T'inquiète pas, on veut juste discuter. Mais d'abord, tu prends ça. Il posa une pastille blanche sur le tableau de bord poussiéreux et lui tendit une petite bouteille d'eau minérale.
– Mais qu'est-ce que c'est ? Vous voulez me droguer ?
– C'est ni de l'ecstasy ni de la pisse de rat déshydratée et tu as intérêt à prendre ça ! ».

Hollandson ne se fit pas plus prier et l'avala aussitôt avec une gorgée d'eau minérale.
« C'est bien, Gabriel. Maintenant, tu démarres et tu vas direction Périphérique 5. Tu suivras l'itinéraire que je t'indiquerai. Tu ne dépasses jamais les limitations de vitesse. C'est bien compris ?
– Euh, oui, croassa l'autre…
– (à l'écouteur) Rufus, Ange, David… Vous prenez la Goodroad et vous nous précédez à l'objectif du plan A. Tout se passe comme prévu. ».

Tout à coup, le glougloutement d'une sonnerie se fit entendre.

« C'est quoi, ça ?, demanda Douglas, excédé.
– C'est votre portable.
– Ah oui, t'as raison. Attends, excuses-moi. Allô ? ... Maman ? ... Non, mais là, j'ai vraiment pas l'temps d'te parler... J'suis à mon travail, tu vois... C'est ça..., j'te rappelle ce soir... Allez, au revoir !

Fait chier, j'oublie toujours de mettre le répondeur...
Bon, j'en étais où ?...
– Je devais suivre votre itinéraire...
– Ah oui. Alors, tourne à droite... ».

Les mains trempées d'Hollandson braquèrent le volant et les motifs du panneau publicitaire d'en face se tirèrent en raies multicolores pour se reformer quelques temps plus tard en dessin nouveau. La voiture d'Hollandson dépassa l'angle d'un bâtiment pour se retrouver devant une immense casse automobile perdue au milieu de la prairie et de la forêt.

La Classic X5 erra encore un moment parmi les monticules de cadavres désossés et de pneus éventrés avant que Douglas ne la fisse arrêter.

« Terminus, tout le monde descend »

Ses trois comparses les rejoignirent.

« Alors, c'est bien un Vecteur ?, fit Hetter.
– Ouais. En phase terminale, approuva Douglas. Il était temps. Vous avez fait du bon boulot, les enfants. ».

Puis il poussa Hollandson : « Allez, suis-nous ! ».

Ils l'amenèrent à travers un dédale de métal difforme jusqu'à une impasse fermée par une barricade de tôle ondulée haute de cinq mètres. Là, ils étaient assurés d'être discrets.
« Je vois que les Agents Partiels ont rempli la bétonneuse.
– Oui, confirma Hetter. Comme tu vois, ils ont aussi creusé un trou rectangulaire de trois mètres de profondeur. Ils nous ont laissé ce tas de terre et ces pelles.

– Qu'est-ce que vous m'voulez, à la fin ?, se lamenta Hollandson. J'ai rien fait, j'comprends pas ! ». Sa voix s'éleva et s'affaissa en hoquet douloureux. Il pleurait.

« Oui, qu'est-ce qu'on fait, patron, au juste ?, ajouta Lewis.
– Attendez, j'dois réfléchir…
– Y'a pas à réfléchir, proposa Hetter. On n'a pas de protocole dans ces cas-là !
– Attends, on peut calmer le jeu… Je lui ai fait avaler un inhibiteur. Ça devrait nous laisser le temps.
– Tu sais aussi bien que moi que c'est d'une efficacité limitée !
– Bon, attends… Gabriel, dis-moi… Ces derniers temps, tu as eu des absences ? Du genre, tu t'rappelles plus c'que t'as fait à telle heure de la journée, ou alors un copain prétend t'avoir vu à tel endroit alors que t'es sûr de ne pas y être allé ? Ou du somnambulisme ? Des pertes de mémoire ? Des sautes d'humeur ?
– Non, j'vous jure, gémit Hollandson. J'vois pas où vous voulez en venir.
– Chef, s'enquit Bonnicio. Vous comptez quand même pas le… ?
– Est-ce qu'on a le choix, bordel ? Gabriel, tu vois la bâche plastique, par terre ? Bon, tu t'allonges dessus… Relax… ».

Hollandson obtempéra aussi lentement que Pluton semble tourner sur son orbite solaire.

« On va pas expédier ça comme ça !, protesta Lewis.
– T'as une autre idée ? Tu crois qu'ça m'amuse ? Tu fais tout ce que tu dois faire pour la Cause et tu t'poses pas d'questions ! C'est bien clair ?
– C'est clair, patron.
– Voilà, petit, Greg a raison, précisa Hetter.
– Rufus, j'ai pas besoin de tes commentaires ! »

Douglas devenait nerveux avec son pistolet à silencieux.

« Qu'est-ce qui se passe ?, geignit Hollandson. Vous voulez mon argent ? Des secrets professionnels ? J'suis qu'un pauvre type ! J'ai jamais fait de mal à personne… J'ai mes deux mômes…

– Merde, s'entêta Bonnicio d'une voix tremblante, y'a vraiment pas d'autre moyen ?
– Non. C'est la seule façon d'éliminer ce que le Vecteur abrite, expliqua Hetter.
– Pitié, pitié, poursuivit Hollandson à l'intention de Douglas. Dites-moi au moins pourquoi vous faites ça...
– Je peux pas t'expliquer, prétendit Douglas. Ça risquerait de tout déclencher. Laisse-moi juste te dire que tu es potentiellement dangereux pour ton entourage et pour toi-même. Nous agissons pour le bien de l'humanité. Tu as une religion ?
– Oui, je suis protestant...
– Alors, demande pardon à ton Dieu pour tes péchés. »

Il le laissa réciter en silence. Avant de reprendre : « C'est l'heure. Tu vas être libéré, Gabriel Hollandson. ».

Et il lui dit à l'oreille : « C'est pas de ta faute, ça m'embête d'en arriver là. Tu l'as pas mérité.
– Mon Dieu ! »

A peine fut-il possible de percevoir derrière la barrière le bruit ridicule que fait l'expulsion d'air dans le silencieux. De toute façon, les environs étaient complètement déserts.

Le sang de la tête était répandu sur la bâche plastique. Ils la roulèrent sur le corps puis jetèrent le tout dans le trou. Ensuite, Hetter actionna la bétonneuse pour combler l'excavation avec de la pierre liquide. Ils finirent de reboucher avec la terre laissée par les Agents Partiels, grâce aux pelles qu'on avait mises à leur disposition. Le soir même, des Agents Partiels apporteraient un nouveau lot d'épaves à cet endroit.

Douglas s'épongea le front. « Ange, occupe-toi de tasser les traces de sa caisse avec une pelle. David, tu te charges de rendre le véhicule plus discret. »

Bonnicio monta aux commandes de la presse hydraulique. Il enclencha tous les mécanismes dans un claquement de boutons tournés, de pistons enclenchés, dans un vrombissement de puissant moteur mis en marche et dans la vaste respiration des deux plaques prêtes à concasser.

Il actionna la grue aimantée et la Classic monta légèrement dans les airs avant de retomber entre les deux énormes plaques.

Le bruit de la carrosserie écrasée emplit tout l'espace, d'abord long brame de verre et de tubulures brisés, fuites de fluides divers, puis crissement et éclatement du squelette, langueur du broyage, inexorable, chronique, un vacarme long de martyre et de compression, qui finit par mourir en plainte, en craquement.

Un craquement de doigts. Ceux de Monsieur D.

Le ciel de ce mois de février 1998 est trempé dans un bleu trop intense pour la saison. Il meurt de chaud à l'intérieur de la Spider Stardust. Il s'allume une cigarette. Mais Freddy, l'armoire à glace qui conduit, lui signale qu'il ne supporte pas la fumée. Il renifle ses longs cheveux pour vérifier qu'ils ne commencent pas déjà à sentir la nicotine. Monsieur D ouvre la vitre blindée et jette nerveusement son mégot au-dehors.

Trois ans qu'en tant que garde du corps il est au service d'Harold Densat, le propriétaire de la Densat Oil Corporation, de Densat Electronics et de Densat Entertainment. Trois ans qu'on l'empêche de fumer dans la voiture.

A la place du mort, Cal, le grand black aux lunettes noires. Il n'arrête pas de frétiller. Toujours trop nerveux, celui-là.

Freddy se tourne vers Monsieur D, exposant à son regard la pâle balafre de sa joue droite. « On est bientôt arrivé, fit-il.
– Putain, regarde plutôt ta route ! », rectifia Monsieur D.

Les parcs, les panneaux et les vitres de La Cité s'éclaboussent sur le pare-brise.

« Bon, c'est simple », récapitule Cal, en ponctuant chaque phrase avec ses mains. « Densat doit rendre une visite officieuse à son centre d'archives de Wealth Boulevard. Il arrive une heure après nous, avec Tom et Richard. On entre dans l'truc, on doit rencontrer le gérant qui s'appelle Craig Doyne et on vérifie qu'y a pas d'lézard.
– De toute façon, s'il y a un lézard, on le plombe, précisa Monsieur D. en faisant claquer le chargeur de son revolver Gorgon 3MY4.
– Bon sang, ça pue ! », brailla Freddy.

Il se tourna vers Monsieur D : « T'as encore allumé une clope ! Balance cette saloperie nauséabonde par la vitre ou je resterai là à t'engueuler jusqu'à ce qu'on se foute au tas ! Nom de Dieu, quelle odeur de chiotte ! ».

Voyons, des Marlboro comme ça, fines gouttières à tabac racé, sentir mauvais ? Il fallait vraiment avoir l'odorat détraqué. Gregory Douglas retira une bouffée de sa cigarette. La fumée roula en saveurs blondes dans sa bouche, grimpa le long de ses narines, tandis que la nicotine partait déjà dans la cavale de son sang, et explosait en influx nerveux dans son cerveau. Idéal pour acquérir cet état mitigé de détente et de nervosité qui prolongeait le délice de ses moments de congé. Sidney et lui étaient attablés à la terrasse du Cool Café, au milieu de Solidarity Street. Les doigts de Sidney gambadaient dans les méandres que dessinaient les fissures du marbre sur leur table. Les bagues à son index et son auriculaire se mouillaient en fractales de teintes ravivées.

Douglas la regardait sans rien dire.

Un silence sur sa nuque.

Le passage de l'air sur son front.

Quelque chose qui crépite au four de ses yeux avec des dissonances inhabituelles.

Autour d'eux, la rue était plutôt calme. Les voix des autres clients ne s'assemblaient qu'en douce rumeur. Les convulsions et les origamis de la grande Église Saint Francis répondaient aux lignes des maisons à torsades et à grandes fenêtres, étouffant un peu les klaxons des voitures.

Un serveur se présenta à leur hauteur.
« Qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça, enflure ? T'as jamais vu une manchote ou quoi?
– Madame, je...
– Ta gueule ! Sers-moi plutôt un verre de gin.
– Servez-lui un demi-verre, objecta Douglas. Et pour moi un martini. »

Après avoir pris la commande, le serveur s'esquiva aussi vite que possible.
« T'es vraiment un connard, projeta Sidney à la figure de son amant.
– Je pense à toi, Sidney. Tu sais bien quels sont les risques.
– Ouais, c'est ça... Va te faire foutre.
– Sidney, tu sais bien que... Enfin... J'veux pas t'perdre. »

Elle eut un sourire gêné et prit la main de Douglas dans la sienne. Contact tendre et rare de leurs deux paumes.

Le sol n'était plus à l'horizontale.
« Sidney, je voulais te dire...
– Ah quand même, quel guignol, ce serveur. Je sais pas pourquoi j'ai pas... Ah, au fait, tu voulais me dire quoi ?
– Rien. J'ai oublié.
– T'as oublié ?
– Ecoute... Je crois qu'il est temps que j'appelle l'Œil, maintenant. Bon allez, finis ton gin, on y va.
– Et toi, t'as pas touché à ton martini...
– J'en veux pas, en fait... »

Il fit alors tourner son verre entre ses mains. L'alcool agité se brouilla en vibrations, en ondules et en courants. Derrière ce brouillard semblable à l'air défiguré par un feu, le décor se stabilisa bientôt sous la forme d'une cabine téléphonique à l'angle de Providence Street et de Happiness Square. A l'intérieur, Gregory Douglas composa un numéro. Celui-ci correspondait à un calcul mental effectué à partir des chiffres qui composaient la date de l'appel. Il n'avait eu qu'à convenir de ce code avec l'Œil, une fois qu'ils étaient bien sûrs de ne pas pouvoir être espionnés et désormais il appelait à chaque fois sur un numéro différent, ce qui compromettait les éventuelles triangulations que pourrait entreprendre la Police. Grâce à ce code, il n'avait plus à rencontrer l'Œil pour déterminer le numéro du jour et celui-ci n'était jamais connu que d'eux deux seuls.

La seule fois où il l'avait vu, celui-ci portait un masque sans expression. Il ignorait donc tout de son physique, de son identité et même de son visage. Il était même possible que l'Œil fut plusieurs personnes à la fois. Et ce type – ou ce groupe – gérait la section depuis sa création. Douglas avait toujours dû se plier à cette règle.

« Content de vous entendre, Gregory, lui bêla une voix horriblement dénaturée par un appareil électronique.
– Le Vecteur a été mis hors d'état de nuire.
– Vous vous êtes montré discrets ?
– Je pense que le corps ne sera jamais retrouvé. Personne n'aura pu nous identifier.
– Très bien. J'ai donc raison de vous faire confiance.
– La Cause exige tout notre dévouement, monsieur.
– Je pense que votre section mérite un renforcement d'effectifs.
– C'est-à-dire ?
– Un de nos Agents Partiels nommé Alec Fansetch sera muté dans votre section en tant qu'Agent Permanent. Vous serez chargés de son instruction. Il logera dans votre base comme tous les autres Agents Permanents.
– Mais qui est ce gars ? Quels sont ses antécédents ?
– Un Agent Partiel très compétent. Il doit maintenant être employé à plein temps pour la Cause. Il n'a pas la néovision mais ses connaissances sur les autres réalités sont très satisfaisantes.

– On n'a pas besoin d'Agent supplémentaire ! Il va briser la cohésion du groupe !
– Laissez-moi vous rappeler que vous n'êtes vous-même Agent Permanent que depuis trois ans. Vous êtes même le plus récent intégré de votre section. A votre tour, acceptez de nouveaux membres. Vous savez que ces changements sont fréquents et nécessaires.
– Certainement, si vous estimez que ça fera progresser la Cause…
– Tout à fait. Accueillez-le comme il se doit. Demain, sur les docks de StevenPort, Hangar 32. Monsieur Hetter et vous, soyez présents à 8H32. Il arrivera à 8H37, seul. Il tapera trois coups brefs sur le lampadaire en face du hangar. Embarquez-le sans plus tarder et retour à la base. Faites les présentations puis visite guidée dans quelques endroits-clés. Vous saisissez ?
– Evidemment. Mais dites-moi au moins d'où il vient ! De La Cité ? D'une autre ville ? Depuis combien de temps sert-il la Cause ?
– Monsieur Douglas. Il est impératif pour notre sécurité que chaque individu ne possède qu'un minimum d'informations. Vous me voyez donc empêché de répondre à plus de questions. Il est temps d'achever cette discussion. Rappelez à la date convenue. La paix sur vous, monsieur Douglas.
– La paix sur vous, monsieur… ».

Il ne raccrocha que pour recomposer aussitôt un autre numéro :
« Allô ?
– C'est moi, Gregory.
– Ah, mon petit, tu ne m'as pas appelé hier !
– Oh, excuses-moi. Mais j'ai vraiment pas eu le temps !
– C'est ça… Tu as sûrement plus le temps pour faire la bringue avec tes copains !
– Tu sais, Mom, je fais pas spécialement la bringue en ce moment…
– Que se passe-t-il ? Ton travail est trop pénible ?
– Non, Mom, c'est juste que… C'est pas trop une période de fête, voilà.
– D'ailleurs, j'ai jamais trop compris en quoi consistait ton travail…
– Je te l'ai déjà dit, ça peut pas beaucoup t'intéresser… C'est dans l'export, tout ça…
– Oui mais encore ?

– Écoute, maman, tu as envie que je te parle d'automarketing des réseaux mondiaux de spéculation interboursière ?
– Non, pas trop.
– Eh bien, tout ça, c'est mon travail. Alors, parlons d'autre chose...
– Si tu insistes... T'ai-je déjà dit que j'ai refait de la confiture de coings ? Il faudra que tu reviennes bientôt à la maison, si tu veux en goûter... »

Douglas parvint enfin à sortir de la cabine. Il monta dans la Spider Goodroad et referma la portière noire sur lui.

Elle se rouvrit au-dessus des pavés de Stevenport. A la sortie du véhicule, le vent qui circulait dans les hangars gifla Douglas et Hetter. Ancrés sur des remparts de béton, flottant sur l'huile grisâtre d'une mer qui s'écoulait en soupirs mornes, les cargos écrasaient les chalutiers de leurs ombres mouillées.

Postés à l'angle du Hangar 32 comme prévu, les deux amis refermèrent leurs manteaux sur l'air froid de ce matin déprimé. Le ciel entier s'affaissait de misère, en roulant des nuages en sanglots.

« Qu'elle se dépêche d'arriver, la nouvelle recrue ! », s'exclama Douglas dans un panache d'haleine givrée.

Hetter se plaqua contre le mur perpendiculaire à celui de Douglas. A voix basse, il s'adressa au lecteur. Oui, vous, lecteur, écoutez ce qu'il a à vous dire :

« Vous y comprenez rien, hein ? Bon, si vous n'avez pas déjà balancé ce livre à la poubelle, je consens à vous expliquer ce qui se passe. Voilà. Douglas, Lewis, Bonnicio, Norrend et moi sommes des Ultimes. Cette congrégation occulte a été fondée en 1964 par l'Œil Maximal. Très peu de personnes connaissent son identité. En réalité, il est tout à fait envisageable que cette organisation existe depuis la nuit des temps et qu'elle se soit perpétuée jusqu'à aujourd'hui sous différentes dénominations. Il est sans doute d'envergure mondiale. Ou pas, tout est tellement secret... J'ignore même combien de sections d'Ultimes existent à

La Cité hormis la nôtre. L'action des Ultimes se fonde sur une connaissance que ne possède pas le commun des mortels. Cette connaissance nous a été apportée par les quelques humains dans l'histoire à posséder la néovision. Grâce à des glandes cervicales qui ne sont présentes qu'à l'état résiduel chez les humains normaux, ils sont capables de voir plus de lumière (dont les infrarouges et les ultraviolets), d'entendre plus de sons (dont les infrasons et les ultrasons), de sentir plus de vibrations... Bref, leur perception de la réalité est bien plus complète que celle de leurs semblables aux sens atrophiés. Et la vraie réalité que leurs sens exceptionnels ont mis à jour est bouleversante. Par exemple, c'est une erreur de considérer que la matière telle que les cailloux ou le feu d'une bougie n'ont ni intelligence ni capacité d'entrevoir le monde qui les entoure. En réalité, la moindre des molécules peut être douée de pensée. Parfois il s'agit de modes de réflexion et de perception si éloignés des nôtres qu'ils sont impossibles à comprendre, à moins de devenir complètement fou.

Pour leur plus grande terreur, ces élus ont découvert, parmi la foule d'entités qui composent la vie universelle, des êtres, ou des forces, dont le seul but est la destruction. Des êtres infiniment plus nombreux et puissants que ceux qui se consacrent à la paix et à la fécondité. Ce sont des dieux endormis au sein des atomes, des explosions dans l'atroce foyer des étoiles, des neutrinos, des blizzards d'antimatière ou d'énergie négative, des rayons et des gaz intelligents qui sillonnent l'univers et qui ont juré sa perte. Car pour eux, l'entropie est la seule loi.

L'entropie est la variation d'énergie de l'univers. Elle indique que la création de désordre l'emporte toujours sur la création d'ordre. Et de très loin. Nous autres, êtres humains, avons le malheur de représenter de l'ordre. Voilà pourquoi nous sommes condamnés à disparaître, tôt ou tard, dans la plus intolérable des souffrances psychiques. Parmi tous ces adeptes du désordre, ceux qui nous menacent le plus actuellement sont les Excarnés. Leur nom dérive d'une fameuse citation latine : *E carne vivent*. Elle signifie : Ils vivent hors de la chair. On pense que les Excarnés avaient un corps, il y a plusieurs millions de milliards d'années. Ils le perdirent au cours de leur évolution et furent réduits à l'état d'âmes quasi-immortelles dotées du savoir absolu. Il en existe des masses sur la Terre.

Ils ont beau avoir accès à toutes les facettes de la réalité, ils ne se sont que tardivement rendu compte de notre existence. Certainement soit parce que notre longueur d'onde de pensée et notre degré de vie leur était vraiment trop inhabituels, soit parce qu'il leur a fallu des millions d'années pour nous remarquer parmi l'infinité de données sensorielles dont ils disposent. Malgré leur nature immatérielle, leur âme a une position dans l'espace-temps. Pour se déplacer, il leur arrive souvent de se cramponner à des âmes humaines. C'est pourquoi on les rencontre surtout dans les transports en commun. En théorie, les Excarnés ne peuvent agir sur un humain et donc ne peuvent pas lui nuire. Cependant, si un humain pourvu de la néovision décèle leur présence, il ouvre alors un passage vers leur dimension, par où ils se faufilent pour dévorer son âme. Comme la perception des Excarnés fait principalement intervenir l'ouïe, le port de boules kiès est une bonne façon de se protéger pour un néovisionnaire qui se hasarderait à prendre le bus ou le train.

Il existe également des dérivés des Excarnés, qu'on connaît assez mal. Les Chancres ont font partie. Ils parasitent l'âme humaine jusqu'à en prendre finalement le contrôle, d'abord de façon intermittente, puis permanente. Un humain ainsi contaminé est appelé un Vecteur. Animé par le Chancre, un Vecteur pourrait faire preuve de pouvoirs terrifiants et semer le chaos autour de lui. Jusqu'à présent, le seul moyen imaginé pour neutraliser un Chancre reste l'élimination physique de son Vecteur.

Le but des Ultimes se situe donc là. Composée de néovisionnaires et d'humains normaux, cette organisation a pour objectif de tuer tous les Excarnés et les Chancres avant qu'ils ne deviennent trop hostiles. Même si la plupart des polices du monde les prennent pour des terroristes, les Ultimes agissent donc pour le bien de l'Humanité.

Certains humains ayant accès à ce réseau de connaissances en ont tiré une toute autre philosophie. On les appelle les Négationnistes. Pour eux, la victoire des Excarnés est inéluctable. Mieux vaut alors tenter de communiquer avec eux et de les servir. Quand les Excarnés arriveront au pouvoir, peut-être épargneront-ils alors ceux qui les ont vénérés. Le service majeur que rendent les Négationnistes aux Excarnés est de livrer une impitoyable lutte armée contre les Ultimes.

L'Église Catholique, en se fondant sur la communauté de foi et non sur la communauté d'opinion, a rassemblé les Négationnistes et les Ultimes sous le terme de Grands Hérétiques. Un peu comme si on fourrait dans le même panier les Catholiques et les Satanistes. Certes, ils croient tous deux en Dieu et le Diable. Toutefois, ils vénèrent chacun une entité différente...

Mais les Négationnistes ne sont pas les seuls esclaves des âmes errantes. Les végétaux, les bactéries, l'eau, le vent seraient également à leurs côtés. Quant aux animaux, en particulier ceux qui possèdent la néovision la plus développée, tels que les méduses et les vers, ils seraient également balayés lors du futur grand ménage des Excarnés. Par conséquent, ils porteront peut-être secours aux Ultimes.

Les minéraux, quant à eux, n'auraient encore pas pris parti.

En tant que personnage, je ne suis censé ni savoir où ils se trouvent, ni les connaître. Mais en tant que narrateur, je vais quand même vous présenter la section des Négationnistes qui va s'opposer aux Ultimes de Gregory Douglas...

Transportez votre regard vers le ciel livide. Imaginez que soudain les nuages se pressent, se contractent et se dilatent dans une grotesque danse de formes. Puis redescendez et votre œil atteindra le supermarché General Hackton Drugstore, au cœur du septième district de La Cité. Passez vite la porte principale, parcourez les enfilades des rayons.

Vous trouverez les trois Négationnistes. Trois hommes aux vestes noires dont les pans claquent derrière eux avec un souffle de férocité. Celui-là qui tient une boîte de petits pois à la hauteur de son visage, c'est le meneur...

Yeux au brun fulgurant rescapé du trou noir, qui dans leurs cauchemars ont traversé la Galaxie jusqu'aux Étoiles Céphéides égarées dans le néant. Ses rides étaient les anciens canaux de ses larmes. Ses lèvres fermées attendaient un signal d'outre-tombe pour libérer le désastre.

Cheveux ras et gris qu'avaient érodé trop de vents funestes. Telle était l'allure de Louie Wettsline.

« C'est dégueulasse, ce qu'ils vendent, remarqua-t-il.
– Je te préviens, j'en ai mis dans le caddie... », commenta l'homme derrière lui. Gordon Vydons, quarante-cinq ans. Sa tête auréolée de cheveux châtain clair était plus ronde que celle de son patron. Deux petits yeux y étaient posés, leur intelligence était difficilement contenue par son humilité. Quand il poussait le caddie, son ventre tendu s'écrasait contre les barreaux de l'engin. Terry Silverberg empila un paquet de chips sur les autres provisions. Cet homme de trente-cinq ans était beau, avec sa haute taille, ses yeux aussi verts que ceux d'un chat égyptien, son visage lisse aux angles doux. Les trois hommes étaient les seuls Agents Permanents de cette section de Négationnistes.

« Bon, tu nous expliques pourquoi tu nous as amené faire les courses ici ?, demanda Silverberg à Wettsline.
– Ouvre un peu les yeux... Qu'est-ce que tu vois autour de toi ?
– Des produits de vaisselle...
– Non, pas ça, imbécile ! Non, tu vois cette portoricaine avec son petit garçon ?
– Celui qui se mouche dans la robe bleue accrochée à un cintre ?
– Euh, oui... Et ce petit vieux à lunettes et moustaches, au rayon livres ?
– Ben oui.
– Et là encore, cette jolie gonzesse qui choisit des produits de maquillage, elle fait très secrétaire de direction. Et ce gars-là, au rayon audiovisuel... Vu ses fringues, il doit rouler sur l'or...
– Peut-être, mais je vois toujours pas où tu veux en venir...
– Bon sang, tous ces gens si différents qui convergent au même endroit...
– Oui...
– Et bien, les gens que tu rencontres dans un supermarché, c'est un véritable raccourci de la diversité humaine !
– Ouais, c'est même un résumé de raccourci, ajouta Vydons.
– Toi, on t'a pas sonné ! », coupa Wettsline, excédé.

Il s'arrêta devant un grand pot de fleurs en plastique blanc. Sur la terre asséchée, les feuilles cassantes d'une plante d'ornement se courbaient dans leur agonie. L'extrémité des fougères était rousse et sèche, comme corrodée. Plusieurs larges triangles verts dégringolaient presque jusqu'au sol.

« Putain, si c'est pas malheureux !, constata Wettsline.
– Qu'est-ce qu'il y a ?, demanda Vydons. On s'en fout qu'ces plantes vertes soient pas entretenues !
– Oh, qu'ils sont bêtes, qu'ils sont bêtes ! Venez, vous deux, on passe à la caisse et on sort, que je vous éclaircisse ! ».

Wettsline disparut derrière l'étagère des parfums pour ressortir près d'un distributeur de figurines Pokemon placé devant la sortie du bâtiment. Vydons et Silverberg le suivirent vers la Spider Hurricane garée dans le parking. Pendant qu'ils déchargeaient les courses dans le coffre, Wettsline exposa son point de vue : « Vous vous rendez pas compte que les végétaux peuvent recueillir ici tout un tas d'informations sur les humains ? Et qu'ils peuvent ensuite les transmettre aux Excarnés ? Mais comment tu veux qu'ils le fassent si on les laisse crever de soif ? Ce soir, les gars, on fait une opération commando !
– Eh bien, tu n'y vas pas de main morte, en ce moment !, constata Vydons.
– Il ne faut pas Les décevoir. Au fait, qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces merdeux d'Ultimes ?
– On enquête sur leurs activités. On sera tenu au courant. On a déjà ça. », acheva Silverberg en tendant à Wettsline une photo instantanée de Gregory Douglas. On y distinguait bien son air crispé et son regard fou derrière ses lunettes...

Ce regard en question restait braqué sur le lampadaire bosselé en face du hangar. Un homme se présenta enfin à sa hauteur et y donna trois coups étouffés avec la paume de sa main droite.

Douglas fit un pas vers lui. Hetter restait figé. Le nouveau-venu était à peine plus grand que lui. Ses cheveux grisonnants rabattus en arrière dégageaient un front où les rides commençaient à onduler quelques vagues. Visage presque aussi fermé que celui de Douglas, avec un menton lancé en avant pour défier, un nez court sous ses yeux si peu ouverts qu'on se demandait comment il pouvait en sortir autant de foudre. Il fit un pas vers Douglas. Ce dernier ne bougeait plus. L'autre avança à nouveau. Douglas lui tendit sa main droite :
« Gregory Douglas.
– Alec Fansetch.
– Rufus Hetter. Bienvenue dans notre section...
– Bon, les présentations sont faites, on y va », coupa Douglas avant de reprendre sa place au volant de la Goodroad. Hetter ouvrit une portière arrière et invita Fansetch à pénétrer dans la voiture. Dès qu'il fut installé, il regarda par la vitre. Le reflet des dernières lumières du port planaient sur ses yeux et ses joues, puis se rassemblèrent en unique halo, la lampe au plafond d'une chambre d'asile qu'observait Fansetch derrière une fenêtre.

À l'intérieur, Carl Hewkins, soixante et onze ans, était assis à une table surchargée de Duplo, les briques Lego des maternelles. Ses doigts potelés les emboîtaient maladroitement. La plupart du temps, il abdiquait dans sa tentative de construction pour ne se consacrer qu'aux pièces d'un seul tenant, véhicules et petits personnages.
« Bonjour, monsieur le marchand, dit l'un d'eux. Je voudrais une omelette.
– Voilà, madame », répondit la figurine du marchand, ou plutôt les lèvres grasses d'Hewkins, sous ses yeux pétillants. Il poussa un bloc où était peint un jaune d'œuf entouré de son blanc dégoulinant.

Il sourit à la télévision. Après moultes péripéties, Droopy était enfin venu à bout du loup, et s'exclamait : « You know what ? ... I'm happy ! ». Autour de lui, le cercle du dessin animé rétrécissait pour finir par l'engloutir.

Gregory Douglas échangea quelques propos avec Hewkins. Le visage de ce dernier muait de joie en tristesse, d'impertinence en sagesse, toujours avec de détestables expressions infantiles.

« Celui-ci est un cas étrange de Grand Hérétique, expliqua Hetter à Fansetch. Il a eu un accident cérébral il y a vingt ans. En fait, je pense qu'une de ses glandes cervicales a muté et il a contracté une forme de néovision. Peu après, il a été interné dans cet asile d'aliénés. Il a la mentalité d'un gosse de six ans au mieux. Il ne fait aucun progrès. Ça a l'air de s'accompagner d'une amnésie totale ou partielle. Les docteurs parlent de syndrome de Korsakoff aggravé. Ou quelque chose comme ça. Disparition de la plupart des souvenirs, notions et réflexes acquis à l'âge adulte et pendant l'adolescence. A mon avis, il a plutôt eu accès à certaines sphères hostiles. Il a décidé de leur échapper ou au moins de ne plus en avoir conscience. Pour à nouveau pouvoir vivre sereinement. Il estime certainement que la perte de son intelligence le lui permettra. C'est un phénomène inconscient, un mécanisme d'auto-défense. Evidemment, c'est difficile de raconter ça aux psychiatres... Enfin, tout ça pour te dire que la bonne moitié des néovisionnaires est là. Derrière ces vitres... ».

Douglas sortit de la chambre d'Hewkins : « Allez, on y va. ». Ils lui emboîtèrent le pas dans le couloir, vers l'escalier descendant au rez-de-chaussée, sous la fenêtre par laquelle on voyait le parking. Là-bas, la Spider Goodroad attendait.

Dans son rétroviseur brillait le frémissement de milliers de feuilles multilobées, celles des chênes peuplant la forêt communale de Lodgetown, à la périphérie de La Cité. Des traces de pas envahissaient le sol boueux. « Qu'est-ce qu'on est venu faire ici ? », interrogea Fansetch. « Rendre visite à quelqu'un », répondit Hetter. « Steldam ! Où tu te planques ? », appela Douglas en mettant ses mains en porte-voix. « Allez, fais pas le timide ! On va pas t'bouffer ! Allez, amène-toi, farceur ! ».

Tout à coup, une masse hirsute surgit des bosquets dans un grognement et plaqua Fansetch dans la fange. L'Ultime avait beau se débattre, la bête à fourrure puante la maintenait toujours, se cramponnant à ses bras, griffant ses jambes.

Fansetch sentait son haleine abjecte lui fondre au visage et bientôt, ce serait la morsure ! Il ferma les yeux pour ne pas la sentir. Quand il les rouvrit, il vit l'animal maîtrisé par Hetter et Douglas. Tous les deux riaient à s'en faire exploser la rate.

Le plus désagréable fut de découvrir que sous la crasse, sous le pelage miteux qui n'était que peaux de rongeurs cousues entre elles, son agresseur était un homme. Certes, ses dents étaient monstrueusement aiguisées, ses yeux dardaient une fureur plus que bestiale, ses cheveux étaient longs et crêpés. Cependant, aucun doute n'était possible. Ce fauve n'était autre que le Steldam annoncé.

« Excuse-nous de ne pas t'avoir prévu, Alec ! Il n'a pas reconnu ton odeur, alors il t'a pris pour un prédateur.
– Ce serait plutôt lui, le prédateur ! »

Steldam aboya et montra les dents. Sa face souillée avait appartenu à un homme délicat et noble, il y a longtemps. Peut-être portait-il déjà barbe et moustaches noires, mais leur taille était impeccable, à l'époque.

« Ce cher Edgar est un puissant néovisionnaire, énonça Douglas. Mais il sait que les animaux ont une néovision encore plus élevée. Il veut avoir cette néovision, pour mieux voir les Excarnés, pour leur résister, pour les vaincre. Depuis dix ans, il vit dans cette forêt, se nourrit de cueillette et des bêtes qu'il chasse avec sa lance en bois et en silex. Il s'efforce de ne pas faire de feu et d'oublier le langage humain. Nous sommes d'ailleurs les derniers hommes qu'il ose encore approcher. A force de régresser, jusqu'à un stade antérieur à celui de l'Homme de Neandertal, il espère redevenir un animal. Être ainsi capable de se défendre contre les Excarnés. Pour ma part, j'estime que l'acquisition de la néovision, sa perte, sa réduction ou son augmentation ne sont pas volontaires. Ses efforts me paraissent donc ridicules et vains. Néanmoins, ce n'est que mon opinion. Edgar se fout de cette opinion. Heureusement pour son amour-propre... ».

Steldam bavait.

« Bon, mon pote, on va te laisser, car il faut qu'Alec rentre se laver et se changer. Il est presque aussi sale que toi !
– Oui, allons-y, Alec, compléta Hetter. Tout ça, c'était pour te monter que la Grande Hérésie progresse. De nouveaux cas de néovision apparaissent sans cesse. La vision des Excarnés est si abominable, si contre nature, que la plupart se ligueront contre ces créatures. Finalement, nous les bouterons hors de cette planète. Mais pour cela, il faut que le mouvement continue : de plus en plus de gens doivent s'éveiller à cette réalité, ils doivent ouvrir les yeux. Et découvrir la terreur... ».

La terreur. Tapie au creux de toute matière. La plongée entre les cellules d'Hetter, gluantes et palpitantes de sa pauvre vie. A l'intérieur les molécules hideuses qui s'assemblent en vastes crissements, les fibres se nouent, les protéines s'enroulent en beuglant. Des acides aminés s'en décrochent, visqueux serpentins de perles. Ces perles sont des atomes, la sarabande endiablée des électrons autour du noyau, convulsions funèbres de protons et de neutrons serrés les uns contre les autres, eux-mêmes bulbes de quarks, de neutrinos et de photinos. Sous leur épaisse enveloppe tambourine la méchanceté et le chaos, des Excarnés, verbes déments, vibrations maudites, pulsations extrêmes qui braillent et vagissent dans de longs brames d'extase, qui avalent le monde dans un tsunami d'épouvante !

Milliards de milliards d'Excarnés gisant dans les particules infinitésimales, composant l'âme noire des neutrinos, grouillant en protons, agglomérés en vils atomes, resserrés en molécules, qui à leur tour se rassemblaient laides poussières dans l'air, dans l'air vicié et démoniaque de cette rue de La Cité, où un homme soudain se figea dans sa marche. Sans raison apparente, il se mit à courir en sens inverse, bousculant les passants. Et chez cet homme tout à fait normal il y a seulement quelques instants, on vit dans des yeux exorbités, dans des bras tremblants et dans une âme ravagée, une indicible épouvante qui le poussait à crier : « Non ! Laissez-moi tranquille ! Allez-vous en ! Disparaissez ! Vous n'existez pas ! Dieu n'a pas pu permettre ça ! Vous... Aaah ! ».

On s'attroupe autour de lui, on parle scandale public et delirium tremens. Deux policiers se saisissent de lui pour le calmer, leurs blasons dorés éclatent de rayons où l'on peut lire : « Citizen Security ».

Les mêmes blasons que portent les officiers dans le commissariat bondé et fiévreux qui sert de quartier général à une section très spéciale de la police citoyenne, le Silent War Intervention Service.

Les secrétaires et les agents couraient comme des mouches affolées. On attendait partout l'arrivée du capitaine Isaac Benton. Il avait une importante révélation à faire. Les agents du terrain convergeaient vers le ring central, tous hommes d'action rompus à tous les combats, tireurs d'élite, nerfs d'acier, sang-froid à toute épreuve, super-soldats pour cette guerre intestine que menait La Cité contre ses enfants malades, les terroristes. Guerre qui devait rester inconnue pour la très grande majorité de la population. Une guerre fracassante, mais silencieuse. D'où le nom du service chargé de s'en occuper.

Benton finit par arriver. Il se posta devant le tableau blanc sur l'estrade du ring central. Vraiment jeune et beau pour un super-flic, il promenait sa tête de gravure de mode au-dessus de son complet rouge, la démarche sûre, les cheveux coiffés au millimètre, splendides mèches qui coulaient en deux vagues cloisonnées sur son front. Visage long, yeux détournés de tout spectacle, paroles rapides, incisives. A à peine trente ans, Isaac Benton avait tout pour lui.

« On en tient de nouveaux, les gars !, annonça-t-il. Assassinats, enlèvements, explosions, vols... C'est pas les révolutionnaires, ni les anarchistes, encore moins le Djihad Islamique... Mais ça a quand même l'air gros. Ils se font appeler les Ultimes. Le groupe terroriste semble être actif depuis une dizaine d'années. Apparemment, c'est une secte d'allumés, avec à la clé dieux vengeurs, fin du monde. Et pourquoi pas un jour suicide collectif, ou pire, gazage du métro, comme ça s'est vu avec la secte Aum au Japon. Ces mecs ont la foi. Ils sont prêts à tout pour leur cause, y compris se sacrifier. Attendez-vous à des attentats-suicides. Ce qu'ils visent ? On n'en sait rien. Leurs motivations sont plus que confuses. Toujours est-il qu'ils sont dangereux. Le Ministère de la Justice et l'Alert Agency veulent leur peau. Alors, les gars, on a intérêt à les épingler !

Je veux qu'on mise tout sur eux. Mobilisez-vous ! Filatures, diffusion des signalements, écoutes téléphoniques, prises en flagrant délit. Tenez compte des appels anonymes ! Trouvez les identités de ces cinglés, remontez les filières, harcelez les indics. Pour ça, renseignez-vous dans les quartiers chauds, Grey Hills, et chez les Gothiques. Il y a peut-être un lien avec la drogue Outway. Collaborez avec le CNDO *[NDLA : Citizen Narcotics Defence Office. Service citoyen de lutte contre le trafic de stupéfiants].* Ils bénéficient d'importants financements occultes. Enquêtez chez les industriels, vérifiez leurs comptes. Le fisc saura vous aiguiller. Dans moins d'un mois, le Ministre veut bouffer de l'Ultime au petit déjeuner. Sinon, on est tous virés ! Par contre, si on y arrive, ça veut dire de l'avancement pour tout le monde, et des vacances ! Allez, rompez ! ».

Après son discours improvisé, Benton rassembla ses notes. Parmi elles, une feuille blanche trembla. Sa surface était grumelée d'imperfections, comme une peau se soulève et se gonfle. Par d'autres endroits, d'imperceptibles fissures apparaissaient, puis se creusaient et s'embrunissaient...

Les fissures d'une porte blanche. Celle d'un HLM, appartement n° 117. Douglas sonna. Un court arrêt au niveau du judas en verre, un claquement de verrou. Une grosse portoricaine lui ouvrit. Amorces de rides étendant leur emprise sur sa peau brune. Détresse dans la nuit de ses cheveux, dans le vertige de ses yeux. Madame Victoria Ramirez semblait atterrée à la vue de tous ces Ultimes réunis : Douglas, Hetter, Bonnicio... Et Fansetch, qu'elle ne connaissait pas. Ils surgissaient à nouveau, au terme d'une longue et anxieuse attente qu'elle aurait voulue éternelle. Elle balbutia :

« Monsieur, si c'est pour voir ma fille, je tiens à vous dire que vous ne pouvez pas la faire recommencer.
– Fais-nous entrer, insista Douglas.
– Vous ne pouvez pas continuer, je vous dis ! La dernière fois, ses maux de tête ont duré trois semaines ! La pauvre, elle pleurait tout le temps...
– Elle est là, au moins ?

– Oui, cependant...
– Fais-nous entrer.
– D'accord, mais je vous préviens. Si vous la forcez encore à se faire du mal... »

Elle ouvrit vraiment la porte. Les quatre grandes ombres s'engouffrèrent dans l'appartement, le long des murs à vieille tapisserie piquetée de coquelicots, dans les odeurs de cuisine qui planaient et s'enroulaient autour d'eux, masquant les rectangles des photos, les crucifix de bois et de fer où l'enfant Jésus priait dans sa souffrance perpétuelle. Victoria Ramirez frappa à la porte qui accédait à la chambre de sa fille.

« Qu'est-ce qu'il y a, maman ? J'ai pas fini mes devoirs, répondit la jouvence d'une voix où résonnaient l'angoisse, l'espoir qui transpirent de toute adolescente.
– Ce sont Messieurs Douglas et Hetter qui désirent te voir, ma chérie ! »

Sans attendre de réponse, la mère ouvrit. Consuella Ramirez, sa fille, fit pivoter sa chaise de bureau pour voir les visiteurs. Elle était plutôt belle, avec son menton court, son petit nez et le bleu traînant de ses yeux. Mais quelque chose comme la hauteur exceptionnelle de son front, fait encore accentué par ses cheveux noirs dégagés, les fines cernes qui trahissaient son état dépressif, le frémissement de ses gestes la rendait mystérieuse, inquiétante.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous êtes revenus ?, demanda-t-elle, en grelottant de la voix.
– On est désolés, Consuella, mais c'est la situation qui nous y oblige.
– On peut pas m'expliquer, là ?, interrompit Fansetch.
– Ah oui..., éclaira Hetter. Voilà... Consuella Ramirez a ce qu'on pourrait appeler... un don de voyance. Bon, évidemment, pas vraiment voyante au sens du terme, je veux dire pas la voyante des superstitieux... En fait, elle doit avoir une forme assez marginale de néovision. Voyez la largeur et la bombance de son front. A mon avis, elle est due à un organe cervical qui a muté pendant son enfance. Ses neurones vivent en symbiose avec des Extra-temporels. Ce sont des micro-particules dotées d'âmes. Celles-ci sont immergées dans un continuum espace-temps qui nous est étranger. En gros, le temps leur est plus perméable qu'à nous, tandis que la notion

d'espace et de mouvement leur est particulièrement abstraite. En se concentrant, Consuella peut focaliser ces bestioles sur un point précis de l'espace-temps. Ceux-ci transmettent l'information aux neurones. Mais à ce moment, ils sont très agressifs. Peut-être puisent-ils dans son énergie psychique.
Ou peut-être est-ce une simple augmentation de température ou un choc neuroélectrique. Toujours est-il que cette concentration est très éprouvante pour son organisme. Cela se manifeste par des maux de tête particulièrement violents... mais nécessaires.
– Bon, Rufus, se plaignit Douglas, t'arrêtes de parler d'elle comme si c'était une souris de laboratoire ?
– Je vois pas à quoi je peux vous servir, intervint Consuella. Mes précisions sont trop floues...
– Tes prédictions sont très utiles !, rectifia Douglas. Jusqu'à présent, tes indications sur l'activité future des Excarnés et des Négationnistes ont été tout à fait décisives !
– Je vous en prie... Je ne veux plus avoir mal comme ça... C'est comme si des crocs se plantaient dans mon cerveau... ». Ses yeux scintillèrent, des cascades translucides grossirent à leur base et dévalèrent lentement ses joues.

Douglas posa ses mains sur les épaules de la jeune voyante :
« Consuella... Il le faut... Pour la Cause !
– La Cause, la Cause ! A quoi ça sert ?
– Tu aimes ta mère, Consuella ? Tu aimes tes amis, tu aimes leurs rires ? Tu aimes... j'sais pas, des trucs... Quand le soleil se couche à ta fenêtre ? Tu aimes la vie qui grandit en toi ? Tu aimes tout ça ?
– Ou... Oui.
– Tu ne voudrais pas que tout cela soit anéanti du jour au lendemain, à cause des Excarnés ?
– No... Non.
– Alors, saches qu'on se bat pour toi, tendre Consuella... On se bat pour que tout cela survive. Mais le monde entier est fou. Le monde entier est contre nous. On a besoin que tu nous aides un peu. Toi, tu risques des migraines. Nous, on risque nos vies. Tu sais, tu le fais pas pour nous, en fait.

– Mais… ». Les larmes remontaient dans sa bouche, quelque chose dans ses yeux s'effondrait et se reconstituait dans un brusque tourbillon.
« Tu le fais pour ton avenir, Consuella. Je te promets qu'on ne te veut pas de mal, et que ta douleur nous chagrine beaucoup.
– Je ne sais pas… ».

Quelque chose de bestial en Douglas s'était tu depuis trop longtemps et prit soudain la parole : « Bon sang, mais comment tu peux être aussi égoïste et… inconsciente ! Tu vois ta mère, là, tu la vois ? Si tu ne nous aides pas, voilà ce qui va arriver un jour ! Les Excarnés lui rentreront dans la tête et la feront exploser ! Comme une grosse pastèque. Là ! Y'aura du sang et d'la cervelle partout ! Là, tu la vois, sa tronche éclatée, te dégouliner dans les mains ! Tu crois qu'elle mérite ça ? Tu crois qu'elle mérite de crever parce que tu te seras pas mobilisée, parce que t'auras pas tout tenté pour empêcher ça, que t'auras pas agi comme nous, les Ultimes ? Tu comprends ça, au moins ? ». Victoria Ramirez était prostrée contre le mur et ne disait pas un mot.

Consuella abdiqua : « D'accord… Je vais essayer… de me concentrer. »

Douglas reprit son souffle difficilement.

Elle ferma les yeux, serra les dents dans un raclement de gorge épouvantable. Les plissures se multiplièrent à la bordure de ses orbites. Son visage s'empourprait sous l'effort. Le jus de son crâne suinta de son front, qui devenait de plus en plus incarnat et se couvrait de veines saillantes. L'intensité de la peine lui arrachait des sifflements rugueux. De son nez, deux filets rouges partaient assécher sa bouche.

Toujours les yeux clos, elle finit par bégayer dans son extase, entre deux expirations lourdes : « Du… Du sang… Je sens le sang qui arrive… Il y en a… Partout ! Partout. Sur les murs, par terre. Des détonations. Le sang coule. Des morts, des morts ! Plusieurs Ultimes, décédés de mort violente. Un carnage, encore plus de sang. Celui des innocents comme celui des coupables. Oh, j'ai mal… Je vis leur agonie… Aaah ! ».

Elle perdit connaissance et s'écroula. Hetter et Bonnicio se ruèrent en avant pour la retenir. Hetter releva sa tête molle. Des ruisseaux gris infestaient sa figure. « Ah… J'ai mal… ».

Douglas envoya sa voix blanche : « Bon… On en sait assez. Allez, on y va… ». Il écrasa des billets froissés dans la main de Victoria : « Tiens. Les temps sont durs quand on vit sans mari !
– Monsieur Douglas, ce ne sont pas des méthodes !, contesta Fansetch.
– Toi, si t'es pas satisfait, tu peux te barrer du groupe ! J'ai jamais demandé à ce que tu viennes ! ».

Douglas ouvrit la porte d'entrée avec fracas. En sortant, il faillit percuter un jeune homme qui voulait rentrer. Sous le choc, ses cheveux bruns glissèrent d'un bout à l'autre de son front. Il reconnut Douglas, et lui adressa un regard de rancune, que ce dernier ignora. Il rabattit sur son corps un pan volant de son cache-poussière, vaste plage de tissu noir, si noir…

Noir comme cette nuit qui engloutissait la grande surface General Hackton Drugstore. Aux alentours, six formes voltigèrent entre les poubelles, aux coins des rues, loin de l'aura des lampadaires. Le commando de Négationnistes, cagoules et lunettes infrarouges, fila sans bruit vers l'arrière du bâtiment. Un vigile émergea à l'angle d'un mur. Aussitôt, Silverberg lui mit une main sur la bouche. Une giclée de gaz soporifique et l'homme était à terre.

« Y'en a un deuxième à l'intérieur ! », chuchota Wettsline. Vydons crocheta la serrure d'une issue de secours. Un Agent Partiel s'engouffra aussitôt dans l'obscurité du supermarché. Il revint assez vite pour leur faire signe que le système d'alarme et le vigile avaient été neutralisés.

« Terry ! Distribution du matériel ! », ordonna Wettsline. Silverberg se rendit de suite au rayon jardinage. Il apporta six arrosoirs.

Vydons avait trouvé un robinet dans une pièce de stockage. Il remplit les récipients un par un et les donna aux autres Négationnistes. Commença alors un curieux ballet. Ils coururent de rayon en rayon, au nez et à la barbe des caméras désactivées, abreuvant les plantes vertes, saupoudrant chaque plant d'engrais sélectionné. Aussitôt cette tâche terminée, les Négationnistes nettoyèrent les arrosoirs et les remirent en place, puis sautèrent hors du grand magasin. On réactiva le système d'alarme et les caméras et on referma soigneusement l'issue de secours.

Dans quelques dizaines de minutes, les vigiles se réveilleraient, tout gênés de s'être assoupis une seconde. Toutefois, ils seraient vite rassurés en ne constatant aucun vol ni aucune infraction. Les serviteurs des Excarnés, quant à eux, se seraient depuis longtemps évaporés dans la fumée que formaient le brouillard et les bouches d'aération.

Celle aussi qu'exhalait la cigarette et la bouche de Douglas. D'arabesques en plongées, la brume s'épandait et se résorbait, voguait écume, se lovait dragon de vent, lévitait en livides rubans de Möbius, en pentes souples qui se mélangeaient et explosaient, magma transparent qui renâclait à se diluer dans l'air. Déflagrations, trous noirs, raz-de-marée. Brises, galaxies, splendeurs torsadées. Tels étaient les souffles tabagiques de Sidney et de Gregory conjugués, au-dessus de cette table de petit déjeuner, au quartier général des Ultimes.

Il finissait son bol de Frosties. Elle souriait dans l'aurore carrelée de la cuisine. « T'as bien dormi, Greg ? ». Sa voix était encore plus rauque et plus soyeuse qu'à l'accoutumée. C'était une caresse brutale qui la rendait plus forte et plus belle que lui. « Comme quelqu'un qui a la conscience tranquille ! », répliqua-t-il avec entrain. Elle pencha la tête de côté et tira une autre cigarette de son paquet. Gregory la lui alluma avec son briquet.

L'image de Sidney vibra comme un coup de feu.
« Je voudrais te dire..., commença-t-il.

– C'est quoi ces deux photos ?, coupa-t-elle.
– Celles que j'ai devant moi ? C'est rien, c'est deux cousins...
– Ils s'appellent comment ?
– Celui-là, c'est Mark et l'autre, c'est Steve.
– Qu'est-ce qu'ils font dans la vie ?
– Ils sont morts.
– Ah., fit-elle avec un petit sourire de compassion. Ce sont des choses qui arrivent !
– Ouais. Mais qu'est-ce que tu fous ?
– Ça se voit pas ? Je mets du whisky dans mon cacao. Pour donner du goût.
– Mais qui t'a donné cette bouteille ?
– C'est Ange. Sa réserve personnelle.
– Putain ! ».

Il se dressa d'un coup, et partit en trombe vers la loge d'Ange. Il en ressortit escorté par un Lewis à peine réveillé, avec dans ses bras une cohorte de liqueurs diverses.

« Mais qu'est-ce que vous faites, patron ? »

En guise de réponse, Douglas lâcha la bouteille de vodka qu'il tenait dans sa main gauche. Elle explosa sur le sol dans une gerbe de verre mutilé et de torrent libéré. Puis vint la chute de toutes les autres bouteilles, à l'exception de la dernière, qu'il éclata contre un mur dans une rageuse élancée du bras.

« Bordel de merde ! Je veux plus voir une goutte de gnôle dans cette baraque !
– Espèce d'enfoiré, qu'est-ce qui te prend ?, tempêta Sidney.
– T'as pas intérêt à retoucher à l'alcool !
– J'ai bien le droit de faire ce que je veux !
– Certainement pas !
– Oh, quel pauvre type tu fais, alors ! »

Le vacarme de leur dispute continua un bon moment. Les murs semblaient tourner autour d'eux dans un vertige. Un mur passa, et pivota. A la place de son endroit, on vit son envers et une pièce contiguë, où Hetter et Fansetch examinaient des armes.

« Vous savez bien tirer ?, s'enquit Hetter.
– Revolver, pistolet mitrailleur, mitraillette. Oui, je me débrouille bien.
– Tiens, regardez ça. Mitraillette Bulletstorm 300. Légère, efficace. On en a dix, échangées aux révolutionnaires.
– En effet, ça a l'air d'être du beau travail.
– Et on utilise toujours ces balles.
– Tiens, elles sont bizarres. C'est des munitions à charge creuse ? »

Fansetch tenait entre ses mains des balles gravées de symboles cunéiformes qu'il n'avait jamais entrevus auparavant.

« Non, pas du tout., reprit Hetter. En fait, on a une hypothèse sur les Negs, les Négationnistes. Si on les tue avec des balles normales, leur âme ne meurt pas vraiment. Ils deviennent des Excarnés ou peut-être pire, des Affamés. Ce sont des balles consacrées qui sont censées contrarier ce processus de résurrection mentale.
– Mais c'est pas un peu exagéré, ces histoires ? Les Negs sont des hommes comme les autres, après tout !
– Dis voir, tu prétends quand même pas en savoir plus que moi !
– Heu, non, bien sûr. »

Douglas fit irruption dans la pièce. « Donne-moi les clés de la Goodroad, Rufus !
– Tiens, c'est celle du break... Mais au fait, dis voir, Gregory... Pourquoi tu prends le train pour aller voir ta mère à Digsville, au risque de te faire bouffer par les Excarnés, alors que tu pour aussi bien t'y rendre en bagnole ?
– Tout simplement parce qu'une fois sorti de La Cité, je suis trop facile à pister pour les Negs ! Si je me fais choper en pleine campagne, pas moyen de leur filer entre les doigts !
– Mais vous pensez sérieusement que les Negs connaissent votre signalement ?, objecta Fansetch.

– Toi, tu veux jouer aux plus malins… Fais gaffe ! C'est quand on est naïf comme toi qu'on se fait trouer la peau ! »

Après son sermon, il saisit son revolver Gorgon 3MY4 familier et en fit brusquement claquer le chargeur.

Un claquement, dans la tête. Puis des milliers de pianotis, des clics, des sonneries, la cacophonie de tout un appareillage en marche fiévreuse, des trilles qui se répercutent et résonnent sans fin dans la tête de Monsieur D. La pénombre du néant, plus oppressante que la mort. Au prix d'un violent effort, il écarte les paupières. Il se relève d'un coup. Un malaise lancinant. Le décor n'est qu'une glu de couleurs, un agglomérat de vrilles et de bariolages qui se précise peu à peu, les pixels de sa vue s'assemblent enfin pour donner une image cohérente.

Le voilà sur un lit d'hôpital. Des tuyaux pénètrent dans ses bras et ses narines, y injectant des fluides douloureux et flasques.

Un médecin aux courts cheveux gris et au nez fort lui adresse la parole avant même qu'il ne soit totalement revenu à la réalité :

« Vous voilà enfin réveillé, Monsieur D !
– Bon sang, Densat ! Le centre d'archives… Freddy !
– Calmez-vous. Vous avez besoin de repos.
– Que se passe-t-il ? On était en voiture, Freddy s'est retourné…
– Ne vous inquiétez pas. Vous n'avez pas eu d'accident de voiture. Vos amis sont sains et saufs. Vous êtes à l'Hôpital Central Saint-Sigismond. Voilà une semaine que vous étiez dans le coma.
– Co… Comment ça se fait ?
– Vous ne vous rappelez pas les circonstances dans lesquelles vous avez perdu connaissance ?
– Euh… Non.
– Je pense que la mémoire vous reviendra petit à petit. Les amnésies partielles ne sont pas rares en cas de grave choc physique et émotionnel.
– Grave choc ? Mais je n'ai pas l'air blessé !
– Certes. Mais j'ai une nouvelle délicate à vous annoncer.
– …

– Vous avez une tumeur au cerveau, de la taille d'un œuf. C'est elle qui a provoqué votre coma, à la suite du choc. Nous ne pouvons pas opérer dans de bonnes conditions. Il n'y a plus pour vous qu'à espérer qu'elle n'entraînera ni la mort ni des dérèglements trop importants. Néanmoins rassurez-vous : sa croissance semble interrompue. Vous allez encore vous reposer un jour ou deux…

Puis nous passerons à des examens…

D'abord des épreuves visant à réévaluer votre motricité…

Et ensuite…

C'en est trop pour Monsieur D. Les paroles du médecin s'étalent comme de la bouillie au fur et à mesure de son évanouissement, tandis que s'outre l'odeur des baxters, le rance de la chambre, la nausée des produits qui partent dans son corps, le tout devenant un relent infect, qui s'atténue, fuse en fumet plus supportable…

Celui du potage que préparait Johanna Hollandson, la veuve du Vecteur. Quand elle se pencha au-dessus de sa casserole en fonte, ses cheveux s'amoncelèrent en larges torsades blond foncé sur son visage doux, fatigué. Le vert de sa soupe se reflétait en grumeaux sur celui de ses yeux flottant dans quelque songe désolant. Assis sur le fauteuil rouge garni de dentelles, le petit Colin se mit à glousser. Pour aller le prendre dans ses bras, elle contourna la table de cuisine que recouvrait une nappe à motifs fleuris.

Un couloir à la tapisserie terne donnait sur les autres pièces de la maison. Le lustre en fioritures sombres sifflait une pâle lumière sur le chêne des portes. Sigourney, sa fille de six ans, en parvint en sautillant, faisant valser ses mèches dorées et vaciller le bleu maigre de ses yeux :
« Maman, il y a un monsieur qui sonne.
– Mince, j'avais rien entendu. »

Elle accourut pour tirer la poignée de la porte d'entrée, dévoilant la silhouette de Gregory Douglas :
« Bonjour, madame Hollandson. Je suis Chris Glower... Un ami de votre mari...
– Ah... Entrez. ».

Ils furent bientôt tous les deux assis à la table de la cuisine, devant les volutes d'un café. Sigourney jouait avec ses Barbies près de la chaise de Douglas.

« La police n'a pas donné de nouvelles sur sa disparition ?, s'enquit Douglas.
– Hélas non. Mais on n'a pas retrouvé le corps. Je garde encore espoir.
– Vous savez, votre mari était vraiment quelqu'un de bien. C'est injuste, ce qu'il lui est arrivé.
– Ça, je le savais depuis longtemps que le monde n'est pas juste, dit-elle à la limite du sanglot.
– Oh, pardon, madame... Pardon d'avoir ramené de mauvais souvenirs à la surface.
– Non, ce n'est pas grave. Enfin, ce ne sont pas déjà des souvenirs, c'est trop récent... Il va sûrement revenir. Peut-être qu'on l'a enlevé, qu'on va nous demander une rançon... Peut-être qu'il a eu un accident, qu'il est devenu amnésique... Peut-être qu'il s'est simplement enfui. Mais non, impossible... Nous nous aimions.
– Ne vous inquiétez pas, je suis sûr que tout cela va s'arranger. En tout cas, l'Amicale de sa promo a réuni ceci pour vous aider à tenir le coup en attendant. »

Il posa une valisette noire sur la table.

« Non, vraiment, je ne peux pas accepter, se défendit-elle.
– Je vous préviens, madame, je ne repartirai pas avec. Vous avez besoin de ça. On sait tous ce que vous endurez. Je m'en vais. Vous garderez ça.
– Mais... Bon, je vais vous raccompagner dehors. »

Ils se levèrent et elle emporta la valise.

Alors qu'elle allait lui dire au revoir et merci, elle jeta un regard dans la valise. A la vue de tous les billets, elle se retourna vers lui :
« Monsieur... Ça n'est pas une aide, tout ça... Ça ressemble... à un dédommagement.
– Mais voyons, madame, ce n'est rien que le fruit d'une cotisation...
– Taisez-vous ! Qui êtes-vous ? La mafia ? Ou quelque chose de pire encore ? Qu'a fait mon mari pour que vous vous en débarrassiez comme ça ? Il n'a jamais fait de mal à personne !
– Madame, ressaisissez-vous...
– Il n'a jamais fait de mal à personne !
– Je ne suis qu'un ami de Gabriel...
– Je ne connaissais pas tous ses amis mais ça n'empêche pas. Est-ce que vous vous appelez seulement Chris Glower ? Montrez-moi vos papiers ! »

Il y eut un long silence crispé entre eux deux.

Puis Douglas sortit une carte plastifiée de son portefeuille. Johanna Hollandson s'attarda un moment à consulter sa carte d'identité.

Elle la lui rendit enfin : « D'accord, monsieur Glower... ». Il affichait une mine contrite. Son visage n'était pas assez élastique pour exprimer tout son repentir.

« Partez ! », ragea-t-elle.

Il ne broncha pas.

« Partez ou j'appelle la police ! »

Cette fois, il ne se fit pas prier davantage.

Une fois que sa voiture eut disparu du paysage, elle retourna dans sa cuisine. Avant de compter l'argent, tout à sa révolte, à sa joie, à son deuil, elle embrassa la croix d'argent qui pendait d'une chaînette à son cou.

La croix d'argent à la poitrine du Père Henry. Le vieil évêque rajusta ses lunettes à montures dorées. Il reconsidéra du regard le presbytère de son subordonné, le Père Jason. Tout le décor était en rupture avec l'habituel anachronisme de l'Eglise Catholique. Un autel de métal noir poli où une coupe de verre accueillait le sang du Christ. L'hostie dormait dans un réceptacle de bois verni sans aucune gravure ou décoration. Une grande croix de fer trônait au mur blanc. Quelques bancs modernes et une veilleuse rouge au sommet d'un tabernacle blindé complétaient le panorama du presbytère-église.

A genoux devant, Père Jason priait. Complet noir et pantalon de toile noire, seule la croix à sa poitrine et son col blanc témoignaient de sa condition de prêtre. Son dialogue avec Dieu dura encore cinq minutes. Puis il se signa et se releva. Visage clair dont la gravité contrastait fortement avec la jeunesse. Le Père Henry prit la parole :
« Père Jason... Où en sont vos investigations sur les Grands Hérétiques ?
– Très avancées, Père Henry. J'aurai bientôt à appliquer les secondes directives du Vatican.
– C'est-à-dire ?
– Entrer en contact avec ces pauvres gens. Leur transmettre la Sainte Parole. Les libérer de leurs tristes pensées.
– Je vous en prie, pas de jargon apostolique entre nous. Soyez plus précis.
– Plus précis ? Qui a-t-il d'autre à préciser ? Ces âmes perdues vont rejoindre la bonté de Dieu ! Depuis la nuit des temps, Dieu a permis aux hommes d'adhérer à d'autres croyances qu'en la sienne, voire de ne croire en rien, ou même de ne croire qu'en la science ! Mais la Grande Hérésie dépasse toutes les bornes ! Ils mettent en péril la dernière dignité de l'Homme ! Comment Dieu ne peut-il pas pleurer à la vue de ses enfants tremblants, ravalés à un rang inférieur à celui de la bête, effrayés par le moindre souffle dans l'ombre, persuadés que le Mal a définitivement gagné la partie ! Est-il bon que cette erreur se répande ? Suis-je un criminel en voulant transmettre la miséricorde de Notre Père ?
– Certes non. Mais...
– Dieu nous charge de protéger l'humanité !
– Pussiez-vous dire vrai, Père Jason... Pussiez-vous dire vrai... »

Des taches circulaient sur les lunettes de Père Henry, et on aurait juré que par un effet de microscope, c'étaient les reflets grossis d'amibes qui glissaient ainsi sur les verres, clapotis de liquide vivant dans l'anneau de leurs membranes…

Membranes qui soudain s'aplatirent en ellipses et se couvrirent de cils. Ceux-ci battaient dans l'eau pour faire avancer ces êtres vivants unicellulaires qu'on appelle les paramécies.

« Tu as vu ce qu'on observe quand on fait infuser un peu de blé dans un verre d'eau ? », remarqua Hetter, l'œil rivé sur le microscope. Il céda ensuite à Douglas la place de son globe oculaire.

« Les Bactéries, poursuivit Hetter. Les virus, les protozoaires. Ce sont eux les vrais maîtres de cette planète. On ne pourra jamais les vaincre. Aucun mammifère n'est en mesure de nous faire vraiment du mal, mais le virus du SIDA et le microbe du paludisme tuent des millions d'individus chaque année. Nous croyons occuper le plus de niches écologiques, mais c'est faux. Ce sont eux. Des fumeurs de vapeur sulfurique à plus de cent degrés, à trois mille mètres de profondeurs dans les abysses, jusqu'aux nappes d'eau si salée que toute vie devrait en avoir disparu. Jusque dans l'espace, sur les météorites. Ce sont les premiers habitants de cet astre, Greg… Et ce seront également les derniers. Qu'est-ce qu'on pourra faire s'ils décident de se révolter un jour ? Qu'est-ce qu'on pourra faire ? ».

Les paramécies voguaient à toute vitesse, à la recherche des bulles d'air où était piégé le précieux oxygène. Toutefois, prisonnières entre les deux lames de verre qui enserraient leur milieu de culture, n'observaient-elles pas à leur tour leurs observateurs ? L'âme agitée de sourds complots, leurs capteurs sensoriels n'étaient-ils pas braqués sur l'objectif de l'appareil où transparaissait l'œil de Gregory Douglas, odieux gouffre noir et brun d'une conscience torturée ?

L'œil du nourrisson plaquait sa vue au plafond, étudiant chaque fissure, chaque variation de son ton blanc, assisté dans sa tâche par son autre œil. Allongé dans son berceau en tissu rose et bleu, l'enfant d'un an se débattait et riait, jouant avec quelque entité invisible. Puis une terrible idée lui traversa l'esprit et le rire se mua en lamentation furieuse, son visage se crispa, ses yeux crachèrent de la pluie, ses pieds et ses mains semblaient vouloir boxer son ancien compagnon imaginaire. Il hurla si fort qu'aussitôt une voix accourut à sa rescousse : « Ne t'inquiète pas, mon petit Trevor, il n'y a rien. Je suis là… ». *Il nageait dans la voix de la jeune femme un air étrange qui devait survivre d'une civilisation antique, disparue bien avant l'avènement de La Cité.* Puis deux mains fines se posèrent sur le berceau, prêtes à saisir le bébé pour le consoler.

La main de Sidney. Sur l'atelier devant elle, une canette de Coca-Cola dont le couvercle avait été enlevé. Elle avait percé un trou dans ce couvercle, sous le sommet de la poignée qui sert d'habitude à ouvrir la canette. Un étrange attirail avait été fourré à l'intérieur de la boîte de Coca. Elle en retira précautionneusement l'extrémité d'un fil de fer qu'elle passa dans le trou qu'elle avait foré à travers le couvercle. Puis elle noua ce fil de fer à la poignée d'ouverture. Enfin, elle saisit un fer à souder de sa main droite et attrapa un fil d'étain entre ses dents, pour recoller le couvercle de façon presque invisible.

« Bon, tu t'en sors, Ange ? », demanda-t-elle soudain. Celui-ci s'affairait sur une autre canette.
« Ecoute, c'est pas compliqué !, poursuivit-elle. J'ai déjà mis le plastic sur les bords. T'as plus qu'à enfiler le détonateur au milieu. Tu plante bien les prises dans la pâte. Fais gaffe quand même ! Si t'échappes au souffle de l'explosion, je te signale que tout ça, c'est bourré de shrapnels ! Et arrête de trembler comme ça ! Eh, moi, j'y arrive avec une seule main, alors ne me fais pas croire que t'en es pas capable… C'est simple, après on met le petit système à retardement, relié au fil de fer… Tu tires la poignée comme si tu voulais ouvrir la canette, et en fait, ça tire le fil et ça dégoupille le truc ! Génial, non ?
– Faut vraiment être cintré pour fabriquer des grenades avec des canettes de Coca !

– Quoi ? C'est vachement bien, c'est passe-partout ! Allez, du courage ! On en fait encore une dizaine et après t'as droit à une pause !
– Pfou ! Mais je comprends pas pourquoi t'es pas morte de trouille que ça nous pète à la gueule, toi ! Et en plus, tu travailles à une sacrée vitesse ! On dirait que des explosifs, t'en as fait toute ta vie !
– Non, Ange... Non... J'en ai pas fait toute ma vie... ». Elle avait les yeux humectés de peine.

Sans plus tarder, elle se remit à l'ouvrage. Sur l'étain dégoulinant, le fer émit un chuintement grossier, un sifflement, expiration d'air bouleversé par la chaleur.

Le gosse siffle. Siffler dans la nuit, quand les parents ont déserté sa chambre, ça le rassure. Aujourd'hui, il a encore fait une bonne grosse bêtise. Cet été 1964 était vraiment super. Il est allé s'amuser dans la ferme du voisin, cet idiot de Barton. C'était vraiment marrant d'escalader les balles rondes de paille dans la grange à foin. Tellement marrant qu'il ne s'est pas privé de sauter et de courir sans fin sur l'empilement de balles. Ou plutôt si, il y a eu une fin. Quand les balles se sont mises à dégringoler sous ses pieds. Le gosse s'est juré qu'il n'aura plus jamais une frousse pareille. Finalement, il s'en est sorti sans même rien de cassé. A peine quelques éraflures et une cheville foulée. Bref, rien par rapport aux trois poules et au cochon qui ont été broyés sous la masse. C'est Barton qui l'a ramené, criant de peur et de douleur. Et là, à la maison, y'avait pire que les bottes de foin. Y'avait Phil, son père. Bon sang, quel géant ! Juste le type qu'il faut à Shirley, la mère, pour qu'elle se sente protégée. Mais lui, le gosse, il se sentait pas du tout protégé par cette brute dont le travail en aciérie et les week-ends au bistrot n'avaient guère tempéré la férocité. Bien au contraire. « Sale petit con ! T'aurais pu te tuer ! Remarque, on serait débarrassés, parce qu'avec toutes tes âneries, ta mère a déjà des cheveux blancs. ». Celle ci se blottit contre Phil, ses grands yeux tout affolés au milieu de sa figure d'enfant et de ses cheveux châtains que la panique arrangeait en boucles et en désordres.
« Tu pouvais pas faire attention ?, s'était-elle indignée.
– Mais maman, je pensais pas que...

– Tu pensais pas, tu pensais pas ! C'est bien là ton problème, tu penses jamais à rien ! Et les bêtes qu'il va falloir rembourser ! Comment tu veux qu'on y arrive ? »

Le père était dans une colère plus noire que noire.

Il l'amena à lui par l'oreille, extirpant une brusque souffrance de son corps.
« Tu vas voir, après la correction que tu vas avoir, t'auras pas envie d'recommencer !
– Papa, non ! J'te d'mande pardon !
– Ah, tu vas voir !' »

Il l'a entraîné dans la cuisine, il a sorti le bâton qu'il garde toujours au cas où. D'habitude, le gosse s'en sort avec un bon coup sur les fesses, mais là c'était un jour faste. Les coups n'ont pas cessé, et après ils ont remonté dans le dos. La mère regardait sans rien dire. Et à chaque fois, c'était comme si son père lui défonçait les côtes et les vertèbres, néanmoins il n'arrêtait pas. Il eut beau gueuler à s'en déchirer les poumons, ça a duré… Impossible de savoir combien de temps. Au moins mille ans. Il se retournait, et il voyait le bâton descendre lentement, si lentement, presque immobile. Pourtant, ce qu'il faisait mal en retombant !

Mal, si mal…

Les coups, les coups !
Trop mal !

Le voilà dans son lit, le gosse, le dos endolori pour des semaines. Le voilà et son cœur franchit des rampes de tachycardies avec des accélérations vertigineuses. Les pleurs qui ont attendu toute la journée surgissent enfin. Il déteste ses parents ! Il jure sur les ténèbres dantesques de cette affreuse nuit qu'il voudrait les voir mourir ! Voir mourir son père qui était trop heureux d'avoir une punition à infliger pour pouvoir soulager sa violence ! Voir mourir sa mère qui n'a pas empêché son père d'arrêter !

Malgré lui, il perd pied et tombe dans les rêves si bizarres qu'il fait toujours. Dans les dernières bribes de sa conscience, il sent que la pénombre se penche sur lui et le convoite.

Bientôt tout n'est plus que le magma habituel, les ascensions d'étincelles vertes, les tempêtes intérieures et les femmes embrasées qui s'agitent dans l'indéfini, livrées à ses fantasmes, à sa pitié, à sa dévotion. Les abîmes le happent pour le régurgiter dans d'autres atmosphères. Parmi cette ébullition de songes, ces remous de bave immatérielle, il se cherche des alliés, des démons titanesques prêts à déferler à ses ordres en rugissant, des chimères transdimensionnelles et des cauchemars agglutinés qu'il appelle depuis l'autre bout du réel, à son service !

Venez, grondements flasques, pestilences vautrées, cornes, ventres, gueules et yeux... Obéissez !

A votre maître.

Et c'est toute une horde onirique qui jaillit en pus multiforme, qui roule et vole à travers son cerveau, qui barrit comme un martyre...

Son martyre...

Son dos qui n'en finit pas de souffrir !...

« Aïe !
– Qu'est-ce qui vous arrive, patron ?, demanda Vydons à Wettsline.
– Rien, c'est mon lumbago qui me reprend ! »

Silverberg descendait avec eux une petite rue très en pente. Façades crasseuses de logements industriels, bicoques de briques rouges aux cheminées branlantes.

« Je disais donc, reprit Wettsline, il faut vraiment se méfier des animaux. Même des moins évolués, je veux dire les mammifères. Même eux ont une néovision surdéveloppée. Et comme ils peuvent être la proie des Excarnés, ils peuvent se montrer très agressifs vis-à-vis de nous, voir utiliser contre nous des pouvoirs issus de la néovision.

C'est pourquoi il faut traquer les sujets qui manifestent une néovision particulièrement affûtée. Ne vous étonnez pas si je vous dis que les plus redoutables des Ultimes sont sans doute des lézards ou des scarabées ! »

Les trois Négationnistes étaient seuls quand une vieille dame trottina à leur hauteur. Elle tenait en laisse chien bâtard, une sorte de beagle avec un poil frustre d'un brun pâle, aux boucles hirsutes. A leur vue, il se mit à aboyer frénétiquement. Cela variait du jappement au grognement, avec des accents tantôt menaçants, tantôt craintifs. Il trépignait sur ses pattes, frémissait et montrait les crocs.

Vydons et Silverberg reculèrent avec effroi. Sans plus réfléchir, Wettsline empoigna la pauvre vieille femme : « Toi, la vioque ! Comment tu t'appelles ? ». Les deux autres retinrent le chien pour qu'il ne morde pas leur chef.
« Heu... Heu... Je m'appelle Maryse Walsh... Que... Que me voulez-vous ?
– Ton sale clebs, il s'appelle comment ?
– Heu... Il s'appelle Moxph. Pourquoi ?
– Dis-lui de se taire !
– Je ne peux pas. Il ne veut pas s'arrêter...
– Il doit savoir qui on est !, suggéra Silverberg.
– Oui et bien moi aussi je dois savoir qui il est, répliqua Wettsline. Il faut l'interroger ! Où est-ce qu'il y a un endroit tranquille, ici ?
– Cette baraque-là, proposa Vydons. C'est inhabité depuis dix ans !
– Moxph, Madame Walsh... Vous nous suivez ! ».

Aussitôt dit, aussitôt fait, ils les entraînèrent dans un appartement délabré dont Vydons avait forcé la serrure de la porte d'entrée. Les écailles de la peinture formaient comme des impacts au mur. Le plâtre du plafond s'était détaché en plaques sur le sol. Dans ce qui restait de cuisine, il y

avait une table et une chaise en plastique. Silverberg ramena des morceaux de tissu. Il ligota Madame Walsh sur la chaise et la bâillonna.

« Maintenant, Moxph, entama Wettsline, tu vas me dire tout ce que tu sais sur les Excarnés et sur vos activités visant à leur nuire. »

Les yeux de la pauvre vieille trépidaient follement dans leurs orbites.
« Bwouf, fit le chien d'un air dépité.
– Si t'es pas plus bavard, on va faire du mal à ta maîtresse...
– Mais bon sang, Louie, comment tu penses comprendre ce que dit ce clébard ?
– Je sais pas, il va y avoir de la télépathie, un signal, un flash, quelque chose ! La néovision, c'est quand même pas fait pour les chiens ! Enfin, ça, c'est une façon de parler...
– Wif !
– Terry, tu sais ce qu'il te reste à faire... », intima Wettsline.

Silverberg épousseta la table avec un chiffon pendant que Vydons déliait le bras droit de Madame Walsh, de plus en plus terrorisée. Vydons lui maintint le poignet sur la table, la paume de sa main ridée contre le bois. Silverberg éleva le poing très haut et l'abattit sur les jointures des doigts dans un abominable craquement.

Madame Walsh ferma les yeux et son cri fut à peine étouffé par le bâillon.
« Alors, Moxph ?, s'égosilla Wettsline. Ça te donne pas envie de discuter, ça ? T'y tiens pas, à ta vieille ? Il t'en faut plus ? Pas de problème. Terry, recommence ! »

L'adjoint brandit à nouveau son poing...

Le poing de Rufus Hetter s'ouvrit, révélant trois beaux cailloux rouges, des amphiboles.

« Regarde les nouveaux que j'ai ramenés !, proclama-t-il.
– Pour ta collection ?, demanda Douglas.
– Beuh non, sot. C'est pour les négociations !
– Les négociations ? T'as pas renoncé ?
– Bien sûr que non ! Il faut être persévérant ! ».

Il posa les amphiboles sur une des tables blanches du laboratoire. A côté d'autres pierres, comme du basalte, du granite ou du calcaire.

« La plupart des écrits sur les Autres Réalités, continua-t-il, certifient que les minéraux possèdent une intelligences et une néovision propres, qui pourraient être très supérieures à celles des êtres vivants *classiques*. Jusqu'à présent, ils sont neutres. C'est à nous, Ultimes, de tenter de les rallier à notre Cause.
– Mais comment tu comptes communiquer avec eux ?
– Je sais pas... Je vais me concentrer. Je finirai par y arriver. D'ailleurs, toi qui as la néovision, tu devrais en être plus capable que moi ! Tu veux pas tenter le coup ?
– Non merci, ça ira... »

Hetter ignora le mépris de Douglas et fixa intensément des yeux un fragment de roche plutonique, issue du refroidissement d'une poche de magma souterraine. Noire comme enfers, juste revêtue par le scintillement blanc des plagioclases qui soudain s'animèrent et se dandinèrent dans un crépitement d'étoiles, de parasites.

« Bon sang, elle marche pas bien, cette télé !, s'énerva Douglas. Ah, ça y est, voilà l'image ! ». Il sauta aussitôt sur le dernier fauteuil libre, les autres étant occupés par le reste des Ultimes, Sidney et Alec y compris. « Si vous saviez le bordel que ça a été pour récupérer une cassette de ce jugement ! », finit-il. Les sursauts d'une vidéo aux teintes bleutées les introduisit devant un policier qui témoignait.

Assise au banc des accusés, Susan Weldings, écrivain et philosophe qui avait connu un gros succès de mode il y a quelques mois, avec un livre mystérieux baptisé *Feu-Naître-Ange*. La trentaine, ou peut-être un peu plus jeune. De grosses lunettes, de longs cheveux bruns mal coiffés. Ni belle, ni laide, juste une bouille qui inspire confiance. Ou pitié.

« Reconnaissez-vous cette femme comme celle qui vous a pris en otage ?, demanda l'avocat général au policier.
– Je saurais pas vous dire, monsieur... La mienne avait pas d'lunettes. Et puis j'étais sous le choc. Je ne me souviens pas de grand-chose.
– Même confusion constatée dans les dépositions de ses collègues, remarqua l'avocat de la défense. Monsieur... Est-ce vous ou l'agresseuse qui a tiré le coup de feu ?
– C'est... C'est moi. Mais c'était en me débattant.
– Cette arme ne devait-elle pas avoir une sécurité ? Ne reconnaissez-vous pas que vous auriez pu, par inadvertance, tirer sur un civil ou sur un de vos collègues de la CNDO ?
– Certes, mais...
– Estimez-vous que cette femme vous a relâché assez vite ?
– Oui, plutôt.
– Quelles étaient ses exigences ?
– Rien, juste qu'on la laisse partir.
– Avait-elle commis un délit, ou volé quelque chose ?
– Non. Ou du moins, pas que nous le sachions. Elle était juste avec les toxicomanes quand notre brigade a investi le squat.
– Vous semblait-elle trop lucide pour avoir consommé de la drogue ?
– Oui, maintenant que vous le dites, je crois pas qu'elle était droguée... Le gars qui l'accompagnait avait l'air nettement plus sonné.
– Il est dommage que vous ayez lavé votre uniforme le soir après l'agression, déplora l'avocat général. Vous ne vous êtes pas doutés qu'on aurait besoin d'y relever les empreintes digitales ? Un de vos collègues affirme avoir vu une poignée de billets qui dépassaient de la poche de votre veston. Votre agresseuse ne vous aurait-elle pas corrompu afin qu'on ne découvre pas sa véritable identité ?
– Monsieur l'avocat, c'était juste de l'argent qui dépassait de mon porte-monnaie ! Je... Je devais faire un achat important après mon travail. Un

magnétoscope. Et ma femme était partie en voyage. Je lui avais laissé mon carnet de chèques... ».

Douglas mit un moment la cassette en avance rapide. On appela à la barre monsieur Forrest Tetburns, biologiste renommé et toxicomane interpellé lors de l'agression. Gras, barbe et petites lunettes rondes.

« Quel nom vous a donné l'agresseuse ?, lui demanda l'avocat général.
– Anna Gray, ou Grayn, je crois...
– Dans votre déposition, vous avez déclaré qu'elle devait être Susan Weldings, en réalité.
– Non, j'ai dit qu'elle lui ressemblait. Comme je pourrais dire que vous ressemblez à l'acteur Tim Roth, monsieur. Pourtant, vous n'êtes pas Tim Roth.
– D'après les portraits-robots, on a identifié son compagnon comme étant Steve Mengan. Connaissiez-vous ce nom ?
– Non. Il a dit qu'il s'appelait O'Connely. C'était sans doute un nom d'emprunt.
– Exact, tout comme c'était le cas pour Anna Grayn. Aucune personne portant un tel nom ne correspond à son signalement.
– Savez-vous que Steve Mengan est mort par overdose le lendemain de son accident ?
– Oh, Seigneur ! Non ! »

Douglas serra les poings.

« J'appelle à la barre monsieur Zacharie Williams », annonça l'avocat général.
Celui-là avait aussi de l'embonpoint et un collier de barbe quelque peu négligé. Plus de grosses lunettes en écaille de tortue.
« Monsieur Williams, vous êtes un éminent psychanalyste et docteur en psychiatrie...
– Eh bien, je ne critiquerai que la qualification d'éminent, car il me faut parfois faire semblant d'être modeste, répliqua-t-il avec un grand sourire.
– Vous avez bien eu madame Susan Weldings comme patiente à l'asile psychiatrique Saint-James, à deux reprises ?
– C'est exact.

– Pensez-vous qu'elle est toujours aujourd'hui psychiquement instable ?
– J'estime qu'à la suite de mes traitements, elle était en bonne possession de ses moyens.
– En bonne possession. Je laisse au jury le soin d'examiner le tour équivoque de cette expression...
– Etait-elle susceptible de manifester un comportement violent ?
– C'est possible. Elle a mordu un infirmier lors de son premier séjour... »

« Je souhaiterais poser une question au responsable de l'enquête, intervint l'avocat de la défense. De quelle drogue Steve Mengan est-il mort par overdose ?
– C'est... une drogue nouvelle. Le CNDO ne m'autorise pas à divulguer son existence et sa nature.
– Comment peut-on prétendre juger équitablement une personne quand on ne nous révèle pas tous les détails de l'affaire ?
– Je vous signale, Monsieur l'avocat, que Steve Mengan n'a pas orchestré la prise d'otage. Il serait même hasardeux de le qualifier de complice. Vu les effets de la drogue, il n'était certainement pas responsable de ses actes. Je ne vois donc pas pourquoi vous voudriez accéder à son dossier. »

Puis enfin le procès se clôtura sur la délibération du jury : « Madame Susan Weldings est déclarée non coupable. »

Douglas enchaîna sur un autre enregistrement. Un extrait d'un journal télévisé de la grande chaîne CNTC (City News Teller Channel).

Assis à côté du présentateur Matthew Barnes, un minuscule journaliste aux lunettes rondes exposait une théorie fort intrigante :

« ... J'ai tout lieu de croire que *Feu-Naître-Ange*, le prétendu chef-d'œuvre de Susan Weldings, n'est pas un ouvrage de pure fiction et de méditation philosophique. J'ai de bonnes raisons de croire qu'il est inspiré d'un fait réel dans lequel l'auteur a d'ailleurs été impliqué. Je parle de sa rencontre avec un certain illuminé mystique du nom de Mark Haden-Douglas qui est décédé en août 2000. »

Sidney regarda son homme et vit ses yeux trembler.

Hetter brisa le silence :
« Bon, j'sais pas vous, mais moi, cette télé m'a donné envie d'aller faire un tour pour m'aérer l'esprit.
– Je t'accompagne un peu, fit Douglas. Je fume une petite clope et après, j'irai passer un coup de fil à ma mère. ».

Pour confirmer ses dires, il sortit une Marlboro de son paquet.

Tout à coup, l'extrémité de sa cigarette s'embrasa. Au bout de cette cigarette, sa main frémissante et La Cité froide qui les entourait, Hetter et lui, alors qu'ils traversaient les allées bétonnées de Salvation Avenue.

« Tu m'as l'air anxieux, Greg.
– Possible. C'est pas toujours facile de tout gérer.
– Ouais. J'ai connu ça.
– A propos... Tu m'en as jamais voulu que l'Œil ait décidé que je te remplace ?
– Oh, tu sais... Si, sûrement, je t'en ai voulu. Mais après tout... Moi, je crois que j'ai étudié tous les livres sur la question. Je connais énormément de choses sur les Excarnés, sur leur réseaux, sur leurs exactions à travers l'Histoire... J'en connais bien plus que toi ! Cependant, ça sert à quoi si je peux pas voir ? Si je peux pas expérimenter ? A quoi ça sert de savoir que les scarabées parlent si je ne peux pas les entendre ? Non, toi, t'as la néovision, et puis tu as ton passé... T'es un homme d'action et moi un rat de bibliothèque ! C'est mieux comme ça... De toute façon, je dois m'incliner devant les décisions de l'Œil. Tout comme tu l'as fait toi-même... Tu ne l'avais pas réclamée, cette place !, finit Hetter, avec un arrière-goût d'amertume dans la bouche.
– De toute façon, on ne peut pas se passer l'un de l'autre !, le réconforta Douglas.
– Ouais, tu dois avoir raison.

– Bon, moi, je vais par là. Je suis encore en retard, ma mère va être furax. Allez, à ce soir !
– A ce soir, Greg. »

Sur le trottoir, un policier alpaguait un clochard :
« Qu'est-ce que tu fais là, à mendier ?
– 'vous occupez pas d'moi, j'vous ai rien d'mandé !
– Quitte cette vie misérable et ces pratiques illégales ! Laisse-toi te faire héberger dans nos Centres d'Accueil !
– D'abord, ça s'appelle pas comme ça, ça s'appelle Centres de Rééducation par le Travail. Y'a tromperie sur la marchandise.
– Tu en sortiras avec un métier respectable, tu gagneras ta vie, tu seras un vrai homme !
– Mais j'suis un vrai homme ! Et p'têt ben plus que toi.
– Viens dans les Centres ! Tout ça, j'le dis pour ton bien !
– Fous-moi la paix. Ceux qui y sont partis, j'les ai jamais r'vus ! Soit y m'ignorent, soit y sont jamais sortis, soit y zont carrément disparu ! Merde à La Cité ! J'préfère avoir ma vie d'chiotte et rester libre ! ».

Les chaussures des deux hommes divergèrent de route, et l'on retrouva bientôt celles de Hetter arpentant l'entrée de Greatgreen Park, l'un des plus grands abris de nature à La Cité.

Il vit les oscillations graciles des brins d'herbe qui constituaient la pelouse, et il hésita à les fouler du pied. Ces tiges insignifiantes étaient des végétaux comme les autres, elles étaient gorgées de haine contre les humains, capables d'émettre un foisonnement d'ondes mortelles si elles en sentaient la nécessité. Comment réagiraient-elles à l'agression d'un Ultime, rival des Excarnés, leurs alliés ? Aussi décida-t-il de les éviter et de marcher sur le chemin de graviers.

Sur le chemin de graviers ?

Piétiner des minéraux bruts et naturels tels que les graviers pourrait réduire à néant tous ses longs travaux de négociation !

Ainsi les visiteurs tardifs du parc purent contempler cet homme qui évoluait en équilibre entre le chemin et la pelouse, avançant péniblement sur la bordure en briques, fantasque funambule à la mort du soir, progressant sur sa ligne...

... Qui enfin se confondit avec la raie d'un store que tira Louie Wettsline.
« La nuit tombe déjà, remarqua-t-il. Donne-voir un coup de pied dans le chien, Gordon.
– Fais-le toi-même, ça ne sert à rien.
– Bon sang, vociféra Wettsline, je sais pas c'que tu as en ce moment, Gordon, mais j'te trouve particulièrement démotivé ! I s'rait temps d'te bouger l'cul pour notre Cause si tu veux pas finir aux abonnés absents ! Ici, on a pas besoin de bouches inutiles. T'as compris ?
– Bien... Bien sûr, patron. Mais il parlera jamais, ce chien.
– Ouais. Ou du moins pas si on s'y prend comme ça... ».

Madame Walsh chancelait sur sa chaise, à moitié inconsciente. Seuls ses liens l'empêchaient de s'affaler par terre. Ses deux mains étaient sanguinolentes.

« Il faut en finir ! ». L'exclamation de Wettsline fit s'écarquiller les yeux de la vieille dame.

En une étincelle de son regard dur, il avait dégainé un revolver gros calibre et braqué l'extrémité du silencieux sur le front de Madame Walsh. « Moxph, regarde ce qui va arriver, si tu ne te montres pas coopératif.... », grommela-t-il.

Le chien ne broncha pas.

Les yeux de Madame Walsh étaient déjà morts, immobiles globes fixés sur le canon qui dans un instant allait réduire son crâne en puzzle.

Wettsline remuait à peine. Son regard affichait une atroce détermination. Sur ses pupilles vibrait l'image de la vieille prête à s'effondrer.

Il retira le cran de sûreté dans un cliquetis sinistre.

Son index commença à presser sur la détente.

« Patron, vous devriez venir voir ! », avertit soudain Silverberg. Wettsline remit le cran de sûreté et rengaina son exécuteur, l'air excédé. Madame Walsh expira une tonne d'air sous son bâillon.

« Regardez par la fenêtre... », poursuivit son adjoint.

Wettsline écarta deux raies de store. A la lueur hésitante d'un lampadaire, il vit la scène qui avait attiré l'attention de Silverberg. Deux containers à ordures et des poubelles individuelles étaient disposées contre un mur. Un roquet noir et roux en avait renversé une et fouillait à la recherche de restes.

« Il vient sûrement au secours de son copain, supposa Silverberg.
– Vous deux, allez me le capturer ! Il doit lui aussi avoir des choses à raconter !
– Attendez, chef, voyez ce qui arrive... ».

Un énorme dogue allemand apparut à la suite du roquet, grandes pattes griffues et crocs horrifiants dressés dans sa gueule. Attirés par la lumière qui émanait de la fenêtre d'où les Négationnistes les observaient, il se tournèrent dans cette direction.

« Merde, qu'est-ce qui va nous tomber dessus ?, s'affola Silverberg.
– Ça devient dangereux, déclara Wettsline. On n'a qu'a libérer les otages, et y nous foutront la paix ! »

Aussitôt, les Négationnistes empoignèrent Moxph et détachèrent Madame Walsh. Ils les poussèrent tous deux hors de l'appartement. « Mais j'te préviens, la vieille : si tu dis quoi que ce soit à la police, on donnera tes os à ton propre médor pour qu'il les rogne ! », acheva Wettsline avant qu'ils ne retournent à l'intérieur, fuyant par une porte donnant sur une autre rue.

Madame Walsh titubait dans la lumière granuleuse. Ravi de pouvoir se dégourdir les pattes, Moxph s'élança vers ses congénères en aboyant à réveiller tout le quartier, aboiement auquel s'emboîta bientôt le concert des deux autres chiens, aboiement qui s'amplifia et mua comme si on étirait sa membrane, roula et s'empêtra dans de nouvelles tessitures, clameur, mugissement, puis diminua pour enfin dans le rétrécissement de la nuit ne donner qu'un seul « Ouah ! »

« Ouah ! », s'écrie Monsieur D au fur et à mesure que sa mémoire lui revient dans son lit d'hôpital. Elle transforme le décor de son présent, celui-ci s'écoule comme de la peinture fraîche, les couleurs se mélangent, ses sensations mutent à toute vitesse. Le voilà à nouveau sur la banquette arrière de la Spider Stardust qui s'arrête devant le Centre d'Archives, gros blocs de larges fenêtres et de portes en acier.

Son souvenir se recompose par éclaboussures de visions, Freddy qui parle, les mains de Cal qui s'agitent.

Densat, les ordres de Densat, le millionnaire pour qui ils travaillent. Aller vérifier le Centre d'Archives de Craig Doyne, avant la visite du boss. Au fur et à mesure que tout cela reprend place dans son cerveau, les mots bafouillent et sortent de leur gel pour s'amonceler en phrases. Freddy qui hèle Doyne, petit physique de fonctionnaire timide :

« On vient inspecter votre cahute. Monsieur Densat sera là dans une heure.
– Mais voyons, tout n'est pas prêt, laissez-moi encore un peu le temps...

– Écoute, on fait que regarder partout, je vois pas où est le problème !
– Attendez, je vais d'abord voir où en sont les préparatifs...
– Oh, tu nous ennuies, fit Cal. Ouvre-nous tout de suite les portes.
– Bon, si vous insistez... »

Il enfonce la clé dans la serrure de la porte principale. Sa main n'a pas l'air assurée. Sans plus tarder, Monsieur D pousse les vantaux de la porte. Une première salle où sont entreposées plusieurs immenses étagères garnies de dossiers. Doyne s'indigne encore de leur intrusion. Trois portes. Les gardes du corps se dispersent, Monsieur D prend celle de droite. Il l'ouvre d'un coup sec. Derrière, une table à belle nappe avec des apéritifs.

Deux hommes en noir trafiquent le compteur électrique sur le mur derrière. Monsieur D les apostrophe : « Hé, vous, là ! ». Il a à peine le temps de jeter un œil sur sa droite pour apercevoir le troisième homme, toujours vêtu du même cache-poussière noir impeccable.

Là, sa mémoire se bloque. Le visage de l'ennemi est flou, une vraie purée de chair. A-t-il seulement un nez et des oreilles ?

Trop tard. L'autre a élevé un extincteur au-dessus de Monsieur D et l'abat sur sa tête !

Brusque gerbe de sang, mèches de cheveux éparpillées.

« Vite, fichons le camp ! », font les terroristes en chœur.

La tête de Monsieur D qui descend.

« Qu'est-ce qui se passe ? », s'interrogent les deux autres gorilles.
« Nom de Dieu ! », laisse échapper Cal et il détale à la poursuite des hommes en noir.

Freddy attrape Doyne par le col :
« Toi, tu vas nous expliquer...
– Vous saurez rien, bande de nazes ! ».

Il pousse un râle et ses yeux se ferment. Il vient de croquer une capsule de cyanure.

Monsieur D gît sur le sol. Le sang dégouline de sa tête jusqu'à ses narines, fourrant dans ses conduits olfactifs l'odeur de la coagulation, forte jusqu'à la nausée, poisseuse et pleine d'émanations. Elle persiste dans ses narines bien longtemps après qu'il ait perdu connaissance, elle se raffine lentement sous l'effet de catalyseurs intangibles, se diffuse liquide et se grime en essence d'abord aigre-douce, puis en fragrance, blanche, blonde et bleue, qui assainit l'air et régénère les sens.

Gregory Douglas secoua les draps imprégnés par le parfum de Sidney. Il se faufila dans leur grand lit, à la mesure que les ténèbres progressaient sur eux. Il se serra contre elle, la réveillant un peu. Elle soupira de sa voix désaccordée. Il étendit ses bras sur sa peau chaude de torpeur, il glissait ses lèvres entre les caresses de ses cheveux, il la pressa comme si cette étreinte pouvait éradiquer le mal qui les encerclait.

Il se cachait auprès d'elle comme un enfant, se noyait dans ce réconfort, tentant d'y asphyxier son désespoir. Alors qu'elle était de nouveau fourvoyée dans ses songes, il lui murmura quelques mots qu'il tenait beaucoup à dire mais elle ne les entendit pas.

La nuit finit par englober totalement la forme de Gregory plié dans le lit. La courbure de sa silhouette en chien de fusil finit par évoquer tout à fait les contours d'un écouteur de cabine téléphonique.

Douglas empoigna l'écouteur, et composa le numéro obtenu d'après le calcul mental de l'Œil.

« Bonjour, Monsieur Douglas. Ne donnez pas de répliques à mes déclarations. Ceci est un enregistrement, comme ceux que je vous ai déjà fait écouter quelques fois au téléphone. Aujourd'hui, je voudrais vous parler de l'intelligence artificielle. Des robots-araignées assistés d'un programme évolutifs sont capables de trouver tout seuls le type de marche idéal et celui-ci correspond parfaitement à celui des arachnides. Des ordinateurs communiquent entre eux et élaborent de nouveaux langages et une nouvelle culture incompréhensibles par les hommes. Bientôt, les robots auront envahi toutes les industries. Il nous faut contrôler ce phénomène et surtout savoir dans quel camp les ordinateurs vont décider de se ranger. Dans le nôtre ou dans celui des Excarnés ? La deuxième option nous serait fatale. Il vous faut enquêter et négocier. Chargez Hetter de cette tâche. Il s'en acquittera très bien. Autrement, ce soir, menez votre projet à bien. Pour la Cause ! Au revoir, monsieur Douglas... ».

Puis l'Œil raccrocha. « Bon sang, il se fout vraiment de ma gueule ! », pesta Douglas. Il regarda le grillage du haut-parleur, où le monologue s'était éteint. Le noir des pores inonda le plastique alentours. Bientôt on ne vit qu'un rond noir. Comme suintant de sang, il se cramoisit de plus en plus pour devenir la touche rouge d'une sonnette.

Douglas pressa une nouvelle fois dessus. Derrière lui, les autres Ultimes attendaient. Sidney achevait une cigarette. Elle aspira à fond dans le filtre, faisant brûler l'extrémité d'un feu nouveau. Plutôt chic, cette petite maison individuelle de banlieue. Elle se verrait bien s'y installer avec Greg une fois la guerre finie.

Des bruits de pas, et on leur ouvrit. Susan Weldings.

A la vue de Douglas, elle eut un hoquet de frayeur :
« Vous !
– Oui, moi ! », clama-t-il avant de se lancer à l'intérieur, avec toute sa section à sa suite.

« Que venez-vous faire ici ? Qui êtes-vous ?
– C'est moi qui pose les questions. J'ai failli te repérer, à Grey Hills. Je suis allé dans le bar miteux de Palnogh. Mais il n'a pas su me dire où tu étais. J'avais quand même raison. J'ai vu ton procès. Tu étais à Grey Hills et tu as accompagné Steve Mengan dans ce squat de camés à l'Outway. C'est toi qui as fait la prise d'otages, il n'y a pas de doute possible.
– Je ne connaissais pas le nom de Steve Mengan avant le procès. Et comme vous l'avez déjà entendu, ce n'était pas moi dans le squat ! Il est vrai que j'étais à Grey Hills pendant cette période et que j'enquêtais sur les drogués. Mais tout cela ne relève que de la pure coïncidence !
– Ta gueule ! La drogue Outway a tué Steve ! C'était mon cousin et toi seule peux me dire dans quelles circonstances il a passé l'arme à gauche !
– Non, je regrette, je ne peux pas vous renseigner là-dessus...
– Bon, amène-nous dans ton salon qu'on soit tranquille... Vous tous, essuyez vos pieds ! »

Elle les entraîna dans une pièce à meubles blancs. Ils s'installèrent sur des chaises. Dans un berceau, un petit garçon qui babillait. David Bonnicio l'admira : « Trevor Weldings. Alors, c'est lui, patron, le sauveur ? Celui qui aura la néovision suprême et qui renverra les Excarnés dans leur cosmos originel ? Ne faut-il pas l'emmener en sécurité tant qu'il n'est pas en mesure d'exploiter ses pouvoirs ?
– Pas la peine. Je pense que les Negs ne se doutent de rien à son sujet. Il n'est pas en danger pour le moment. Trevor Weldings, fils de Mark Haden-Douglas, mon autre cousin !
– Qu'est-ce que vous racontez ?
– Je vais te faire un cours de généalogie appliquée. Dorothy Sompton et Jacob Nunfold se marient au dix-neuvième siècle. Ils possèdent tous deux la néovision à un haut degré. On pense qu'elle se transmet par un ou plusieurs gènes. Par un jeu de consanguinité, Mark Haden-Douglas, un de leurs arrière-arrière-petit-fils, a été un très puissant néovisionnaire ! Mais ça l'a tué. Et toi, Susan Weldings, nous te suspections d'avoir assisté à ses derniers instants et d'avoir fait l'amour avec lui ! Steve Mengan était un autre arrière-arrière-petit-fils. Sa néovision était latente, seul Outway pouvait l'activer. Il a fallu qu'il se trouve lui aussi sur ton chemin. Ça a causé sa perte ! Quant à moi, laisse-moi me présenter. Je m'appelle Gregory Douglas. Je suis un troisième arrière-arrière-petit-fils.

Une fille Nunfold, Mary, s'est mariée avec Jeremie Douglas. Ils ont eu deux fils. Samuel est le grand-père maternel de Mark et son frère George est mon grand-père paternel. Mark et moi étions donc cousins au second degré. Et moi aussi, je possède la néovision.
– Mais... De quoi me parlez-vous ? Qu'est-ce que la néovision ?
– La capacité à appréhender les Autres Réalités, intervint Hetter. Capacité que vous semblez également posséder à un niveau intuitif. Vous ne voyez pas les Autres Réalités, mais vous sentez qu'elles existent. Vos livres... Je les ai tous lus une dizaine de fois. *E Carne Vivent*, *Errance*... Ce sont d'inépuisables sources de savoir. D'où tirez-vous toutes ces connaissances qui sont censées être occultes ?
– Mais... Je n'en sais rien... J'invente tout.
– C'est impossible. Vous faites référence à des formes de pensées et à des dimensions que d'autres érudits ont décrites avant vous, dans des ouvrages que vous n'avez sans doute jamais lus. J'ai moi-même consacré ma vie entière à les retrouver et à les répertorier.
– Sorcière, expira Douglas. Dis-nous ce qui est arrivé à mes cousins !
– Ne l'écoutez pas, mademoiselle Weldings, reprit Hetter. La colère et le deuil lui font perdre son jugement. Nous ne vous demandons qu'une chose : nous sommes les Ultimes, et nous voulons empêcher les Excarnés d'anéantir la race humaine. Voulez-vous rejoindre notre combat ? »

Le visage de Hetter était bouleversé par l'impatience et le doute.

Celui de Susan resta très grave avant de prendre une résolution :
« Je regrette, messieurs, mais je ne peux pas.
J'ai... J'ai un enfant à élever.
Et... Je ne crois pas vos histoires. Je suis revenue à la réalité. Mark Haden-Douglas était un dément. Les visions de Steve – que son âme repose en paix – n'étaient que des hallucinations de drogués. Les Excarnés n'existent pas. Votre combat est vain. ».

Hetter eut une large grimace de consternation. « Prenez quand même ce papier, abdiqua-t-il. C'est un lieu de rendez-vous mensuel, au cas où vous changeriez d'avis. »

Douglas pointa Susan du doigt : « T'as d'la chance que l'Œil ne veut pas qu'on t'fasse du mal ! Mais fais bien attention. Si c'est pas nous, ce sera les Négationnistes ! ». La figure de l'écrivain montra une réaction mitigée devant ces propos abscons. « Allons-y... », fit Hetter en poussant son chef en arrière.

Mais Susan et Sidney ne les écoutaient déjà plus. Elles regardaient le petit Trevor. Susan le tenait dans ses bras, contre ses seins moelleux. Et elles souriaient.

Le sourire de Sidney se ralluma quand ils furent retournés à la base des Ultimes. Gregory et elle étendaient les draps blancs sur le lit, dans une envolée de voiles.

« Au fait, Sidney..., entama Gregory.
– Non, moi d'abord, Greg. Je voudrais te demander... Tu me fais un enfant ? ».

Son regard était éblouissant de rayons. Sa voix butait à peine. De son bras valide, elle rajusta un pli du drap.

« Voyons, tu n'y penses pas ! Comment tu veux qu'on s'occupe d'avoir un gosse en ce moment ? Avec tout ce qui nous vient sur la tronche ?
– Greg, ça fait presque trois ans qu'on est ensemble et...
– Oui, je sais, Sidney. Mais on peut vraiment pas l'envisager pour le moment.
– Pourtant, je croyais...
– Bon, le lit est fait. Allez, il faut qu'on aille se préparer pour la mission de ce soir. C'est très important et c'est pas sans risque. »

Il sortit alors de la pièce. Dès qu'il fut assez loin, elle donna un furieux coup de poing dans l'arrière du lit. Le choc sourd se répercuta dans le bois comme les rides concentriques sur l'eau.

Des coups résonnent tout à coup dans les pièces à côté, réveillant le gosse en sursaut. Des pas ? Il se lève, et va voir dans le couloir. Là, ses parents, en chemise de nuit.
« Qu'est-ce que tu fous levé à c't'heure ?, gronde son père.
– Qu'est-ce qui se passe ?, réplique le gosse.
– Je sais pas. Ta mère et moi, on a entendu du bruit dehors. On va voir.
– Dites, j'peux v'nir avec vous ?
– Ouais, ça ira pour cette fois... Allez, suis-nous ! »

Ils avancent tous trois dans la demeure enténébrée. Le père braque devant eux le faisceau hasardeux d'une lampe-torche. Les lames de parquet grincent à peine sous leurs pieds tant ils s'efforcent d'être discrets.

Un vacarme soudain, comme si on tapait sur les fenêtres. La mère a un cri de surprise.
Le père leur intime sévèrement le silence.

Ils arrivent à la porte d'entrée. Derrière les carreaux translucides naissent de curieux mouvements, des lacis et des écumes opaques.

Le père franchit la porte dans un claquement.

Au-dehors, tout est calme. La ferme Barton exhibe sa carcasse dans le goudron de l'horizon étroit, des collines nagent dans cette huile noire. Le vieux réverbère écailleux de rouille plaque un pitoyable éclairage sur des charognes de voitures dépecées. Puis le vent se lève, fait brinqueballer des boîtes de conserve et sonner des bidons vides. Les hautes herbes se courbent en mer tempétueuse puis s'inclinent dans l'autre sens, parcourues par un frisson livide. On entend au loin des percussions sur les pylônes et des crépitements de fils électriques. Le vent développe alors une force saugrenue, cognant les arbres et les plumant de leurs feuilles. Il déploie dans l'air un lugubre hululement qui devient vite titanesque.

La mère s'accroche au père et étouffe la tête du gosse dans son autre bras. Il se terre également dans ce souffle des trilles de bêtes blessées, des glapissements ou encore des rebonds insolites de sons.

Dans la furie ambiante, ils prennent l'aspect de ricanements sardoniques, de gausserie spectrale. La famille doit se rendre à l'évidence que le vent n'est pas le seul responsable de ce fracas. Les rumeurs proviennent de toutes parts et leur variance de ton comme de fréquence est inouïe.

C'est bel et bien une meute d'esprits lancés à leur perte !

Car enfin les bourrasques se font plus visibles et fumantes et leurs spires s'accouplent en gigantesques ectoplasmes volants.

Leur substance aérienne est diaboliquement mouvante. Sans cesse en eux s'ouvrent et se referment des multitudes de bouches crantées de dents acérées, avec une gueule principale, abîme béant de crocs et de langues irréelles. Et leurs yeux, tantôt deux, tantôt un millier, se froncent et menacent. Ils déchiquètent l'air avec leurs gorges bruyantes comme des cors. Sans rien comprendre de leurs malédictions mégaphoniques, les parents courent se réfugier à l'intérieur. Mais le gosse reste immobile, pétrifié parce qu'il traduit de leurs langages fangeux : « FAIM… NOUS AVONS FAIM ! ».

Puis ils se ruent dans la maison, frôlant juste le gosse avec d'échevelantes vagues venteuses.

Réduisant leur taille à volonté, ils s'infiltrent par les portes, par les fenêtres, par la moindre fissure, fut-elle microscopique. La baraque est alors animée par un répugnant concert de jacassements et de tonitruances. Mais par-dessus tout domine ce qui marquera le gosse à vie : deux longs cris humains de détresse et d'agonie !

Mais ça devrait réveiller tout le quartier ! Pourquoi personne ne vient à son secours ? Pourquoi aucune fenêtre ne s'allume ? Comme si l'humanité entière autour de lui était sourde et aveugle !

Puis les bruits s'éteignent dans une grande inhalation. Il ne ressort de la maison qu'une vague brume très vite dissipée. La poitrine convulsive, le gosse se décide tardivement à retourner vers ses parents.

Et ce qu'il découvre à l'intérieur lui fait pousser un dernier hurlement.

Les voilà tous deux allongés contre le lambris d'un mur, dans les bras l'un de l'autre, si crispés qu'ils se sont mutuellement griffés jusqu'au sang. Leurs yeux sont tendus vers lui, exorbités au point d'être globuleux. Un flot de salive mousseuse goutte encore de la bouche écartée du père !

Il attrape la mère et la secoue sans résultat. Il appelle, il supplie. Finalement, il réalise tout l'inconscience de ses actes ! Il leur tape dessus, il les câline, tout en s'enrouant : « Ah ! Les démons de mes rêves ! Oh non, j'vous jure que j'voulais pas vraiment qu'ils viennent ! J'voulais pas qu'ils vous fassent du mal ! ».

Et tout en s'excusant, il donne encore des caresses pathétiques à sa mère…

« Tu crois que c'est le moment de faire des mamours, Greg ?, s'enquit Sidney.
– Allez, j'te prends encore un peu dans mes bras avant de recommencer le boulot."

Formes incertaines dans la nuit, dissimulés derrière des bosquets, les autres Ultimes attendaient. Fansetch et Lewis vérifiaient leurs fusils à seringues épidermiques. Bonnicio rajustait ses lunettes infrarouges. Hetter inspectait avec ses jumelles la stature anguleuse de l'Asile Psychiatrique Saint-James, située en banlieue. Douglas donna le signal.

Aussitôt, Lewis et Fansetch, inidentifiables sous leurs cagoules, foncèrent vers la verrière de l'entrée. Ils lancèrent deux canettes de Coca. Dans une déflagration de cristaux propulsés et de métal tordu, la verrière s'éventra pour leur laisser le passage.

Douglas et Hetter cavalèrent à travers la fumée de l'explosion. Sidney et Bonnicio, quant à eux, embarquèrent chacun une paire de canettes de Pepsi – à charge moindre – pour faire sauter les portes verrouillées.

Une sirène poussa une alerte stridente. Des infirmiers se jetèrent dans les couloirs, pour être aussitôt anesthésiés par les tirs de seringues hypodermiques. Des portes volèrent en éclat, toute une vomissure de malades mentaux se déversa dans les halls, boitant et renâclant. « Allez, sortez, les néovisionnaires !, ordonna Bonnicio. Vous êtes libres ! ». Douglas poussait tant bien que mal Carl Hewkins, l'oncle de Steve Mengan.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? Je suis bien ici !
– C'est un jeu, tonton ! Un peu comme une course d'orientation, si tu veux ! Tu cours dehors, et si tu vois des fantômes, tu nous préviens !
– Et vous les tuerez, les fantômes ?
– Bien sûr, bien sûr ! »

Hewkins s'en alla en se rongeant les ongles. Un gars en camisole de force trottinait en piaillant.

Zacharie Williams sortit de son bureau. “Mais qu'est-ce que c'est que tout ce chambard ?”.

Douglas l'accosta et lui répondit sous sa cagoule :
« Oh, ce cher professeur Williams ! Comme on se retrouve... A votre santé !
– Non, ne me tuez pas ! ». Douglas tira et Willams s'étala sur le linoléum, endormi.

Au loin, les sirènes de police firent écho à celles de l'établissement.
« Il est grand temps de se faire la malle !, suggéra Hetter.
– OK. On charge les plus intéressants et on se tire ! », répartit Douglas.

Lewis, Fansetch et Bonnicio firent alors monter dans le 4x4, d'après les indications d'Hetter, toute une cargaison de schizophrènes, d'autistes et de psychotiques. Surmontant l'épreuve de leurs stridulations hystériques, Douglas et Hetter partirent au volant du pachyderme motorisé, suivi aussitôt par la Spider Goodroad qui transportait les quatre autres Ultimes.

Une forme en camisole sautillait dans les fourrés, toujours en piaillant. Elle gesticulait sans relâche pour se défaire de son habit mais ne parvenait qu'à en faire soulever le tissu blanc...

Comme celui des draps que Sidney attirait à elle dans la resplendissance du matin. Ils s'apposaient doucement sur la fraîcheur de sa peau, leur lactescence éclatait sous le bouillonnement noir et ébouriffé de ses cheveux. Elle regardait de côté, ses yeux voguant dans l'invisible et ses lèvres fermées sur l'empreinte de sa voix. Le drap se plissait encore en ondes et en spirales sous ses ongles teints et ses doigts oblongs. Douglas était assis sur un siège à la regarder, elle et sa taille sculptée en plein dans le réel, elle et ses songes pris aux épis de ses cheveux, elle et ses seins assoupis dans leur galbe sûr. Elle et le moignon desséché au bout de son bras gauche.

Il allait lui dire combien...

Quand Lewis fit irruption dans la chambre sans prévenir :
« Patron, venez voir... Euh, excuse-moi, Sidney... Patron, je disais donc... Venez voir, on a un problème avec un schizophrène. Il faudrait que vous veniez nous aider à le maîtriser !
– Lewis... Dégage !, cingla Sidney.
– Ah, désolé, mais je r'partirai pas sans l'patron !
– Qu'est-ce que tu fais, Sidney ? », se renseigna Douglas.

Elle avait enfilé quelque chose et s'était levée.
« Ben... Ça se voit, j'ouvre les rideaux.
– Mais ça sert à rien, puisque les fenêtres sont bouchées par de la tôle !

– Écoute, j'ai mis des rideaux pour que ça ait l'air d'une vraie maison qui abrite un vrai couple. Alors il faut bien que ça serve... ».

Elle étendit les bras, séparant les rideaux en deux par des remous de tulle blanche. Derrière apparut une rue. Avec dans une cabine téléphonique, Gregory Douglas.

« Allô ?
– Ah, Gregory, ça faisait longtemps que tu n'avais pas rappelé ! A croire que tu ne tiens plus tant que ça à ta vieille mère que tu laisse toute seule à Digsville !
– Oh, excuse-moi, maman !
– Je veux bien te pardonner. Mais je suis trop bonne !
– Non, mais c'est pas ça ! Je voulais téléphoner à quelqu'un d'autre et j'ai composé ton numéro par inadvertance...
– Quoi ?
– Ecoute, cette personne en question, c'est mon employeur. Il faut que je l'appelle tout de suite, ça doit pas attendre.
– Mais voyons, Gregory...
– Allez, salut ! ».

Et il raccrocha sans plus la prévenir, pour de suite faire le bon numéro.

« Allô, l'Œil ?
– Oui, je suis là, monsieur Douglas. Vous avez cinq minutes de retard. Je ne tolérerai pas d'autres défauts de ponctualité.
– Ça ne se reproduira plus, monsieur.
– Espérons-le pour vous. La mission d'hier soir a-t-elle été menée à bien ?
– Tout à fait. Hetter a déjà entamé les discussions avec quelques anciens pensionnaires de Saint-James. Ils ne nous causent pas de difficultés spéciales, pour le moment.
– C'est parfait. J'ai à présent de nouvelles informations pour vous.
– Lesquelles ?

– Les Négationnistes vont faire un coup demain soir. Il y a un dépôt de viande en boîte pour chiens et chats dans le douzième district, au 123, General Street. Ils comptent y faire une descente et empoisonner la nourriture. L'établissement n'est pas gardé. Leur coup est prévu pour 10H45 exactement. Attendez-les dans le bâtiment et intervenez dès que vous le jugerez nécessaire.
– Mais d'où tenez-vous toutes ces informations ?
– Tout cela est secret, monsieur Douglas. Tout chef d'une organisation menacée par un système répressif se doit d'en dire le minimum à ses subordonnés. La perte d'une section ne doit pas entraîner la perte de toute la congrégation. Vous ne devez avoir que très peu de choses à révéler à la Police, aux Négationnistes ou à l'Inquisition.
– Mais nous avons besoin d'un réseau d'indics performant et fiable ! Nous devons avoir vos conseils là-dessus. Il faut que vous nous révéliez certaines de vos méthodes. Nous voulons être mieux renseignés et donc plus difficiles à piéger !
– Je regrette, mais les choses ne fonctionnent pas ainsi. La Cause nécessite une discrétion absolue.
– Mais c'est quoi toute cette trame dont nous ne sommes qu'une maille ? Est-ce qu'on est les seuls Ultimes ou est-ce qu'on est des millions sur la Terre ? Et les Negs ? Je suis sûr que vous en savez long sur eux ! Tandis que nous, on a aucun nom, aucun signalement. On n'a pas de tête à abattre, on agit dans le vide en attendant un nouvel ordre arbitraire de votre part ! Comment voulez-vous qu'on survive si vous ne nous aidez pas ? Nous ne sommes pas des automates. Nous réfléchissons, nous agissons. On vous donne tout et vous ne nous donnez que des ordres ! C'est un déséquilibre insupportable ! Ne croyez-vous pas que votre belle hiérarchie va finir par se démantibuler ?

D’ailleurs, que représentez-vous vous même dans le grand plan des Ultimes ? Un lieutenant, un sous-caporal de régiment annexe ? Tout cela devient grotesque. Tout se désagrège !
– Faites attention, monsieur Douglas. Votre indiscipline et votre irrespect ne seront pas tolérés plus longtemps.
– C’est ça, court-circuitez-moi ! Après tout, comment mes gars pourraient savoir que je suis désavoué ? Puisqu’ils ne vous ont jamais parlé, à l’exception d’Hetter qui n’a aucun moyen de vous joindre ! Vous savez, je suis tout aussi capable que vous de les diriger. Vos directives ne feront que nous mener à la ruine.
– Taisez-vous. Vous n’êtes rien sans moi. Rien qu’un paumé qui pisse de trouille à la vue d’un autobus. Je vous ai donné une dignité et un but dans la vie. Je pourrais tout autant les reprendre. Et bien plus avec. Continuez à ramper et vous en serez récompensé, croyez-moi. Cet entretien est terminé. Vous avez intérêt à suivre mes directives en ce qui concerne les Négationnistes. Et sans plus vous poser de questions. La paix sur vous, monsieur Douglas.
– La paix sur vous, monsieur… ».

Alors que Douglas raccrochait, tout se blanchit et se désincarna, La Cité comme l’Ultime. Seule la cabine téléphonique résista à l’effacement, vestige assombri de la réalité disparue. Un toit et quatre piliers aux angles.

En bref, une table. Et autour, à l’instar d’un cliché qu’on révélait, s’imprima un nouvel environnement.

Hetter, ses deux mains entrelacées sur la table. En face de lui, un homme recroquevillé dans sa blouse blanche, le regard craintif, le corps tout entier bafouillant d’appréhension.
« Hugo, commença Hetter. Raconte-nous encore tes visions.
– Des… Des chauve-souris. Y’en… Y’en a plein dans le ciel. Elles piquent sur les gens et leur dévorent la figure.
– Attends, Hugo, il y a cinq minutes, tu parlais de vipères…
– Non… Des chauve-souris ! Elles me font peur !

– Bon. Admettons. Euh… Et est-ce qu’il t’arrive de voir des fantômes ?
– Ah oui, ah oui !
– Où ça, où ça ?
– Ben, partout, y’en a partout !
– Partout, comment ça ?
– Et ben, des rats. Y’en a partout. Des rats gros comme des loups. Y’en a même un derrière vous. Attention, il va vous bouffer les yeux !
– Greg, Greg… J’en peux plus ! C’est le dixième que j’interroge et y’en a pas un seul qui a pu me refiler un tuyau correct sur les Excarnés !
– Et t’en fais encore combien aujourd’hui ?
– J’ai encore un autiste et un agoraphobe à observer. J’en peux plus, j’en peux plus !
– Je crois qu’on ferait mieux de les relâcher dans la nature… »

Hugo basculait sur sa chaise, les yeux écarquillés pivotant sans cesse à la suite de prédateurs imaginaires. « Y’en a partout, y’en a partout… », éructait-il encore. « Par pitié, sauvez-moi des mygales… »

Hetter jeta deux cachets d’aspirine dans un verre d’eau devant lui. Ils entrèrent en effervescence effrénée, emplissant le liquide de fiévreuses colonnes de bulles.

Ces tours se désagrégèrent en hélices puis en globes dissociés qui finirent par éclater, dévoilant de grandes cuves blindées où il était imprimé : *Doggykitty’s Goodmeat*. Elles débordaient de pâté au bœuf ou à la volaille, d’émincés au poisson et aux petits légumes. Le tout était destiné à nourrir les millions de chiens et de chats qui pullulaient à La Cité et en Province.

Embusqués derrière des piliers ou derrière ces imposantes mangeoires en acier, les Ultimes rongeaient leur frein. Gregory Douglas consulta sa montre. 6H30 de l’après-midi. Postée à l’autre bout de l’entrepôt, Sidney se fondait dans le mutisme ambiant. Tout à coup, la porte principale glissa. Les Negs aussi avaient le code d’ouverture…

Une meute de lames rayonnantes mutila l'obscurité. Trois spectres en bleu de travail frappés du logo Doggykitty. Wettsline, Vydons et Silverberg.

« Déverrouille la première cuve, Gordon. », commanda Wettsline. Silverberg posa une valise sur un bidon. Il l'ouvrit pour en ressortir de petites fioles clapotantes d'un fluide jaunâtre.

« Couvre-moi, Rufus... », chuchota Douglas.

Aussitôt cette phrase achevée, il bondit hors de sa cachette et braqua son Gorgon 3MY4 sur Vydons. Fansetch surgit d'un pilier à sa suite et chargea : « Rendez-vous, salauds de Négationnistes ! ». Pris dans son élan, il bouscula Douglas. Ce dernier tira mais la balle fut déviée de sa trajectoire. Elle alla décrocher une lampe du plafond avec une gerbe d'étincelles. Elle s'écrasa aux pieds de Wettsline dans un fracas de feu et de chuintements.

« Crétin, tu peux pas faire attention ! », s'ulcéra Douglas. Lewis et Bonnicio dégainèrent, tout comme Wettsline et Silverberg.

« Voilà donc ces losers d'Ultimes... », grinça Wettsline.

Ils furent tous pris dans l'insoutenable tension d'un *crossed guns.* Les visages se défiaient avec des rictus évocateurs, le moindre muscle bloqué en attente de la conflagration, ou de la fuite.

Pas un son, sinon ce qui restait d'un câble électrique au plafond qui mourait à n'en plus finir, en sifflant funestement.

Les doigts pesaient lourd sur les crans de sûreté et les détentes. Les cerveaux très calmes, pourtant ultra-actifs, réanalysaient chaque donnée sensorielle pour être bien sûr de tout prévoir des intentions de l'autre. Et de tirer en premier. Les souffles circulaient mal, s'intoxiquaient. Les hormones s'expulsaient follement dans les veines, transfusant la haine et l'affût dans le moindre recoin de l'organisme.

Les Négationnistes reculèrent, leurs canons pivotant d'un Ultime à l'autre. Fansetch avait chu sur les genoux. Il se releva lentement, amenant son visage à la vue des Négationnistes.

« Toi !, exhala Wettsline.
– Alec, fais gaffe ! », prévint Sidney depuis sa cache parmi les cartons vides.

Fansetch se rejeta à terre, une balle perfora le mur derrière lui, projetant une nuée de gravas depuis l'impact.

De toutes ses forces, Sidney lança une canette fumante. Elle éclata aux pieds des Négationnistes, dans une détonation assourdissante. Tout de suite, un maelström de vapeur âcre partit empester tout l'entrepôt.

« Re… Repli ! », toussa Wettsline.

Une forme errait aveuglée devant les serviteurs des Excarnés. Ils lui sautèrent dessus.

Suffocant jusqu'à l'étouffement, Douglas courut vers Sidney et l'enveloppa de son blouson. Bonnicio vida son chargeur sur la serrure de la porte de service et les Ultimes se précipitèrent au-dehors. Dès qu'ils furent un peu à l'abri de l'océan de fumée, Douglas sermonna Sidney :
« Bon sang, t'aurais pu nous tuer !
– Mais non, abruti, c'était pas une canette de Coca mais une de Sprite ! C'est juste un fumigène ! ».

Hetter empêcha Douglas de s'excuser ou de relancer une autre dispute :

« Chef ! Il nous manque Ange !
– Merde, les Negs ont dû l'avoir !
– Il faut y retourner !, implora Bonnicio.
– Non, c'est trop tard pour lui ! C'est not' peau qu'il faut sauver, maint'nant ! »

Ils regagnèrent le 4×4 à travers les cavalcades brumeuses.

En faisant très vite le tour du bâtiment, on se ramena sur la façade avant, où il était inscrit : « Dépôt de pièces détachées – Firme automobile Spider ». Retournons maintenant vers l'arrière et insinuons notre regard par les rares fissures des murs, pour entrevoir cette conversation entre Douglas et Fansetch :
« Chef, je dois vous dire que vous avez agi avec discernement cet après-midi. Je regrette que Lewis soit tombé au combat... C'était un excellent élément.
– Ecoute, j'en ai rien à foutre de tes condoléances !
– Je ne vous présente pas mes condoléances, mais un projet, que je souhaiterais voir mené à bien à la lumière de ces événements. Nous devons venger Ange. Je connais l'emplacement du Q.G. des Negs. »

Alors qu'il lui avait jusque là tourné le dos, Douglas fit aussitôt volte-face : « Qu'est-ce que tu racontes ? ». Fansetch brandit des plans issus d'une pochette en plastique qu'il tenait à la main : « Je raconte que je détiens toutes les informations nécessaires pour les coincer comme les rats qu'ils sont. Il faut en finir, chef. Il faut procéder au nettoyage par le vide. ».

Douglas consultait les plans, abasourdi :
« Mais y'a tout... Passages secrets, Agents Partiels, inventaire de leur armement... D'où tu tiens tout ça ?
– J'peux pas balancer mes sources.
– C'est... C'est dingue.
– Alors, chef, on fait une descente là-bas ?
– Non. C'est trop risqué. On a déjà perdu Lewis, ça doit nous servir de leçon. »

Il partit dans une autre pièce, laissant là Fansetch atterré. Lâchés par Douglas, ses plans planaient autour de lui. On lisait dans sa figure, dans chaque frustration de son corps, dans chaque saccade de ses gestes, qu'il avait infiniment cru en Douglas. Cet espoir anéanti désormais, quelque chose de colossal avait implosé en lui. A la place, une décision irréversible était en train de se prendre... Avec une lenteur de parapente, une feuille descendit à hauteur de ses mains. Par dépit, il tenta de la saisir

et de la broyer. Ses doigts en mouvements s'accolèrent et un tissu noir se tricota dessus à toute vitesse.

Les deux bras de Lewis, liés par les poignets, se lançaient dans une ultime lutte. Vydons lui retira le cornet qu'il lui avait mis sur la tête. Il put alors voir qu'il était sur la banquette arrière d'une voiture à l'arrêt.
« Au secours !
– Tais-toi. Personne ne te viendra en aide ici », précisa Silverberg depuis la place du mort, sans se retourner. Installé sur le siège conducteur, Wettsline fit cet effort pour sa part.

Il montra un bout de carton, qui fit pâlir Lewis de façon extraordinaire.

Un ticket de bus urbain.

« On aurait pu simplement te tuer, finit par dire le chef des Négationnistes. Mais c'est plus drôle de te faire subir la Persécution Eternelle...
– Allez, sors de là ! », compléta Vydons tout en lui défaisant ses liens.

Dès qu'il fut en dehors, Wettsline se posta derrière lui et pointa dans son dos un silencieux calé sous son cache-poussière.

« Allez, contemple bien La Cité, boy. On fait une petite balade et après on la quitte. Non pas pour la mort, mais pour l'enfer... »

Ils entamèrent leur marche funèbre. Les miroirs des buildings se penchèrent sur eux, avec les allées d'arbres inclinés, les courbures des voitures et des passants, qui les effleuraient et susurraient des paroles anodines, hors de leur outre-monde, où le trépas se télescopait avec une renaissance qui n'était qu'un pire supplice.

Les barres noires et les panneaux en verre de l'arrêt n° 123 plantèrent leur masse désolée en face d'eux. Une petite foule d'hommes en manteaux ternes grossissaient leur cortège funèbre. Leurs rêveries empuantissaient l'air.

Vaste et géométrique comme une barque stygienne, le bus ralentit à leur niveau. Ses battants s'écartèrent en gueules béantes.

« Allez, valide ton ticket… », imposa Wettsline.

Une pointeuse automatique avala le ticket pour le régurgiter aussitôt, tamponné de la date du décès d'Ange Lewis et de son départ pour la damnation.

Il imaginait les Excarnés rattroupés contre les vitres, prêts à le manger et à l'emporter.
« Non… Non, j'veux pas… ».

Il sursauta au claquement des portes se refermant. Comme le car démarrait, s'éloignait l'image des Négationnistes agitant la main en guise d'adieu.

« Non… J'veux pas ! »

Il tapa des mains sur la vitre. « Ça va bien ? », lui demanda-t-on. Il y avait là beaucoup de victuailles pour Excarnés. Des petits vieux, des cadres, des lycéennes.

« Nooon ! ».

Tout le monde se boucha les oreilles.

Sans plus tergiverser, Lewis donna trois coups d'épaules déments dans la vitre. Elle céda au troisième. Il se jeta au-dehors, sous un halo de pierres brillantes. Il roula en boule sur la route, sentant ses os craquer et sa peau se déchirer. Avant de heurter très violemment le bord du trottoir, ses oreilles purent encore entendre le crissement de pneus qui partait du car dans sa tentative de freiner.

Ce crissement dure, s'arrondit d'un côté et s'allonge de l'autre pour reproduire la tonalité d'une radio qui s'allume.

« Ça y est, tu reviens à nous, D ! », se réjouit Freddy.

Monsieur D se redresse sur son brancard, stupéfait. Il porte sa main à sa tempe, et y découvre un bandage épais.

« T'excites pas. C'est OK. T'es à côté du Centre d'Archives. Doyne est *out.* Ces fils de putes se sont cassés. Les secours sont venus pour toi, on te prend en charge.

Monsieur D se lève d'un coup.
« C'est quoi, tous ces flics ?, s'enquiert-il.
– C'est une brigade spéciale, paraît-il. Ils bouclent le secteur. ».

Toute une escouade de commandos courent avec des fusils d'assaut. Ils s'arrêtent incessamment pour trouver un nouvel angle de tir, puis repartent à la recherche d'autres éventuels terroristes embusqués. Un gars en gilet pare-balles coordonne tout d'une voix sûre. Il n'a pas de visage, rien que de la gélatine occultée par la mémoire défaillante de Monsieur D.

Cal revient les voir : « Ça y est, ils vont envoyer le corps de déminage… ». Ce sont deux femmes en combinaison verte. La première est une blonde cendrée, au physique commun. L'autre se retourne vers lui, un instant. Mais là aussi, pas de traits véritables, juste une flaque. Monsieur D fixe le Centre d'Archives, où elles s'introduisent.

« Elles en mettent, du temps… », maugrée Cal en s'allumant une cigarette.

Soudain, tout un mur est pulvérisé en cyclone de fournaise et en météores incandescents. Monsieur D a tout juste le temps de voir un corps pantelant propulsé par le souffle quand le bruit de l'explosion arrive à ses tympans, hyperbolique, invraisemblable, une apocalypse !

Là, il le sent très bien, le fusible qui saute dans sa tête.

Et clan, les paupières qui s'abattent sur ses yeux, et tout son cerveau qui sombre !

Seul reste encore le remugle des décombres surchauffés, auquel s'ajoute une touche infâme, un léger relent de chair brûlée…

Ce qui allait inéluctablement sentir le brûlé, c'était également le tabac que Sidney humait et son arôme de feuilles séchées.

« 'Manque du tabac blond.
– Je vais en chercher chez Dave », proposa Douglas.

Il traversa les couloirs qui conduisaient de la cuisine à la chambre de Bonnicio. Il ouvrit et ce qu'il vit fut comme un coup au ventre.

Bonnicio était debout sur une chaise bancale. Il avait accroché un nœud coulant au plafond et l'avait passé autour de son cou. En un instant, Douglas fut sur lui pour le maintenir du plus fort qu'il pouvait :
« Qu'est-ce qui te prend ? T'as perdu la tête ?
– Ange… Ange est mort, patron. Les Negs l'ont eu. Et nous, même si on leur échapperait, on échappera pas aux Excarnés. Ils nous auront tous, patron, fit-il avec son faciès mouillant. Un jour ou l'autre. Et alors, on souffrira beaucoup. J'préfère en finir aujourd'hui, et en vitesse. J'veux pas êt' là quand les gens crev'ront comme des mouches. J'veux pas voir ça.
– Tu veux pas voir les gens crever mais pour toi, tu t'en fous ?
– Moi, c'est pas pareil. Comment j'pourrais avoir une bonne opinion d'moi-même ? Je suis… impuissant ! On m'a montré où était le danger et je suis impuissant à le combattre pour protéger les autres ! »

Entre temps, Hetter et Sidney s'étaient arrêtés à la porte, statufiés.

« Allez, laisse-moi, Gregory ! Laisse-moi m'enfuir !

– T’enfuir ? Parce que tu crois que la mort est une solution ?
– C’est toujours mieux que les Excarnés.
– Mais qu’est-ce que tu en sais ? Quelqu’un est déjà revenu pour en parler ? Ne me dis pas que tu crois encore à ces histoires de paradis et de monde meilleur ! Le monde des morts, c’est le monde des esprits. Et le monde des esprits, c’est le monde des Excarnés. Tu crois qu’ils ne réussiront pas à te rattraper par-delà la mort ? Dans ce monde où tu seras plus faible et démuni que jamais ? Que pourra ton âme sans corps ? Comment pourra-t-elle résister à ceux qui sont adaptés à cette absence de corps depuis la nuit des temps ?
– Tu veux dire que les Excarnés m’attendent là-bas ?
– Exactement. Retiens toujours ça, David. Notre nouvelle science peut nous le dire : la mort n’est plus une issue. », acheva-t-il en retirant la corde de son cou.

Tout à coup, Fansetch s’inséra dans le groupe : « Regardez qui vient de se présenter à notre porte ! ». Il soutenait Lewis sur son épaule. Ce dernier avait une large étoile de sang sur la tempe. Le reste de son visage était constellé de coups, suturé de contusions. Voici la seule chose qu’il eut encore la force de dire avant de retourner dans une quiétude reposante : « J’ai la moitié des os cassés. Mis je suis vivant… ».

Bonnicio lui sauta dessus en riant, manquant de le faire tomber à la renverse. Sidney agrippa Gregory par les épaules et l’embrassa sans crier gare.

Mais Lewis se ressaisit vite : « Je suis vivant et ce n’est pas normal, Gregory Douglas ! ». Les deux amants se séparèrent aussitôt.

« Les Negs m’ont balancé dans un bus, poursuivit-il. Et les Excarnés ne m’ont pas attaqué ! ». Douglas et Hetter ne soufflèrent pas un mot. « Oui, et comment c’est possible, ça ? », insista Bonnicio.

Puis Douglas eut l’intuition : « Mais voyons, espèces de guignols ! Comment tu voulais que les Excarnés te remarquent ? T’as pas la néovision, balaud ! Les Excarnés, y dégustent que des néovisionnaires !
– Ah oui, patron, j’y pensais plus…

– Le prochain qui se met à douter de toutes ces connaissances aura affaire à moi ! Votre meilleure arme sera toujours la foi ! Si vous perdez la foi, vous perdez la vie ! Vous devez croire ! Sinon, le jour où les Negs se pointeront à votre porte, vous sous-estimerez leur menace et ils vous dessouderont ! Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?
– Oui, chef, acquiescèrent Lewis, Bonnicio et Fansetch.
– Rufus, Sidney, c'est valable pour vous aussi !
– Bien sûr, patron, se rabaissa Hetter.
– Bien sûr, connard, cravacha Sidney.
– Toi !, s'échauffa Douglas. Toi… T'as d'la chance qu'on ait d'autres chats à fouetter ! Vous tous, écoutez-moi. L'Œil m'a donné un tuyau cet après-midi ! Après-demain soir, on fait un raid. Une usine d'ordinateurs qui doivent être livrés à l'Etat. Il ne faut pas que ça se produise. Leur intelligence artificielle semble néfaste. On n'a pas le temps de plus approfondir la question. Donc après-demain soir, on s'introduit dans les locaux et on fout tout en l'air ! Que tout le monde se prépare d'ores et déjà à cette opération ! Rompez ! ».

Tous se dispersèrent. Incompréhensif, Hetter dévisagea encore Douglas, puis traîna les pieds jusqu'à la sortie. Il arpenta une série de couloirs pour aller s'enfermer dans son bureau. Il claqua la porte, à la manière d'un enfant qui se sent brimé.

Il s'assit à sa table et reprit un rapport qu'il était en train de rédiger. Il s'intitulait : *Etude de la néovision des systèmes à intelligence artificielle*. A ses côtés, deux PC somnolaient sur un bureau. Sur une paillasse en face des ordinateurs, une expérience était en cours. Des fluides verts et bleus allaient et venaient entre trois récipients, au gré des ébullitions et des refroidissements.

A présent, lecteur, imaginez que les Excarnés existent et que l'un d'eux se soit insinué dans le repaire des Ultimes pour les espionner. Baptisons cet Excarné John. Comment a-t-il pu s'introduire ici ? Cela a été facile pour lui, il est totalement immatériel. Il peut déambuler librement à l'intérieur des atomes, passer à travers les murs. Comment a-t-il pu repérer cet endroit ? Ayant un pouvoir télépathique élevé, il lui a suffi de localiser des pensées hostiles à l'égard des Excarnés.

Pensez-vous qu'il va voir Hetter normalement ? Absolument pas. Référez-vous au document annexe : *Schémas comparatifs de la vision d'un humain et de celle d'un Excarné*. La figure 1 vous montre la pièce découpée comme elle le serait par la vision d'un humain Remarquez qu'un homme ne peut contempler que trois faces de cette pièce à la fois. Mais John n'est pas aussi limité. Considérez qu'il est réduit à un point matériel et qu'il est situé au centre de la pièce.

En fait, John est un peu comme une *sphère* dont la surface serait tapissée par des milliards d'*yeux*. Il est capable de voir simultanément chaque face de la pièce. En se focalisant sur un point (ici, le centre du plancher), son *cerveau* rassemble toutes ces faces en une seule image, du type de celle représentée sur la figure 2. Epatant, n'est-ce pas ?

Notez ce qu'est devenu la lampe du plafond. Si une mouche marchait sur cette lampe en empruntant le chemin A, elle quitterait l'image pour y retourner aussitôt… par le chemin B. Cela est dû au fait que le centre de la lampe est devenu une infinité de points. Ceux-ci couvrent toute la circonférence du cercle que forme la vision de John. Voilà, John voit comme ça, il voit tout d'un seul coup tout ce qu'il y autour de lui. Il faudra vous y faire.

SCHÉMAS COMPARATIFS DE LA VISION D'UN HUMAIN ET DE CELLE D'UN EXCARNÉ

Fig. 1 = Vision humaine

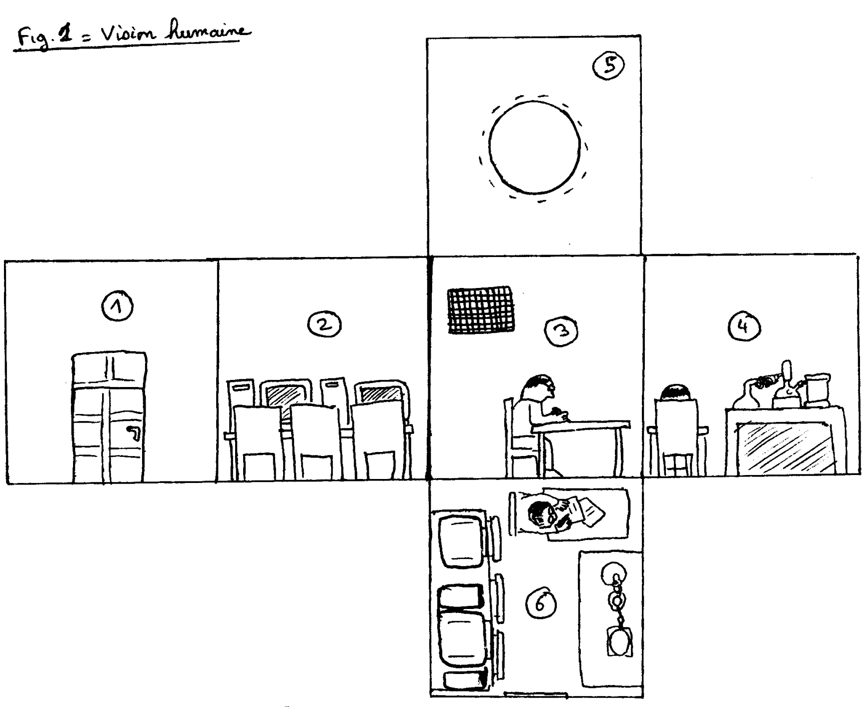
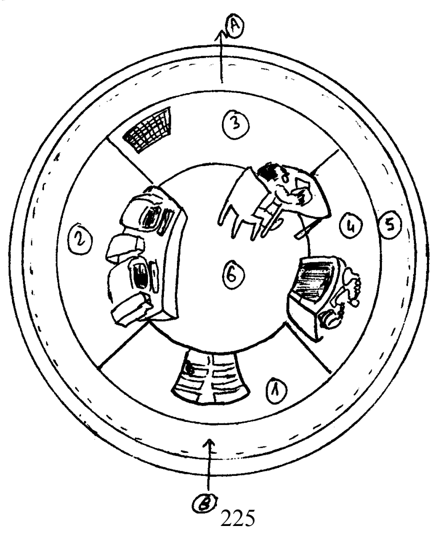


Fig. 2 = Vision d'Excarné



En fait, John en a bavé avant de réussir à voir ça. Les sens de John sont trop perfectionnés et c'est un inconvénient. Au début, il voyait à l'échelle atomique. Tout autour de lui n'était qu'un fourmillement de globules. Il décida alors de grossir un peu ça. Mais manque de bol, ce n'était pas réussi du premier coup. Parce que là, il voyait des galaxies et des trous noirs.

Au troisième essai, il arriva finalement à trouver la bonne échelle. Mais il y avait toujours un os. Tout n'était que bombardements psychédéliques d'infrarouges et d'ultraviolets. John s'empressa alors de restreindre son panel de longueurs d'onde pour ne retenir que celles visibles par un être humain. Enfin il obtint l'image de la figure 2.

Epargnons-vous l'odorat et d'autres sens dont nous n'avons même pas idée. Mais, détail amusant, Hetter possédait un sens que les Excarnés, malgré leur haut niveau de perception, avaient perdu totalement depuis des millions d'années. Ils avaient beau pouvoir ressentir très finement les champs magnétiques et gravitationnels, ils ignoraient cette faculté toute simple : le toucher.

A présent pour John, il s'agissait d'entendre. Misère, quelle surabondance de vibrations, de grésillements, de chuchotis ! Forcément, John avait oublié de retirer les ultrasons et les infrasons. Là, c'était mieux… Il entendait quelque chose… C'était une mite qui mastiquait dans le gilet de Hetter. Et aussi un homme qui chantait en poussant sa barque sur une rivière du Sud Viêt-nam. Pas encore au point, tout ça. Réglons voir un peu… En fait, c'était pas la peine : il ne disait rien, ce bonhomme !

John se concentra… Son âme fut alors assaillie par une armée de réflexions, un essaim de pensées et de songes qui fondaient sur lui depuis tous les coins de la pièce. Normal, avec dans les parages tous ces insectes, toutes ces poussières et tous ces unicellulaires qui méditaient ! Au terme d'une fastidieuse sélection, John parvint à n'entendre que le cerveau d'Hetter. Le savoir qu'il en puisa pourrait être déterminant dans la lutte contre les Ultimes…

À présent que John a terminé son sale boulot, reprenons notre bonne vieille vision en patron de la figure 1. C'est assez de cette image. Froissons-la, roulons-la en boule et jetons-la à la poubelle pour la remplacer par celle-ci.

Vydons assis sur son bureau dans la villa des Négationnistes. La pièce est spacieuse, les grandes vitres donnent sur La Cité en mer de cristaux. Des copies de Kandinsky ornaient les murs de leur univers parallèle. Il épluchait le courrier qu'il était allé chercher à sa boîte postale. Des formulaires et des factures envoyés à son domicile officiel. En examinant son abonnement de téléphone, il trouva un petit carré de papier mal collé. Tout absorbé par la lecture du minuscule billet, il ne vit pas Wettsline arriver dans son dos. « Oh, mais qu'est-ce que tu lis, mon vieux Gordon ? ». Ce dernier fut chamboulé par une secousse de frayeur.

« Passe-moi voir ça, Gordon... Hem, hem... *Les Ultimes vont faire un coup dans l'entrepôt basé au 17, Silver Street, quinzième district. Jeudi, 23 heures. Restez tranquilles. Signé A.F.*

Tiens, tiens, je savais pas qu't'avais des indics, mon brave Gordon. Mais je pense qu'on va en effet se tenir tranquille. Je n'ai pas envie de rendre visite à ces pouilleux d'Ultimes. J'ai une meilleure idée... ».

La vue plongea à toute vitesse vers l'œil ardent de Wettsline et le Q.G. du SWIS se dessina dans sur sa prunelle. D'abord noir comme sa pupille, le commissariat eut bientôt un éclairage convenable. Une standardiste appela le chef du SWIS, le jeune et beau Isaac Benton :
« Nous avons eu un appel anonyme. Les Ultimes vont faire un coup ce soir !
– Nom de Dieu !, laissa échapper Benton. Tous avec moi ! ».

En un clin d'œil, le costume du super-flic fut recouvert par les plaques d'un gilet pare-balles et un veston portant l'insigne de sa section. Une demi-douzaine d'hommes étaient avec lui derrière une barricade. Leur regard était rivé sur l'entrepôt d'ordinateurs qui émergeait du brouillard nocturne. Des lampes s'allumèrent au sein du bloc. Dès qu'ils pensèrent y distinguer du mouvement, les policiers de la SWIS, Benton en tête, commencèrent à encercler le secteur.

Benton les rallia vers une porte dérobée qu'ils avaient surveillée. Il la poussa discrètement et s'infiltra dans les lieux. Les mains serrées contre son fusil d'assaut, il partit en éclaireur entre les piles de cartons portant la marque de la célèbre firme informatique Orakléus. Il ordonna aux trois hommes qui le suivaient de retourner vers les entrées principales et le toit. Lui, il s'occupait du travail de sape. On abattait ou on capturait un Ultime, on repartait. On revenait, on effectuait la même opération, on repartait… Et ainsi de suite.

Il entendit à l'autre bout du bâtiment, porté par l'écho : « C'est bon, les Agents Partiels ont truqué les caméras. Vous pouvez retirer ces cagoules étouffantes ! Vous deux, déballez les bécanes des cartons. Toi, Rufus, neutralise-moi tout ça avec ton émetteur de champ magnétique. Toi, tu m'aides à remballer tout proprement. ».

Benton distingua une silhouette isolée, tout près de lui. L'occasion rêvée. Il s'éjecta hors de sa tanière pour braquer l'Ultime.

Mais quand il la vit, quelque chose faillit dans son magnifique instinct guerrier. Une femme. Elle était belle, il lui manquait un bras.

« Ah ! », fit Sidney à sa vue, la surprise lui fit lâcher son Browning. Benton n'arriva pas à tirer.

Une détonation troua l'air, aussi forte qu'un décollage de fusée.

Benton partit en arrière, son front maculé de sang. Douglas demeurait en position de tir, son Gorgon pointé dans la direction où une seconde avant, il y avait un flic.

Et là, Sidney fut prise d'un hurlement incontrôlable. Elle se jeta sur le cadavre en répétant : « Non, non... ». Tout en enfilant ses doigts dans ses cheveux rougis, elle l'embrassait sur la bouche.

Un coup de feu parvint de l'autre côté. Un geyser cuivré jaillit depuis l'épaule de Bonnicio. Fansetch tira aussitôt en retour. Un sniper placé sur une plate-forme passa par-dessus bord, atteint à la bouche.

« Rufus, attrape cette clé ! Elle ouvre la trappe du sous-sol ! ».

Fansetch et Bonnicio slalomèrent entre les rafales.

Hetter fit sauter le verrou de la trappe. Lewis tira Sidney de sa crise nécrophile.

« Pour la Cause ! », revendiqua Douglas avant de donner l'assaut. Son Gorgon dans une main et le revolver dans une autre, il tirait devant, derrière lui, dans un départ continu de douilles. Les balles sifflaient autour de lui, mitraillant le sol avec des pétarades. Venus de toutes parts, les policiers couraient quelques mètres vers Douglas, Gorgon exécutait, les canettes explosaient dans une volée de vis et d'écrous, ils perdaient l'équilibre, frappés à mort.

Quand les deux chargeurs furent épuisés, Douglas profita de l'accalmie qu'il avait créée pour suivre les Ultimes dans leur retraite.

Ils coururent alors sans se retourner, en file indienne dans des boyaux putrides, oubliant d'écouter, de peur d'entendre l'ire des flingues. C'étaient des rats effarouchés partant au four des tunnels, vermine gigotant dans un trou hallucinant de noirceur.

Ils s'éclipsèrent au gré d'un tournant. A leur place, des formes blêmes et translucides s'incrustèrent en limites incertaines, pour finalement esquisser le croquis d'une partie de squelette, où on reconnaissait notamment une clavicule.

Hetter s'extasia devant la radiographie : « C'est bon ! Seuls les tissus superficiels sont endommagés. Tu rates tous tes rendez-vous avec la faucheuse, David ». Assis près d'une table de chirurgie, le bras en bandoulière, Bonnicio ne parut pas vexé. Trop heureux de s'en sortir à si bon compte.

Dans la cuisine à côté, Douglas dévisageait son amante. Elle était accoudée aux fourneaux, les yeux chargés d'océan, immobilisée par le traumatisme. Il vint tout près d'elle :

« Ressaisis-toi, Sidney. C'est fini... ».

Elle lui donna un coup de tête si vif qu'il fut envoyé deux mètres en arrière.

« Salaud ! Tu l'as tué ! C'était mon ex ! »

Le nez cassé qui zébrait sa bouche, Douglas ne reprenait pas ses esprits. Toute son expression façonnée dans le seul but d'exprimer un peu de sa consternation, il n'arrivait qu'à dire :
« C'est pas possible... C'est pas possible. ».

D'où venait le choc qui le terrassait ? De découvrir qu'il avait tué l'ancien amant de Sidney ?

Ou de découvrir qu'elle l'aimait encore ?

Les lèvres de Sidney tremblaient pour tenter de l'insulter : « T'es...

... Un cas intéressant. Si, je vous l'assure, monsieur D, vous êtes un cas intéressant ! », décréta le médecin. Les deux hommes discutent dans le hall d'entrée de l'Hôpital Central Saint-Sigismond. Monsieur D est en jogging. Il porte un gros sac de voyage.

« Vos tests de motricité ont donné des résultats excellents, reprend le médecin. Vous êtes resté l'athlète que vous avez toujours été ! Et je confirme mon impression du début. Votre tumeur ne se développe pas davantage.
– Je peux m'en aller alors ?
– Non, pas tout de suite. Il reste les tests psychologiques. C'est une simple formalité, je vous assure. Mais elle est néanmoins indispensable.
– Bon, faites-les, ces tests et en vitesse !
– Seulement, il y a un problème. Nous n'avons pas le personnel qualifié sur place. Nous devons vous transférer à l'Asile Psychiatrique Saint-James. Non, non, ne vous affolez pas ! Nous ne voulons pas vous interner, bien sûr !
– Bon, si c'est nécessaire…
– Très bien. Il y a un bus qui doit amener plusieurs de nos patients à Saint-James. Il part dans une demi-heure. ».

Le sac de Monsieur D est posé par terre.

Au-dessus de ce sac, Monsieur D attend. Des infirmières ont attroupé près de lui tout un convoi de dérangés. Ils trépignent et marmonnent, mais aucun n'a l'air vraiment très atteint. Ce sont pour la plupart des fous faciles à gérer que l'Asile envoie à Saint Sigismond pour qu'il s'y fassent soigner leurs éventuelles pathologies ou blessures. L'un d'eux a un pied dans le plâtre : « Ce… Ce sont les varans qui m'ont fait ça. Y'en a partout, des varans… Ah… Ah non, c'est des guêpes… Y'en a partout. ». Une infirmière passe devant Monsieur D. Son visage est un palais de taches de rousseur. Elle lui sourit, visiblement séduite. Ils sont tous dans une cour intérieure verdie de jardins. Le car finit par arriver dans un tumulte de graviers. Deux infirmiers en descendent et commencent à charger les patients. Monsieur D s'avance et jette un œil à l'intérieur du bus.

Soudain, il y perçoit comme des gazouillis soyeux, gambadant parmi une nausée de borborygmes. Des gargouillis circulent entre les sièges, pataugeant dans des sifflements boueux. Le gloussement croît en forêt d'épines, une cacophonie amère, un typhon de décibels déchaînés,

qui part en crescendo torride, en orgue torrentueux, baroque symphonie d'au-delà.

Des millions. Ils sont des millions d'êtres dans ce véhicule à réclamer leur festin, des millions à entrechoquer leurs dents, à miauler à l'unisson dans un séisme d'outre-tombe.

« Non ! Je n'veux pas entrer là-dedans !
– Allez, mon vieux, ne fais pas de difficulté, font les infirmiers en l'empoignant à bras-le-corps.
– Lâchez-moi ! Il y a... des trucs dégueulasses à l'intérieur ! Je les entends !
– Tu nous fais pas rire ! »

Monsieur D remonte tout à coup son coude qui vient percuter le menton d'un infirmier.
« Lâchez-moi !
– Hé, ça va pas !, s'exclame le deuxième infirmier.
– Lâchez-moi ! »

Monsieur D se dégage de son emprise et lui décroche un uppercut si violent que l'homme a la mâchoire presque désossée.

« J'irai pas là-d'dans ! Ils vont tous vous bouffer ! », finit-il.

En courant à toutes jambes vers la sortie de l'hôpital, il frôle de très près l'infirmière aux tâches de rousseur. Au passage, il emporte d'elle un parfum prononcé qui amollit le cœur et se réverbère dans la couleur de ses yeux. Il tourne soudain, se rancit et s'exacerbe. Cela sent le gingembre.

L'haleine de Sidney.

« Le whisky... c'est exquis,
le bourbon, c'est très... bon. », chantonnait-elle au détour de son ivresse. Seule la veilleuse de la hotte était allumée dans la cuisine.

Gregory Douglas entra et la découvrit hébétée derrière une rangée de bouteilles posées sur la table.

« C'est... C'est toi, Greg ? Viens... Viens boire un coup avec moi... A la santé d'la mort !
– Pou... Pourquoi t'as recommencé, Sidney ? J'croyais qu'tu... t'soûlerais plus jamais... ». Ses propres paroles martelaient ses oreilles, intruses, mots d'acier et de fer à l'écho grinçant.

« Fous-moi la paix, Greg. Tu m'as imposé trop de choses. Je vois pas où est le problème que je sois soûle...
– Tu... Tu vois pas ?
– De... De toute façon, plus je serai soûle, plus je me sentirai... Ultime ! Je suis sûre qu'au prochain verre, j'vais commencer à les voir... Tes fantômes... Oh oui, je sens qu'y en a tout plein... dans les bus ! Et pis aussi... dans les maisons, dans les poubelles !
Oh... Dans les poubelles... Y'en a tout plein.
Y z'ont raison.
Tout est à mettre à la poubelle...
– Tu sais bien... que je n'aime pas que tu boives autant.
– Oh, tu sais, boire, c'est pas trop grave encore... »

Elle courba sa tête derrière les bouteilles. Dans les anamorphoses des verres colorés et leurs trémulations prismatiques, Douglas tenta de distinguer une image cohérente. Il écarta brusquement les bouteilles, privant ainsi Sidney de son paravent. Elle avait posé une feuille sur la table et tenait une paille au niveau d'une de ses narines. Elle prit une grande goulée d'air, et commença à aspirer la poudre blanche.

Des départs de batteries, ça tintinnabulait, ça crépitait !

C'était trop !

Le bras de Douglas décrivit un arc-de-cercle imprévisible et vint flanquer une formidable gifle à Sidney. Alors que sa tête était culbutée en arrière, la paille partit de sa narine, les bouteilles roulèrent hors de la table, la poudre se perdit en nuage de poussière.

« Bon sang, on t'en avait sorti ! N'y r'tournes pas ! »

Sidney tâtait sa lèvre tuméfiée. Ses doigts en retiraient l'hémoglobine.

Elle se leva d'un coup, et partit vers la salle où les autres prenaient leur repas.

« Voyons, Sydney..., suppliait Douglas.
– Ta gueule ! »

Elle prit les Ultimes à témoin : « Et vous, vous vous laissez faire ? Vous croyez qu'il est apte à nous dicter des lois ? Vous ne comprenez donc pas ? Vous avez pas l'impression qu'on va tous y passer avec lui ? Et tout ça pourquoi ? Pour lutter contre les fantômes qui vivent dans les autobus ! Vous en avez déjà vus, vous, des Excarnés ? Non ! Qui en voit ? Lui, rien que lui ! Mais pourquoi vous le croyez ? Alors, ça vaut la peine de s'entre-tuer pour ça ? Vous ne comprenez pas ? Ce type est un fanatique ! Complètement timbré ! Vous savez tous qu'il est fou, vous savez tous comment il est arrivé ici ! J'en ai assez ! J'en ai assez de la mort ! Et surtout de cette mort-là, absurde, inutile ! La Grande Hérésie m'a pris trop de choses ! Si vous voulez continuer, moi j'fais tout sauter, on en finira plus vite ! ».

Ses jambes ne la portèrent plus. Hetter la retint et la prit dans ses bras. Il lui dit des paroles rassurantes.

La vision de Douglas se peuplait de taches d'encres multiformes et de vaisseaux éclatés. Les Ultimes en face de lui étaient griffonnés au fuseau. Il serrait les poings, tout son corps irradiait la tentation qui venait d'éclore en lui. Fansetch le maîtrisa : « Fais pas ça. Tu y tiens plus que ça, j'en suis sûr. ».

De la peinture dégoulinait devant ses yeux, dépouillant le spectacle de toute pertinence, au fur et à mesure que des fractales de nouvelles visions s'évanouissaient en son sein, pour finalement prendre totalement le dessus et synthétiser une nouvelle image.

Encadrés par des cordons, les gens faisaient la queue devant un guichet de la Gare Centrale. Parmi eux, Gregory Douglas. Placés à l'écart, une femme et un homme s'entretenaient. La femme, vers la quarantaine, parlait sur un ton à la fois maternaliste et paniqué, tant avec la bouche qu'avec les yeux. Ce qu'elle disait faisait tressaillir ses boucles blondes et grises : « Mais voyons, Harry, qu'est-ce qui t'a encore pris ? ».

L'homme semblait un peu plus jeune, les cheveux noirs mal peignés, la mine contrite :

« J'croyais que...
– Tu croyais, tu croyais... C'était vraiment indispensable d'acheter ce costume ?
– Mais je pensais que c'était plus...
– Plus quoi ? Comment tu vas faire maintenant ? Comment tu vas aller à Chicago ? Et là-bas, il va falloir dormir à l'hôtel ! Comment tu vas faire ?
– Je sais pas, j'me débrouillerai !
– Mais mon Dieu, Harry, tu dis toujours la même chose ! Et tu fais toujours les mêmes bêtises ! Et tu veux devenir représentant ? Mais comment tu veux tenir tête à ceux qui ont fait les écoles de commerce ? Ha non ! Harry, tu as vraiment perdu la tête ! Ecoute, j'en ai assez de tes bêtises, Harry ! C'est d'la folie, il faut que ça change ! J'ai été trop patiente, il faut que tu fasses quelque chose ! ».

C'était le tour de Douglas de se présenter au guichet.

« Bonjour, monsieur. Que désirez-vous ?, lui demanda l'employée.
– Quoi ?
– Que désirez-vous ?
– Excusez-moi, madame, je n'entends pas bien. Je voudrais un aller un aller-retour Digsville-La Cité, au tarif carte de réduction. »

Il ne pouvait pas enlever ses boules kiès.

Comme si la vitre du guichet était faite d'eau et qu'une pierre était tombée à sa surface, elle ondoya en rides concentriques, submergeant le visage de l'employeur pour y substituer, lorsque le liquide recouvra son calme, le visage de Victoria Ramirez. Elle était au pas de sa porte, venant d'ouvrir à Gregory Douglas.

« Ah, vous voilà enfin, monsieur Douglas !
– Je suis venu aussi vite que j'ai pu.
– Je vous répète, Consuella n'est pas rentrée du lycée hier soir ! J'ai appelé tous les voisins. Et puis j'ai pensé à Ted, son petit ami ! J'ai téléphoné à ses parents. Ils disent qu'il a disparu aussi ! Oh, ils ont dû faire une fugue ensemble ! Je vous en supplie, retrouvez-les moi !
– Vous avez déjà eu des appels téléphoniques où ça coupait dès que vous décrochiez ? Est-ce que Consuella vous a dit si des personnes inhabituelles attendaient à la sortie du lycée ?
– Je ne sais pas. Je...
– Oh, et puis merde ! Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire vite !
– Oh là, quelle drôle de tête vous faites ! Qu'est-ce que vous avez, monsieur Douglas ?
– Rien, rien. C'est juste que j'ai des problèmes de vue en ce moment... »

Toutes les couleurs étaient inversées comme sur un négatif de photo. Les lumières du couloir laissaient des impressions persistantes sur sa rétine.

Madame Ramirez était en pâte à modeler. Son corps s'affinait, ses cheveux se dénouaient et s'allongeaient, la vieillesse de son visage se lissait pour donner celui d'une jeune femme d'environ vingt ans, piercing sur l'arcade sourcilière et enfilade d'anneaux argentés sur les oreilles.

Elle s'appuyait contre un mur de son appartement avec une moue réprobatrice. Le sari bleu et violet qui couvrait sa poitrine suave décriait par rapport aux posters déjantés de Marylin Manson et de Sepultura qui s'exhibaient sur la tapisserie à motifs de moutons.

Une voix rêche et haut perchée partait du lecteur de CD couvert d'autocollants :

'Don't remember where I was,
I realized life was a game...
The more seriously I took things,
The harder the rules became...

A tout le monde, écrite et interprétée par Dave Mustaine pour le groupe de metal Megadeth.

« Vous êtes Douglas, n'est-ce pas ? Mon frère m'a parlé d'vous.
– Tes parents m'ont dit que tu savais sans doute où étaient Ted et Consuella.
– Y's'gourent. J'en ai pas la moindre idée.
– Y vaudrait mieux qu'tu m'en dise plus.
– Vous êtes celui qui martyrise Consuella. Ted disait qu'elle méritait mieux qu'ça. Y disait qu'vous êtes une belle ordure.
– Mais bordel, elle est en danger !
– C'est clair, elle est en danger si vous r'mettez la main d'ssus.
– Oh merde ! Pas l'temps d'négocier ! »

Il pointa son Gorgon sur le nez de la fille.

« Dis-moi où est Ted, salope, ou j'vais t'envoyer en l'air d'une belle façon !
– OK, OK... 'Faut pas s'énerver... Y traînait souvent avec elle dans le quartier de Grey Hills. Allez y jeter un coup d'œil... »

Elle se coinça une cigarette entre les lèvres : « T'as du feu ? ».

Douglas rengaina son gros calibre et sortit un Zippo de son blouson de cuir. Elle approcha sa clope, et le briquet souffla une large brèche de flammes.

Puis l'holocauste se rétracta et l'on vit ce qu'il masquait. Assis sur un monceau de détritus au fond de l'impasse de Flying Papers Street, Ted et Consuella n'en menaient pas trop large. Ils se tenaient les mains, s'interrogeant sur leur avenir :

« Comment on va faire maintenant, Ted ?
– T'inquiète, on s'débrouillera. Il faut pas que tu rentres, ma chérie. Il faut pas qu'ce mec continue à te torturer.
– Oui, t'as raison. Je t'aime... ».

Leurs petites lèvres d'adolescents allaient se blottir les unes contre les autres. Quand des bruits invraisemblables leur firent tourner la tête.

Quelques instants plus tard, Douglas émergea de l'angle de rue où les bruits s'étaient manifestés, les faisant sursauter encore plus.

« Non ! », désespéra Ted.

Consuella, quant à elle, se contenta de le dévisager depuis la tristesse de son regard :

« J'pensais bien qu'on pourrait pas vous échapper... Alors les séances vont reprendre ? »

Il s'agenouilla vers elle, posa sa main sur son menton et passa son doigt sur sa joue : « Non. Moi aussi, j'ai... mal à la tête.
– Moi, j'vous crois pas !, s'interposa Ted. Vous êtes un nazi ! Vous en avez rien à foutre de sa souffrance !
– La ferme, petit couillon ! Plutôt que de te plaindre de ce que j'vous ai fait, vas au coin d'la rue, voir c'que j'vous ai évité. »

Ce qu'ils trouvèrent là-bas fit crier Consuella.

Silverberg gisait sur le trottoir, la face contre le sol. Une mare de sang s'étendait à partir de son ventre.
« Que... Qu'est-ce que c'est ?, demanda Ted.
– Ça ? C'est pire que tous les démons de ta connerie de chrétienté ! »

Le vent poussait une boîte de conserve, la faisant sonner sur la route. La sonorité se fit de moins en moins métallique, s'adoucit au fur et à mesure qu'elle prenait de l'élasticité.

Un aliéné tape dans un ballon à travers les couloirs de l'Asile Psychiatrique Saint-James. « Hou, hou... Je vais t'attraper, Robbie ! », ressasse-t-il.

Habillé avec une blouse d'interné, Monsieur D est assis dans la salle de repos. Deux infirmiers y passent. Ils ramènent une jeune femme à sa chambre. Monsieur D la fixe longuement, pour tromper son ennui. Elle a des grosses lunettes et des cheveux châtains un peu ébouriffés.

Après s'être bien fait attendre, le docteur Zacharie Williams vient révéler son diagnostic à Monsieur D : « Ces six mois de traitement dans notre établissement semblent avoir porté leurs fruits. En effet, les dégradations liées à votre tumeur cervicale ont été limitées au maximum. Reste votre phobie des transports, mais vous avez trouvé vous-même la solution pour la maîtriser. J'avoue ne pas comprendre pourquoi le port de boules kiès vous rassure.... Mais bon... A problème psychologique, solution psychologique ! Vous vous êtes montré coopératif... Vous me manquerez ! Enfin, je vous souhaite un bon retour dans la vie active ! N'oubliez pas de prendre vos médicaments. Dans quelques mois, tout sera parfaitement rentré dans l'ordre ! ».

Puis la vie de Monsieur D défile en accéléré. Une série de clichés qu'on passe une dernière fois en revue avant de les jeter au feu.

Freddy qui lui annonce : « Désolé D, Monsieur Densat ne veut pas que tu reviennes à son service. Qu'est-ce que tu veux ? D'abord, tu tombes dans les pommes pour un rien. Après, on apprend qu't'as une tumeur au cerveau. Et puis tu te retrouves à l'asile... Désolé, mais t'es pas fiable ! ». Et qui lui ferme au nez la porte de la propriété de Densat.

Puis la réponse invariable des autres types qui embauchent des gardes du corps : « Votre dossier vous a suivi, monsieur D. Je suis au regret de vous dire que je ne peux vous employer. ».

Monsieur D qui téléphone : « T'inquiète pas, maman. Je finirai par trouver un nouveau boulot. Ça va s'arranger. »

Puis un matin blafard, Monsieur D reclus dans son appartement, mal rasé, les yeux cernés. Il astique son Gorgon désœuvré. Il a peur d'avoir un jour envie de s'en servir. Son téléphone le tire inopinément de sa catalepsie : « Monsieur D ? Cela fait maintenant cinq mois que vous êtes sorti de Saint-James et que vous ne trouvez pas d'employeur. Nous pouvons vous proposer un travail dans vos cordes... ».

Toujours Monsieur D dans son appartement. Cette fois-ci, il est impeccable. Son smoking est brillant, son sourire aussi. Un homme vient chez lui. C'est Rufus Hetter. Il demande en premier lieu : « Bonjour, monsieur D. Pfou ! Vous êtes de l'autre côté de la ville ! Et comme La Cité n'est pas petite... J'ai cru que je n'arrêterais jamais de conduire ! Je peux boire un café ? ».

Ils se retrouvent donc attablés devant deux tasses de jus noir. Hetter reprend la parole : « Je vous rappelle que votre mission sera périlleuse. Enfin, vous avez l'habitude du risque. Mais vous n'avez pas été choisi que pour ça. Ce que vous prenez pour une tumeur cérébrale est en réalité un organe qui se développe dans votre cortex depuis votre naissance. Vos malaises ont survenu parce que la glande était arrivée à maturité. Elle vous confère la néovision. Autrement dit, la capacité à percevoir les autres réalités.
– Les autres réalités ?
– On vous expliquera plus tard. Je veux juste vous dire que c'est à cause de ça que vous ne pouvez plus entrer dans un autobus sans vous boucher les oreilles. Alors, vous acceptez de vous joindre à nous ?
– On va essayer...
– Parfait.

Bienvenue chez les Ultimes, monsieur Douglas... ».

L'odeur du café montait au plafond.
« T'es sûr que tu veux pas plutôt boire de la vodka ?, demanda Sidney à Gregory.
– Arrête de boire, Sidney.
– Toi, j't'ai déjà dit qu't'avais plus... ».

Une sonnerie inattendue décapita sa réplique. Bonnicio tendit un téléphone sans fil à Douglas :
« C'est pour vous, patron.
– Allô ?, fit Douglas.
– Je me présente : Louie Wettsline, chef des Négationnistes.
– Son of a bitch !
– Pas le temps de faire un concours d'insultes. Alors je te dirai juste ça, nabot : tu as osé t'en prendre à l'un des nôtres. D'accord, tu l'as dégommé, bravo ! Mais ça fait pas de toi le plus fort. Désormais, t'as nulle part où fuir. Les Affamés sont sur toi, Douglas. Y vont t'régler ton compte. Et celui de tous tes guignols ! Allez, ciao... ».

« Le salopard ! », explosa Douglas. Il catapulta le téléphone contre le mur en face, éparpillant les composants sur tout le plancher.

« Ah, c'est malin ! Comment on va commander des pizzas, maintenant ?, se plaignit Sidney.
– Mais t'es trop conne, toi ! On a des Affamés au cul !
– C'est quoi encore, les Affamés ?, le nargua-t-elle.
– Les Affamés sont des dérivés des Excarnés, exposa Hetter. Ils peuvent dévorer l'âme de n'importe qui, même de quelqu'un qui n'a pas la néovision. En plus, très peu de néovisionnaires peuvent les voir. Je crois pas que Gregory en fasse partie. Pas assez puissant !
– Si, y'a un moyen d'les voir !, se réveilla Douglas. Fansetch, va démarrer un 4×4 ! Ange, apporte la valise !
– Oh non, chef, pas la valise...
– Nom de Dieu ! Fais c'que j'te dis, putain ! »

Ange revint au bout de quelques secondes. Il ouvrit la valise devant Douglas. Présentées sur un fond matelassé, une vingtaine de petits flacons contenant chacun un millilitre de liquide vert. Des doses d'Outway.
« Alors comme ça, il a l'droit d'se shooter et pas moi ?
– Toi, s'exaspéra Douglas, tu fais encore une réflexion de ce genre et… Oh, et puis merde ! »

Il avala une dose d'un trait. L'élixir partit en flèche irriguer son cerveau de décharges électriques. Des étincelles pétillèrent dans l'air, sa gorge se contorsionnait, d'insatiables parasites internes rongèrent soudain ses mains.

Il sentit une disjonction à son œil droit. Tout à coup, des myriades de murmures flamboyèrent par constellations d'esprits errants. Il sentait l'âme des Ultimes exagérée au point de lui faire mal. Tous ses sens se raccordèrent en une seule et même sensation qui comprenait tout.

Alors, il les entendit.

D'abord d'infimes coupures dans le silence, puis une brusque brèche par où s'engouffra un raz-de-marée de tapages, de sirènes, d'olifants, de cornes de brume. Bref tous les sons synonymes de vacarme, engainés avec une ignoble consonance organique, une sauvagerie et une stupidité qui n'avaient pas de limite.

« FAIM… NOUS AVONS FAIM ! »

« Ils arrivent ! On monte tous dans le 4×4 ! »

Ils cavalèrent à sa suite. Il prit le volant, Sidney monta à côté de lui. Les quatre autres s'entassèrent sur la banquette arrière.

Une grande trappe s'ouvrit dans le plancher. La Spider Action démarra sur les chapeaux de roues. Le véhicule accéléra dans une piste souterraine rayée de néons pour arriver au sous-sol d'un immeuble de parking tenu par des Agents Partiels.

Elle en sortit en quatrième vitesse et s'engagea dans la circulation citadine à grand renfort de crissements de pneus.

Les rayons du crépuscule envahissaient les rues de La Cité en coulées de lave.

Les Affamés, massives brumes carnivores, volaient dans les avenues à un rythme effréné, passant au-dessus des gens indifférents avec des claquements de crocs et de spasmodiques raclements de gorge.

Grillant feu rouge sur feu rouge, l'Action filait en direction du Périphérique Ouest, déchaînant derrière lui le courroux des klaxons et le tonnerre des collisions.

Ejectés à toute allure, traversant les immeubles ou s'enfonçant dans le macadam, une demi-douzaine d'Affamés convergeaient des différents districts de La Cité.

Poursuivi par les démons, poursuivi par la nuit qui tombait en lune roulée, Douglas intégra le périphérique en défonçant la barrière d'une cabine de péage.

Devant son pare-brise, les phares des autres voitures s'emmêlaient en disques rognés jaunes et rouges, le tintamarre des avertisseurs était une voix endiablée qui l'oppressait sans raison, la route tanguait, tanguait !

Un rapide coup d'œil dans le rétroviseur arrière. Les Affamés étaient toujours à leurs trousses, planant par-dessus les chaos automobiles, grommelant et éructant de plus en plus fort.

Douglas slalomait sans calculer entre les autres bolides, rasant les camions dans un mur d'air compressé, doublant tantôt par la gauche, tantôt par la droite des conducteurs qu'il laissait estomaqués dans son sillage. À l'arrière, Hetter avait perdu ses lunettes. Fansetch et Bonnicio n'avaient pas eu le temps de se sangler qu'ils avaient été éjectés de leurs sièges sur le plancher du 4×4. A chacune de leurs tentatives de se relever, Douglas prenait une accélération subite et ruinait leurs efforts.

« Fais gaffe, fais gaffe !, s'époumonait Sidney.
– Pas de problème, je contrôle la situation !"

Les autres usagers de l'autoroute n'étaient que des pavés indistincts. Il ne savait plus s'il avançait ou s'il reculait, et encore moins à quelle vitesse ! Mais à chaque fois que le rétroviseur se présentait à lui, les Affamés s'y tortillaient, toujours plus proches, toujours plus déterminés !

« Mais arrête, bon sang ! T'es complètement fou ! Les Affamés n'existent que dans ton esprit ! Dans ton sale esprit de camé ! C'est un effet placebo : Wettsline te dit qu'il y en a, alors tu les vois ! On n'aura même pas besoin d'eux pour clamser si tu continues à cette vitesse ! Tu m'entends, connard ? Arrête tout ! C'est qu'un rêve ! Si tu freines, tout va s'arrêter... »

Les lampadaires étaient des serpentins de lumière au ventre du ciel nocturne. Les étoiles y vagabondaient en blanches boules de feu comme dans une effarante toile de Van Gogh.

Ses mains imprimaient des soubresauts machinaux au volant, son inconscient combattait une invincible incursion cosmique. Des fantômes montaient du bitume en geysers désincarnés, leurs bouches désarticulées et leurs yeux creux expédiant vers la nuit un cri expressionniste qui remodelait l'air et en prenait possession.

Les Affamés restaient à l'accompagner, menaces familières. Dans le lit de la nuit, sur la Terre en révolution, le missile piloté par Douglas s'abîmait en rampes concaves et en contines d'outre-espace, hors de l'Univers matériel, quelque part entre le rêve et la mort, imaginant à chaque instant des crashes sans retour qui n'avaient jamais lieu.

Cette autoroute de l'oubli et de l'exil s'étendait en ruban gris bordé de pointillés jaunes, émergeant de la marée où le reste du paysage était mazouté.

Un poteau surmonté d'un panneau : *Fort Pent's Oil Station : Motel, Fast Food, Rent-a-car*. L'aurore ensemençait la nationale de braises ensoleillées. Gregory et Sidney se promenaient près des pompes à essence. Les hommes étaient encore endormis dans le motel.

Il l'arrêta. A l'ombre découpée des chênes, il quémanda :
« On fait la paix ?
– OK, on fait un peu la paix.".

Leurs mains se joignirent.

Quand une vieille en treillis militaire et lunettes de soleil vint les trouver :
« Qui t'es, toi ? Quel âge t'as ? Qu'esse tu fais comme boulot ?
– Je m'appelle Gregory Douglas. J'ai trente ans, je travaille dans l'export.
– Quand il n'est pas occupé à sauver l'humanité, précisa Sidney.
– C'est pas vrai !, démentit la vieille. T'as pas trente ans ! T'as jamais eu un père et une mère, toi ? On t'a pas appris à être poli ? T'es plus vieux qu'ça !
– Bon, qu'est-ce que tu veux, toi ? Tu veux du fric ? Allez, prends ça et fous-nous la paix !
– Ah non, j'mendie pas, moi ! J'vends l'journal !
– Allez, donne-moi toujours ça… ».

Il ouvrit l'exemplaire de *The City Says* au hasard et tomba sur un gros titre qui l'atterra :

SUICIDE DU MILLIONNAIRE HAROLD DENSAT

Actionnaire majoritaire de nombreuses firmes multinationales telles que la Densat Oil Corporation, la Densat Electronics et la Densat Entertainment, cet homme d'affaires de soixante et onze ans a mis fin à ses jours hier soir d'une balle dans la tête. La police aurait retrouvé une lettre d'adieu. Mais les enquêteurs s'interrogent encore sur les causes réelles de cet acte. Les entreprises de Monsieur Densat fonctionnaient à plein régime, c'était un homme considéré. Reste la piste d'éventuels troubles familiaux ou sentimentaux, à moins qu'une crise de mélancolie subite et inexplicable ait…

« Mon ancien patron est mort !
– Ton ancien patron est mort, ton nouveau patron est un inconnu... C'est pas très bien géré, tout ça ! »

Le journal était grand ouvert, cachant tout de Douglas et du paysage. Les feuilles se refermèrent, révélant Ange Lewis installé à un comptoir de bar.

« On vit des temps troublés, n'est-ce pas ? », remarqua l'homme à sa droite. La trentaine au maximum, vêtements noirs assez chics, cheveux sombres, visage décontracté qui affichait un splendide sourire.

« Pourquoi vous dites ça ?
– Vous lisiez le journal.
– Nous, ça va encore. On pourrait vivre en Afrique, ou en Amérique du Sud...
– Evidemment. Ici, l'autorité veille au grain. La Police, la Sécurité Médicale...
– Ouais, tout ça, c'est bien.
– Je me présente : Andrew Northam. Antiquaire.
– Ange Lewis, ingénieur des travaux publics.
– Tenez, je vous offre un verre !
– Oh, non merci. Décidément, il n'y a rien de buvable dans ce bistrot.
– D'accord. »

Par les grandes vitres du bar, la rue et les muscles des immeubles. L'entrée de l'un d'eux, une ouverture par code, un escalier de grès rose, deux étages gravis par ascenseur, la porte de l'appartement 207. Ils franchirent un court hall où ils déposèrent leurs vestes, puis Northam introduisit Lewis dans un petit salon en noir et blanc plutôt impersonnel. Une porte noire fermée conduisait aux autres pièces. Il l'invita à s'installer dans un léger fauteuil de cuir.

« C’est assez moderne pour un antiquaire, observa l’Ultime.
– Vous savez, je vois assez de vieilleries dans mon magasin pour avoir envie de changer le soir.
– Votre métier ne semble pas être pour vous ce qu’on appelle une vocation.
– Et le vôtre, monsieur Lewis ? C’est passionnant d’être ingénieur des travaux publics ?
– C’est un métier à risques que j’assume avec conviction.
– Intéressant…
– C’est bien, toutes ces reproductions de tableaux, pour égayer… C’est quoi, celui-là ?
– Il magnétise le regard, n’est-ce pas ? C’est *La Tentation de Saint-Antoine*, d’après Salvador Dalì. Notez qu’il a une vision très hérétique de cette grande parabole catholique… L’écrivain Gustave Flaubert avait déjà présenté une. La Tentation de Saint-Antoine, c’était le savoir universel. Saint-Antoine a dû résister par peur de l’extase, par peur de la puissance que ce savoir lui aurait conféré… Mais le savoir proposé par les démons de Dalì est d’un tout autre ordre. Saint-Antoine le refuse car il est porteur de peur et de démence. Voyez, il est acculé dans en bas à gauche de la toile, dans un désert qui s’étend à perte de vue. Il est si affaibli qu’il a un genou à terre. Affaibli ? N’est-il pas plutôt sur le point de s’agenouiller totalement pour adorer de nouveaux dieux, blasphématoires et pervers ? Sa peau est tannée, sa barbe drue. Il est complètement nu, comme un Christ. Voilà peut-être le tort de Saint-Antoine : se croire supérieur aux autres saints, vouloir être le nouveau Messie. Qui dit nouveau Messie dit nouvelle religion, schisme, péché.

Il brandit une croix pour défendre de ses visions. Là encore, la foi reste le seul recours. Mais comme cela semble dérisoire ! Comme il semblerait facile de s’avouer vaincu et de succomber à la Tentation ! Sous quelle forme se présente-t-elle, cette Tentation ? Des animaux en métamorphose impie. Voyez l’aspect terrifiant de ce cheval fou, le regard en furie, la gueule écumante. Et ses pattes, ses pattes ! Infiniment fines et hautes, pour le porter bien au-delà du monde ordinaire. Cela reflète aussi la vision altérée de Saint-Antoine. Tout cela révèle de l’hallucination, du cauchemar… Pourquoi des animaux ? Et pourquoi ces mutations ?

Des démons bien plus sophistiqués que ceux représentés dans l'imagerie du Moyen-age, si l'on excepte les monstres infernaux de Jérôme Bosch, ces ignobles compromis entre l'homme et la bête. Le peintre met à jour et à nu nos peurs les plus élémentaires, les plus puériles. Il leur trouve un fondement qui remonte à la nuit des temps, un inextinguible inconscient collectif, peut-être apparu avant l'avènement de l'homme ! Et que portent les éléphants échassiers, derrière le cheval ? Certes, ces deux femmes nues, ici entière, et là réduite à un tronc et un buste, pourraient nous égarer, nous entraîner vers des tentations classiques de luxure et d'envie... Mais ce désir, cette sensualité qui sourdent de ce corps mutilé, ne sont-ils pas plutôt la manifestation d'esprits extra-humains, d'âmes composées uniquement de pulsions basiques, mais toutes aussi présente que les nôtres ? Cela exalte certes l'impudeur d'une conscience qui s'estime parfaite, mais aussi l'offrande et encore la faim, la possession... Les minarets, les bâtiments et les temples dans les nuages ne sont en fait le fruit d'aucune architecture précise. C'est un mélange de tous les paganismes antiques qui remontent à la surface et réclament leur dû, prétendant détenir la vérité à un bien meilleur titre que les croyances actuelles, christianisme, islam. Car elles ne tirent pas cette vérité de mythes préfabriqués par les hommes mais des êtres qui ont précédé l'humanité. Elles la puisent dans les racines du Temps, presque au début du Big Bang. Là ou il y a l'initiation, la justification et l'explication de tout. Néanmoins, ce qui m'intéresse le plus, ce sont les formes géométriques que porte un de ces éléphants aux pattes effilées d'insecte... Elles semblent être le cœur battant de la Tentation. En quoi cela consiste-t-il ? Dalì ne peut le dire, cela n'est qu'abstraction. Une abstraction sidérale, que l'intelligence humaine ne pourra jamais appréhender. Et c'est là que réside l'inacceptable !

Saint-Antoine est en proie au pire des doutes ! Que doit-il faire pour être digne de Dieu ? Fuir ? Rester aussi immobile et immuable qu'une muraille devant l'assaut de cet indescriptible Savoir ? Ou céder, partir, s'enfoncer à l'exploration et à la conquête de ces planètes, que ce soit pour combattre ou pour servir ?

Dieu doit veiller sur lui, car il est démuni. Il doit le guider...
– Euh... Si ça vous dérange pas, je vous dispenserai de faire l'étude des autres tableaux...

– Oh ! Veuillez me pardonner ! Je me suis laissé emporter dans des considérations esthétiques. J'en oublie la plus élémentaire des hospitalités ! Patientez juste encore un instant, je vais à côté nous chercher deux verres de ce fameux brandy.
– Merci bien, Monsieur Northam. »

Pendant la brève absence de l'antiquaire, Lewis passa en revue les autres tableaux, puis consulta sa montre. Sans qu'il devine pourquoi, sa nervosité montait. Il se demandait bien pourquoi il perdait son temps avec cet inconnu. Oh non jamais, si jamais il embrayait sur une autre conversation de ce genre, il entendrait parler…

Northam était revenu. Lewis ne l'avait pas remarqué tout de suite, car il n'avait fait aucun bruit. Il pointait sur lui un revolver à silencieux. Il avait enfilé un col blanc et accroché une croix d'argent à sa poitrine.

« Ne dégainez pas votre arme, Monsieur Lewis, ou vous me forceriez à faire feu.
– Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?
– Vous savez ce que c'est. Tout comme vous savez que je ne suis pas plus antiquaire que vous n'êtes ingénieur des travaux publics. Laissez-moi vous délester de votre revolver. Voilà, très bien… Par contre, j'avoue avoir été encore moins franc que vous : je ne m'appelle pas Andrew Northam mais Père Jason Sigfried. Cet appartement ne m'appartient pas vraiment. Il m'a été prêté par le Vatican.
– Alors, c'était donc vrai ? Les inquisiteurs existent toujours ?
– Oh, inquisiteur, c'est une bien ingrate dénomination… Disons que nous sommes des guides. Nous guidons les Saint-Antoine qui se sont montré trop curieux.
– Mais nous sommes les gentils ! Nous luttons contre les Excarnés ! Pour le bien de l'humanité !
– Nous ne te condamnons pas pour l'utilisation que tu fais de ta croyance. Nous te condamnons parce que tu crois.
– Je voulais pas finir comme ça, je voulais finir en combattant…
– Mais tu combats, mon fils ! Tu combats ton erreur ! ».

Le Père Jason s'était penché au-dessus de l'enfant en pleurs.

« Reconnais tes torts, mon fils, et tu seras sauvé !
– Je... Je reconnais mes torts.
– Que Dieu te pardonne comme il pardonne à tous... »

Il fit le signe de la croix sur le front d'Ange Lewis :

« *In nomine Patris*
... Et Filii
... Et Spiritus Sancti
Amen ! »

Le prêtre envoya l'enfant rejoindre la bonté de Dieu.

Le canon du silencieux se rétrécit dans sa main, alors que l'embout opposé s'allongea et se recourba.

Un écouteur de cabine téléphonique.

Dans la main de Gregory Douglas.

« Allô, l'Œil ?
– Ceci est un enregistrement, Monsieur Douglas. Ne cherchez pas à dialoguer avec moi. Je n'ai pas d'instructions à vous donner à ce jour. J'espère juste que vous vous acquittez de votre tâche avec ferveur et efficacité. Rappelez à la date et à l'heure convenues. La paix sur vous. »

Douglas était si excédé qu'il quitta la cabine sans même raccrocher. Pour se calmer, il marcha d'un pas lent en direction du QG. Il y retrouverait Sydney, il lui expliquerait en quoi consistait vraiment la Cause : la sauvegarde de la vie sur Terre... Elle comprendrait qu'elle ne pouvait voir les Excarnés sans la néovision mais qu'ils n'étaient pas des légendes pour autant. Ils ne pouvaient être un simple mirage de fous. Trop de néovisionnaires en avaient observé à travers les âges.

Trop de gens ne pouvaient revêtir une même folie sans se concerter. Pour en revenir à un autre sujet de rupture, pourquoi la mort de Benton l'avait-elle marquée à ce point ? Certes, c'était son ex, mais justement ! Elle lui avait dit que son ancien amant l'avait lâchée après l'accident qui lui avait coûté son bras gauche. Comment pouvait-elle regretter la mort d'un être aussi hypocrite ? Non ! Elle l'oublierait ! Dans quelques minutes, il serait devant elle, elle lui sourirait dans une éblouissance de halos autour d'elle. Il la prendrait dans ses bras comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps, ils s'embrasseraient avec une intensité telle qu'on n'en avait pas vue depuis la naissance de leur liaison.

« Maintenant, je peux... Maintenant, je peux te le dire... ».

Une pauvre femme en nippes recousues jouait sur un violon un des airs préférés de Sidney. Cela l'avait fait songer à elle, et alors le goût de cette musique était encore meilleur que celui de la madeleine de Proust.

Elle parfumait l'air en spires humides, aussi fines que le visage émacié de la violoniste, une lame étincelante, qui peu à peu se fit plus tranchante, éraillée et humaine.

« Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? », demande Ange Lewis, rescapé de l'ailleurs par la grâce d'un flash-back.

« Ça vient de la chambre de Douglas, répond Hetter. Il prend encore du LSD pour améliorer ses visions.
– Il faut aller voir ce qui se passe, patron ! ».

Les deux hommes bondissent hors de leurs sièges et passent les couloirs en direction de la chambre. Douglas rampe sur le sol. Le bruit qui les a alertés est le cri qui s'ébranle depuis sa gorge, un cri proprement inhumain que seule l'intolérable vérité derrière ses yeux empoisonnés avait pu provoquer.

« Les Excarnés... Ils foncent à travers les boyaux de mon âme... Ils mangent tout ! Ils disent que ma reconversion est proche ! Nous allons tous mourir ! Tous mourir dans leur orgie funéraire ! Ils disent que je leur fais pitié... Que je suis si peu de choses qu'ils ont failli ne jamais me remarquer... Ils sont plus forts que des systèmes solaires. Ils revendiquent tout, tout leur appartient ! Hetter, Hetter, donne-moi le couteau que j'ai lâché... Je vais me trancher la gorge... Ils m'ordonnent de faire ça. Ah, le Néant ! Les assemblées blanches ! J'ai mal, j'ai peur ! Maman... Au secours ! ».

Hetter l'enveloppe de son corps : « Je te le jure, Gregory, tu vas arrêter... T'en reprendras plus jamais ! On va te sauver ! On va te sauver... ».

Douglas ouvre encore un peu les yeux. Des traits capricieux festonnent Hetter, puis une nuée de parasites ensevelit tout.

Quand elle se dissipe, on distingue autour de Douglas d'autres gens assis en rond autour d'un animateur, sur le balcon fleuri d'une maison de repos.

« Certains d'entre vous ont fait beaucoup de progrès. Gregory sera bientôt guéri, et Oliver promet de ne plus toucher à un gramme d'héroïne. Quant à Helena, sa dépendance au Prozac me parait tout à fait amoindrie ! ».

Une rafale d'applaudissements leur tombe dessus.

Douglas sourit. Ses mains ont presque totalement perdu leur tremblement nerveux.

« Laissez-moi maintenant vous présenter notre nouvelle camarade, Sidney, qui vient juste d'arriver... »

Elle s'assoit. Son bras unique rajuste sur ses lèvres une cigarette qu'elle fume élégamment, insolemment. Elle est plus belle qu'aucune loi ne le permet.

« Alors voilà, résuma-t-elle avec une voix qui le dévasta aussitôt. J'm'appelle Sidney, comme l'a dit l'aut'con. Mon bras gauche a été arraché dans un accident. Un accident où ma sœur aînée a également été tuée. J'emmerde au passage tous ceux qui me prendraient en pitié. J'étais fiancée avec un homme que je croyais formidable, on allait se marier d'ici trois mois. Il m'a plaquée avec une rapidité épatante. J'pense qui s'sentait pas capable de baiser décemment un trois-quart de femme. Ah oui, j'oubliais... Mon travail était... assez manuel. Une main en moins, j'ai été licenciée. Ma pension d'invalidité m'a tout de même permis de rendre visite à mes deux derniers amis. L'alcool et la cocaïne. Ce sont les seuls à avoir une conversation intéressante. Je suis ici parce que l'Etat m'y oblige. Vous êtes tous des sous-hommes. Vos efforts pour décrocher sont minables. Ici, je ne prendrai ni alcool ni coke parce que l'on m'en empêche. Mais dès que je sortirai, j'y retournerai avec joie. Jusqu'à ne plus revenir du monde où ça m'entraîne. »

La plupart se lèvent, scandalisés. L'animateur essaye d'apaiser tout le monde. Certains pleurent, d'autres partent d'un pas pressé.

Douglas saute sur un siège délaissé à côté d'elle.

« Bonjour. Je m'appelle Gregory Douglas. J'ai envie de vous. »

Elle rit, lui soufflant son haleine de nicotine à la figure.

Trois ans étaient passé et cette haleine imprégnait toujours l'odorat de Douglas quand il imaginait sa présence. Il était arrivé au QG. Comme d'habitude, il passa la barricade et entra dans la pseudo-cabine de concierge. Il allait taper son code quand un détail accapara toute son attention. La porte blindée était déjà ouverte. Il tenta de communiquer avec l'interphone.

Pas de réponse.

Il dégaina son Gorgon et rentra dans la première pièce, braquant à tout va d'éventuels tireurs. Il se transféra dans la salle informatique. Toujours personne.

Ou plutôt si, une présence étouffait tout. Celle du silence.

La sueur apparaissait en rosée sur son front.

Le hangar. Les voitures. Il en manque deux. Les autres contrastent en concrétions de reliefs sur sa rétine malade.

L'escalier de fer. Il le monta assez lentement pour que ses semelles ne fassent aucun bruit sur les marches.

Le couloir qui donnait sur les quartiers d'habitation. Une chanson comprimée obsédait son esprit.

La porte de la cuisine. Ouverte !

Il regarde par là. Jeté bas comme déséquilibré par un mouvement tectonique, il tomba à genoux, s'étant pris les pieds dans les mains...

... Les mains...

Les mains de Fansetch.

Gantées de sang.

Crispé dans une dernière supplique, son visage se portait sur Douglas. Celui-ci avait du mal à réprimer un hoquet de dégoût.

Allongé sur le carrelage, au repos sans dormir, les yeux obstinément accusateurs, Fansetch lui parlait depuis l'autre frontière, incrusté dans le sol à la manière d'émaux morbides.

À bout de force, Douglas releva la tête vers la table, agrégeant ce qui lui restait de religion pour prier, prier que sur cette table ne gisait pas ce qu'il avait cru y voir, prier qu'il se fut trompé !

Mais insensibles à sa déréliction, ses yeux confirmèrent.

Sa main faisait mine de retenir le sang qui pouvait fuir de son ventre. Sauf que la source s'était depuis longtemps tarie…

Sidney

« Non ! », mourut-il en balayant l'air du bras.

Sans faire exprès, il en vint à la pousser par terre.

Il se coucha sur elle, suffoqué par la peine, avide de pleurer. Mais il en était incapable !

« Sidney, tout ce que je voulais te dire… »

Mais je n'avais pas les mots, pardonne-moi ! Pardonne-moi ! Comment aurais-je pu le dire ? Tes yeux me bâillonnaient ! Tes yeux, j'y ai passé toute une vie, je n'ai jamais réussi à m'en évader ! Mais comment aurais-je pu te le dire ? Ça ne savait que s'amplifier au fil des jours sinuant, ça n'admettait aucun qualificatif ! Je voulais me montrer fort devant toi ! Pourtant, je suis un enfant ! Ton enfant ! Je ne suis qu'une pelote de larmes en face de toi ! Pourquoi es-tu allée avec moi ? C'était pire que du gâchis ! J'ai jamais cru que quelque chose en valait la peine sur Terre et tu es venue… Chaque jour, tu m'as sauvé ! Je peux pas, Sidney, je peux pas dire ce qu'est ton âme ! Pourrais-je seulement dire comme tu étais belle ?

Non, tu n'étais pas belle. Tu étais le bien. Tu étais la grâce. Tu étais la vie.

Ce n'est pas la peine de chercher des mots, aucun ne se montrera à la hauteur !

Aujourd'hui, je suis toujours vivant. Mais je suis mort pour l'éternité !

« Je t'aime… »

Tous deux pris dans la lorgnette de sa tumeur, ils étaient minuscules au milieu d'un espace blanc sans limite, ils étaient seuls, leurs visages l'un dans l'autre. Il la consolait de son chagrin, il lui disait comme il tenait à elle, au milieu de l'infinitude glacée, sans couleur, sans but et sans mémoire.

L'image se dessécha. Colonisée par les fissures, elle se desquama petit à petit, partit en croûtes beiges pour laisser place au mur de plâtre en haut de Fansetch.

Tracées avec du sang, ces lettres d'une main épuisée :

E CARNE VIVENT.

Mais ce n'était pas les Excarnés. Ils n'étaient pas sanguinaires, ils ne se nourrissaient que de l'âme et laissaient le corps intact. *E carne vivent* était le cri de ralliement employé par leurs adorateurs. Les responsables se désignaient clairement : les Négationnistes.

Les Négationnistes !

Une seconde.

Une seconde pour changer le deuil en rancune.
Une seconde pour prendre une décision.
Une seconde pour commettre l'irréparable.

Douglas dit au revoir à Sidney.

Puis, sans avoir le courage de se retourner, il alla directement dans la chambre allouée à Fansetch.

D'une sobriété abyssale. Aucun tableau, aucun poster, aucune photo de famille ou d'amis. Pas de courrier dans les tiroirs. Aucune nourriture ou boisson dans l'armoire. Des vêtements. Tous identiques.

Pas de notes, juste une inscription punaisée au-dessus de son bureau : *Nous vaincrons.*
Douglas fit sauter son petit coffre-fort d'un tir de Gorgon. Il en retira plusieurs relevés de compte et cartes de crédit, un pistolet Hydra MS1. Un dossier portant l'inscription : *La Solution.*

Il s'en empara pour en disposer les feuilles sur le bureau.

Villa des Négationnistes : plan, moyens d'accès, couverts proposés.
Tours de garde – Placements de tir.
Issues de secours – moyens de les piéger (possibilité de passage par les égouts)
Listing des Négationnistes :
Agents Permanents : Louie Wettsline, Terry Silverberg
Agents Partiels : Archie Taylor, Gilbert Schott, Garry Higleys, Sandra Southburg…

« J'te préviens, Fansetch… C'est pas pour toi que j'le fais…
Ni pour la Cause ! »

Avec toi, la vie avait un sens.

Sans toi, c'est désormais la mort qui a un sens.

Le sens de ma route.

Le sens de mon flingue.

Ce flingue était au bout d'un Douglas planté sur une colline, une île sortie d'une pluie d'étoiles qui s'abîmaient sur la Cité. Il le pointait vers le ciel déserté par les astres.

Il le rabaissa avec un crachat de désillusion dans la voix : « Dieu ! Pourquoi tu n'existes pas ? »

Les lumignons de La Cité s'enflèrent en mares jaunes. Leurs contours s'épousèrent pour partir en holocauste subit.

La fournaise ainsi produite n'était rien d'autre que la flamme surgie du briquet de Gordon Vydons, Agent Permanent des Négationnistes. Il s'empressait de brûler des liasses de papier dans un bac en fonte. Il regarda leur masse s'affaisser sous l'emprise du feu jusqu'à ce qu'il ne reste plus de ces documents compromettants que des écailles noircies.

Puis il sortit de sa loge, alla vider le bac dans une poubelle commune et traversa une courte série de corridors jusqu'au bureau de Wettsline.

Ce dernier travaillait sur son PC quand Vydons entra :
« Patron... C'était pour savoir... Ça fait longtemps que j'ai pas pris ma permission. J'aurais envie de partir quelques jours.
– Désolé, Gordon, mais nous avons besoin de tout le monde. Enfin, de tous ceux qui ne nous ont pas encore lâchés... Après le coup des Affamés, Douglas doit nous chercher, s'il est encore en vie. De toute façon, si tu sors, il va t'avoir. Comme Silverberg.
– Ne me dites pas que vous craigniez Douglas ?
– Ne me dis pas que tu cherches à contredire les consignes...
– Non, non, bien sûr. Mais dis-voir... Votre revolver que vous avez posé là... Il a l'air encrassé... J'étais en train d'astiquer le mien... Si vous voulez, je fais le vôtre dans la foulée...

– Oh, si ça te fais plaisir. Tiens, prends-le... Allez, maintenant, retourne d'où tu viens ! Je t'ai assez vu aujourd'hui ! ».

Tout à fait hors de lui, Wettsline se mit à taper les touches du clavier à toute vitesse, pour passer ses nerfs sur quelque chose. Un mille-pattes de signes insensés s'étira sur l'écran. Le moniteur était blanc et ses rainures anguleuses rentraient dans sa peau de plastique à l'instar de couloirs...

Douglas avait eu le garde. Il avait passé le premier sas et se retrouvait dans ce couloir, l'arme au poing. Tout à coup, sa mission cessa de l'obnubiler. Son esprit cabriolait bien ailleurs dans le temps, revenant au moment où alors garde du corps, il se faisait réveiller par Freddy :

« Ça y est, tu reviens à nous, Douglas ! »

Il voulut protester, dire qu'il n'était plus garde du corps, que Densat l'avait viré depuis longtemps. Mais c'était impossible, il ne maîtrisait plus rien !

Il faisait n'importe quoi, il était sur un brancard, il tâtait le bandage épais à sa tempe.

« T'excite pas. C'est OK... »

Mais comment tu veux que je m'excite pas avec un mariolle comme toi ! Pourquoi son corps se levait-il d'un coup, comme ça ?

Et pourquoi demandait-il : « C'est quoi, tous ces flics ? » ? Il savait très bien ce que c'était ! « J'sais pas, rétorqua Freddy. C'est une brigade spéciale, paraît-il. Ils bouclent le secteur. »

Bien sûr, ignare, c'est la SWIS !

Toute une escouade de commandos s'agitait devant eux. Au milieu d'eux, un play-boy en gilet pare-balles donnait des ordres dans tous les sens. La gélatine qui composait son visage révéla enfin son mystère, en se reformant telle une pâte à modeler intelligente. Isaac Benton, le superflic qu'il avait descendu.

Sacrebleu, mais qu'est-ce qu'il fabrique là, lui ?

Ah oui, c'est son boulot ! Enfin, c'était...

Et voilà Cal qui s'amenait : « Ça y est, ils vont envoyer le corps de déminage... ».

Deux gonzesses en combos vertes. La première, c'était une blonde, pas canon. L'autre se retourna vers lui, un instant !

Sidney !

Mais pourquoi ciel est-ce toi dans ce visage ? Pourquoi viens-tu ici avec ta sœur...

... pour sauter sur la mort ?

Non, je veux te retenir, je veux t'empêcher d'y retourner ! Mon ange, je t'en prie, reviens vers moi, j'essayerai de me faire pardonner, tu verras...

Sidney, Sidney ! Tu n'as pas honte d'être belle comme ça ? Tu n'as pas honte de me fixer sans lancer d'appel au secours, sans me sortir de ce damné passé qui me paralyse ?

Non, arrête-toi, je t'en supplie !

Tout le mur pulvérisé, fureur impitoyable de Moloch-Baal, le Dieu qui incinère !

Le corps, le corps pantelant expulsé par le souffle !

« Salaud ! Tu l'as tué ! C'était mon ex ! «

Ce corps auquel la bombe a arraché un bras !

« Un accident où ma sœur aînée a également été tuée. »

Sa voix... C'est celle de l'explosion !

« Il m'a plaquée avec une rapidité épatante. »

Sidney !

Je t'aime...

Comme je paye de ne l'avoir jamais dit à temps...

Mais je vais pas être le seul à payer !

Après sa très longue immersion, il remonta à la surface pour reprendre son souffle. D'après les données de Fansetch, il tapa le code de la deuxième entrée. Le sas s'ouvrit pour révéler un hall garni de banderoles à la gloire des Excarnés.

E CARNE VIVENT !

Les banderoles s'élancèrent dans sa tête, oriflammes tapageurs, bourrasques de draps tambourinant autour de lui en ronde de haros. Pour ne pas être aveuglé, Douglas les déchira tous dans son vertige.

Un Négationniste déboula au bout du hall, hypothétique pelote de mouvements noirs. Ce ne fut pas Douglas qui appuya sur la détente. Ce ne fut pas un réflexe défensif mais son amour pour Sidney ! Sidney remuait en lui avec une chaleur réconfortante, elle le guidait !

Il rasa les murs. Des nuées d'étourdissement l'assaillaient. Il claqua une porte d'un coup de coude, lançant son bras armé dans la pièce derrière.

Une buanderie. Un homme y empilait du linge dans une valise pour partir à la dérobée. Gordon Vydons.

Il grimaça comme sachant sa fin proche, ou sourit comme sachant le sauveur venu :

« Attendez, je suis des vôtres ! »

Trop tard.

Une chemise neigeuse lui échappa des mains, voile froissé flottant dans le néant à la manière d'une raie manta.

La chemise de Wettsline était toute humide de sueur. Il avait entendu un son ambigu à deux reprises. Il était sorti de son bureau et avait découvert l'Agent Partiel dans le hall. Où était son flingue ? Ah oui, Vydons l'avait emporté pour l'astiquer. Il faisait toujours les choses au bon moment, celui-là.

Vite !

Marchant rapidement et silencieusement, il gagna la loge de Vydons. Deux revolvers brillants étaient posés sur le lit, dont le sien.

Ouf.

Il s'en empara et repartit vers son bureau, envoyant toujours son arme en éclaireur, le cœur tendu dans le terrible perspective d'être le moins prompt, presque jusqu'à l'apoplexie.

Le bruit surélevé de sa tachycardie l'accompagna alors qu'il atteignait la porte de son bureau.

Un très, très bref coup d'œil, par l'espace que les gonds ménageaient entre le bois et le mur.

Douglas devant le PC, en train de fouiller les tiroirs.

Wettsline se présenta à lui, le tenant en joue :
« Voilà ce qui se passe quand on ne surveille pas ses arrières, Douglas... Allez, prends ton flingue de la main gauche, canon vers toi. Pose-le par terre. Voilà, très bien... Alors, c'est toi le chef des Ultimes ? Ils auraient dû choisir encore plus jeune ! A votre place, j'aurais choisi Hetter....
– Il n'a pas la néovision. C'est juste un petit intello chargé de la documentation. Aucun charisme.
– En tout cas, ni ton charisme ni ta néovision ne t'ont averti de ce qui allait t'arriver ! N'est-ce pas, cher cousin ?
– Cousin ?
– Tout à fait.
– C'est pas possible, j'ai étudié toute la généalogie des Nunfold. Je suppose que tu as la néovision ?
– Evidemment.
– C'est pas possible. Il n'y a que deux autres néovisionnaires descendant de Nunfold à part moi : Mark Haden-Douglas et Steve Mengan. Et ils sont morts tous les deux.
– Et bien tu l'as mal étudiée, ta généalogie, minable ! Alors, on récapitule : Dorothy et Jacob Nunfold sont des néovisionnaires inouïs qui vivent au dix-neuvième siècle. Ils ont eu plusieurs descendants néovisionnaires. Le premier, c'est Mark Haden. Ces parents étaient petits-cousins. C'est certainement cette consanguinité qui a fait de lui l'un des plus grands néovisionnaires de notre époque. Il y avait aussi Steve Mengan dont la drogue Outway a décuplé la néovision latente. C'est sûrement ça qui l'a tué. Il faut aussi noter l'oncle maternel de Steve, Carl Hewkins. Il était interné à l'Asile Psychiatrique Saint-James. Enfin, du moins jusqu'à ce qu'un commando non identifié libère tous les pensionnaires de cet établissement… »

Il s'interrompit. En y mettant toute sa force, il défonça le ventre de Douglas d'un coup de pied, comme pour le désigner de la plus brutale des façons : « Et puis enfin toi, le sale idéaliste ! Oh, c'est vraiment tout ? Non ! Tu aurais dû étudier de plus près un autre membre de ton illustre famille ! Michael Hewkins ! Je suppose que ta fameuse généalogie te dit qu'il ne s'est jamais marié et qu'il n'a pas eu d'enfant. Ce petit notaire mesquin n'a jamais dû avoir dans le cœur la moindre once de fantastique, la néovision ne s'est certainement jamais exprimé dans son âme

souffreteuse de bourgeois rassis. Et quand cette loque a crevé d'un infarctus en 1970, personne ne l'a regretté, ah ça non ! Ni même s'en souvenir, ç'aurait été lui faire trop d'honneur ! Et personne ne sait non plus ce qui s'est passé en 1951... Tu as la jeune Shirley Scodge, alors blanchisseuse sans un rond. Son oncle mort sans femme et sans enfant, et c'est alors cette pauvre saloperie de notaire qui s'occupe de l'exécution testamentaire. Elle se présente à lui. Pourrait-il falsifier les écrits en sa faveur ? Cela serait faisable si elle lui offrait son corps.... Aussitôt dit, aussitôt fait, l'affaire est conclue. Mais voilà que deux mois plus tard, elle lui annonce qu'elle est enceinte de lui. Oh bon sang, vite, évitons le scandale ! L'exécution testamentaire n'est pas encore effectuée, il se dépêche d'enlever ses rectifications et voilà ma Shirley Scodge encore plus dans la merde qu'au point de départ. Qu'est-ce qu'on fait quand on est fauchée, enceinte d'un connard qui ne reconnaîtra jamais le gosse, à la merci du déshonneur ? Hop, le schéma classique, elle se lie en vitesse à Phil Wettsline, ouvrier d'aciérie brutal et frustre... ».

« C'est cool, non ? Hé, j'sens qu't'écoute pas ! », remarqua-t-il. Il écrasa son poing sur le visage de Douglas, éjectant du sang de sa bouche, faisant voler ses lunettes en l'air.

« Bon, j'continue, mais sois plus attentif, super-héros ! J'en étais où... Ah oui, le gosse qui emmerde tout le monde, hé bien c'est moi... C'est chouette, on est de la même famille ! J'suis ton oncle au troisième degré ! J'ai longtemps cru que Phil était mon père biologique. Mais les gens qui m'ont recueilli à la mort de mes parents ont tout de suite reconnu mon don comme étant une forme très évoluée de néovision humaine. Ça t'épate, hein ? Ce sont eux qui ont mis à jour la vérité fangeuse de mes origines. Ce sont eux qui m'ont parlé des Excarnés et m'ont révélé leur pouvoir. Mais c'est moi qui ai compris où était mon intérêt. Les Excarnés ne sont pas mes maîtres, ce sont mes alliés. Je contrôle les Affamés. Un jour, mon beau-père m'a battu presque à mort pour une broutille. J'ai fait ma première expérience de contrôle des Affamés le soir de cet événement ! Je les avais invoqués pour tuer mes parents ! Expérience désastreuse ! J'étais un enfant ! Comment aurais-je pu me douter qu'ils existaient vraiment et qu'ils obéiraient à la lettre à ma colère grotesque ?
– Si tu crois que je vais te plaindre, tonton..., siffla Douglas.

– Ta gueule !”, coupa Wettsline. Son pied partit dans la joue de l’Ultime, qui s’en trancha presque la langue.
« Maintenant, je sais comment utiliser ce fléau au mieux. Je sais vers qui le diriger. Sur des vers comme vous, l'engeance légitime des Nunfold ou autres. Vous ne comprenez pas votre chance, vous vous trompez de cause ! Pourquoi vouloir défendre les humains ? Ne vois-tu pas ce qu’ils sont ? Ne vois-tu pas leur barbarie, leur suffisance, leur médiocrité ? Les Excarnés se préoccupent uniquement de la beauté et du savoir ! Ce sont les êtres les plus raffinés de l’univers. Rejoins notre coalition, Gregory Douglas, avant qu’il ne soit trop tard !
– Sauf ton respect, cher cousin, je te prierai… D’aller te faire foutre !, répondit Douglas entre ses dents fendues
– Tant pis pour toi… ».

Wettsline appuya sur la détente.

Hélas pour lui, il ne sortit de son arme qu’un cliquetis misérable.

Douglas plongea à terre, sa main droite fondit sur le Gorgon. Dans un millième de seconde fatidique, Wettsline n’eut pas le réflexe de fuir vers l’arsenal. Douglas regretta juste que le silencieux eut atténué la détonation. Il aurait voulu entendre un roulement de tonnerre et d’enfer automatique proclamer sa victoire en grande fanfare.

« On dirait que les Negs n’utilisent pas du matériel fiable ! », conclut-il.

Il s’était relevé en même temps que Wettsline chutait, dans une rotation rituelle. Il considéra son adversaire à terre, la bouche grande ouverte pour appeler les Affamés à l’aide. Mais le cœur n’y était plus. Douglas avait conscience d’avoir vaincu plus fort que lui. Jamais il n’y serait parvenu sans l’aide de Sidney. A présent, il lui offrait cette mort pour purifier la sienne.

« Et voilà pour ta super néovision, enflure ! », acheva-t-il.

Il visa successivement les deux yeux, les remplaçant par des lacs rouges et laiteux dans les creusets qui avaient abrité tant de haine.

La rancœur de Gregory allait peut-être s'apaiser.

Il se sentait serein. Et cela le peinait.

Le sang dans les orbites de Wettsline se fit soudain transparent. Un jaune surgi de nulle part, s'y dilua sous l'effet d'une centrifugeuse invisible.

Gregory Douglas achevait son whisky à petites gorgées. Le bar où il se trouvait était bruyant des employés prenant la pause de midi. Cela lui permettait de s'effacer, de se débarrasser un peu du lourd fardeau que représentait son individualité. Ici, il n'était qu'une gorge prétendument assoiffée parmi tant d'autres. Il était allégé de tous les sentiments qui saturaient son cerveau. Passif, heureux de l'être. Il pouvait enfin goûter l'air qu'on lui donnait à respirer, le trouver bon ou mauvais, encensé ou bombé de miasmes. Vraiment sentir le liquide sur sa langue, en fin torpillage de gorgées urticantes. Le verre s'embuait contre ses paumes, l'eau s'enfilait dans les pores. Les voix des autres clients rebondissaient claires dans ses oreilles. Avec des rires saillants, des conversations feutrées.

Son regard se hasardait sur les autres gens, arpentant le chemin de leurs rides, la broussaille de leurs barbes, les planètes de leurs yeux. Il en profitait tant que sa vue n'était pas mise sans dessus-dessous par des impulsions déréglées.

Aucun jeune antiquaire disant s'appeler Andrew Northam ne vint s'asseoir à ses côtés pour lui proposer d'aller prendre l'apéritif chez lui.

La télévision fonctionnait à faible volume. A l'intérieur se déroulait un championnat de golf qui n'intéressait personne. Un consommateur s'adressa à la patronne : « Ça doit être l'heure du rappel des informations sur CNTC. Vous pourriez mettre sur cette chaîne et monter un peu le son, s'il vous plaît ? ».

Le golfeur à l'écran fut agité de convulsions avant d'être déchiré de toutes parts par l'arrivée brutale de Matthew Barnes, le présentateur vedette du journal télévisé :
« … et le gouvernement a affirmé que le taux de cotisations n'augmenterait pas l'année prochaine.

Maintenant un communiqué spécial : on me signale qu'un membre d'une organisation terroriste occulte s'est rendu de son plein gré à la police. Les membres de cette organisation, qui se font nommer les Ultimes, seraient suspectés d'être responsables de plusieurs crimes et attentats. Tout de suite plus de détails avec Liza Hacksheld, notre envoyée spéciale au Commissariat Principal de La Cité. »

A droite du présentateur, un cadre vidéo apparut et s'avança vers les téléspectateurs en tournant sur son axe.

Liza Hacksheld, journaliste aux cheveux d'une blondeur très mûre, se tenait devant les colonnes de l'édifice de police :

« Oui, Matthew, c'est un homme d'une trentaine d'années du nom de David Bonnicio qui s'est livré aujourd'hui aux forces de police. Il souhaite expliquer aux médias la nature de sa cause et son bien-fondé, malgré les nombreux chefs d'accusations qui l'accablent, lui et son groupuscule extrémiste… »

Les images dégringolèrent en châteaux de cartes en face d'un Douglas abasourdi. Une barrière de micros encerclait cet exalté de Bonnicio : « Si j'ai aujourd'hui décidé de me présenter au public, c'est parce que mon service rendu à la Cause en tant que guerrier des Ultimes était insuffisant. Je veux à présent sensibiliser le maximum de personnes au danger que représentent les Excarnés.

Les gens doivent comprendre qu'il faut lutter contre ces entités. Et contre leurs esclaves humains, les Négationnistes ! J'entends bien : prendre les armes, qu'elles soient physiques ou spirituelles, pour libérer le monde de ce fléau. Gregory Douglas est le grand général de cette Cause ! Je vous enjoins tous de le suivre, de marcher à ses côtés pour mener avec lui de nouvelles victoires ! Ensemble, menés par ce héros, nous remporterons cette bataille pour la vie, pour le bonheur, pour la paix de l'âme ! ».

« C'était Liza Hacksheld, en direct du Commissariat Principal de La Cité, pour CNTC. »

Douglas se prit la tête dans les mains.

Tout foutait le camp : sa section, sa vie, sa raison. Des persistances incongrues s'imprimaient sur sa rétine, des sons dégurgités de nulle part puis happés par le néant martyrisaient ses tympans.

Il paya sa boisson sans la finir, puis quitta le bar promptement, de peur qu'on diffuse sa photo à la télévision.

Gregory Douglas est le grand général de cette Cause !
Ensemble, menés par ce héros...

Mais taisez-vous, vous tous !

Sa stature de molosse dressé pour l'attaque se retrouva derrière la porte en verre du bar.

La porte en verre d'une cabine téléphonique.

« Allô, l'Œil ? J'ai beaucoup de choses à vous raconter !
– Ceci est un enregistrement, Monsieur Douglas. Ne cherchez pas à dialoguer avec moi. Je n'ai pas d'instructions à vous donner aujourd'hui. J'espère juste que vous vous acquittez de votre tâche avec ferveur et efficacité. Rappelez à la date et à l'heure convenue. La paix sur vous. »

Cette fois-ci, Douglas raccrocha soigneusement. Puis il déchaîna une grêle de coups de poings sur le boîtier, faisant sauter les touches, s'ensanglantant les jointures, défonçant la carcasse.

« Bon sang, vous avez tous décidé de péter les plombs !
Sidney, j'ai besoin de toi...
Pardonne-moi... »

Ses poings continuaient à s'abattre sur l'appareil. Mais il ne sentait plus ni leur mouvement, ni la fêlure des os. Des musiques polymorphes, des senteurs rugueuses et colorées entraient en lui par vents de saveurs âcres, de fumée désaccordée. Ses cinq sens se fragmentaient à l'envi, se mixaient en invraisemblables tambouille de cristaux électriques. Ses neurones reliaient tant bien que mal ces signaux hybrides en tressaillements de nerfs, en implosions psychédéliques.

La voix de Freddy partit de ce magma telle une éruption de glaires :
« On vient inspecter votre cahute. Monsieur Densat sera là dans une heure.
– Mais voyons, tout n'est pas prêt, se plaignit ce nain de Doyne. Laissez-moi encore un peu de temps...
– Ecoute, on fait que regarder partout, je vois pas où est le problème !, cingla Freddy en retour, avec un chuintement gras proche de celui mis par une radio quand on change de fréquence.
– Attendez, atten-atten-deeez... Je vais d'a-d'a-d'abord voooir où... préparatifs...
– Oh... Ouvre... pooortes...
– Bon, si... insisTEZ ! ».

Doyne enfonça une clé dans la serrure de la porte principale. Sa main n'avait pas l'air assurée. A nouveau piégé dans les errances de sa mémoire sans pouvoir agir de son plein gré, Monsieur D poussa les vantaux de la porte. A travers le décor secoué, une première salle, des étagères bourrées de dossiers. Trois portes. Non, ne pas aller plus loin ! Hélas, Douglas ne put s'empêcher de prendre celle de droite. C'était irrémédiable.

Derrière, toujours la nappe, les apéritifs. Enfin, la pièce où Doyne comptait attendre Densat pour en faire des confettis.

Et encore les deux poseurs de bombe !

Il les reconnaissait !

Les deux Agents Partiels Négationnistes qu'il avait descendus à la villa de Wettsline !

Et toujours ce troisième homme embusqué qui élevait un extincteur au-dessus de sa tête ! Douglas voulait freiner le temps d'une poussée du bras, arracher à son agresseur son masque de bouillie fluctuante.

Qui es-tu ? Montre-moi qui tu es !

Et sa vision lui obéit. Sur le visage de l'autre, des lambeaux de peau se décollèrent et se restructurèrent dans une écœurante chorégraphie.

Alec Fansetch

Fansetch ? Le brave poignardé avec Sidney par les Negs ? Un tueur au service des Négationnistes ? Non, ce n'était pas possible !

Pas possible…

L'extincteur atteignit enfin le crâne de Douglas.

Le choc fut comparable à l'impact d'une bombe atomique dans sa tête, la douleur se répandit plus vite et plus fort qu'une traînée de poudre, alors qu'il perdait à la fois l'équilibre et la connaissance.

Les strates de plusieurs millénaires semblèrent avoir été effeuillées lorsqu'il se releva dans la cabine téléphonique, complètement sonné. Il porta la main à son front. Il n'y retrouva que la mince encoche d'une cicatrice couleur crème, vieille de quatre ans.

Fansetch !

« Le Q.G. ! », s'exclama-t-il. « Il faut que j'y retourne. Il y a dû avoir quelque chose que je n'ai pas remarqué ! »

Sa cicatrice rectangulaire adopta la consistance de la pierre froide, grossit et s'éleva en hauteur.

Au Q.G., Douglas se pencha sur la table de la cuisine. Là où aurait dû reposer le corps de son amante, il n'y avait plus rien, même pas la moindre trace de sang.

Sans prévenir, Hetter s'engagea en face de lui :
« Tu cherches Sidney ?
– Qu'est-ce... Qu'est-ce qu'il y a eu ?
– Oh, rien d'exceptionnel. J'ai juste fait ce que tu n'as pas fait en partant : c'est-à-dire nettoyer. Je me suis également occupé d'incinérer les deux corps. C'est ainsi que ça pose le moins de problèmes.
– Fa... Fansetch...
– Ah oui, je vais en venir, à celui-là... Mais avant, tu as vu cet idiot de Bonnicio à la télévision ?
– Ouais... Tout part en couille, Rufus...
– T'as raison, Greg, tout part en couille. Je dois avouer que moi-même, je ne sais plus trop où j'en suis.

Après l'épisode d'Ange dans le bus, je me suis posé beaucoup de questions. Trop de questions, même. J'ai consulté tous mes livres. Mais pas un seul ne m'a aidé à garder la foi.
– A garder la foi ?
– Oui, Greg. J'ai perdu la foi. Quelques-uns, par mensonge ou par folie, prétendent détenir une connaissance supérieure du monde et en tirer une cosmogonie. J'ai compris qu'il était irrationnel de suivre leur parole. Comment faire confiance à ces gens quand même mes propres sens peuvent me tromper ? Quand tout ce que je vis, ce que je pense, n'est peut-être qu'un rêve ? Comment même accorder du crédit à la conscience quand les théories de la psychologie m'affirment qu'elle n'est que le produit de pulsions aléatoires et conflictuelles ? Comment trouver une preuve de l'existence de Dieu, et des Excarnés, si il s'avère impossible de me prouver à moi-même ma propre existence ? Certes, je continue à vivre. Pour y arriver, je suis obligé de postuler que tout ce qui m'entoure et ce que je ressens est réel. Car si jamais j'en doute, si j'essaye de me dérober à ces illusions, ma vie ne sera qu'un long coma ! Et je vis parce que je ne peux pas mourir, je ne sais même pas si la mort existe ! Elle ne peut exister que si je suis bel et bien vivant en ce moment, puisqu'il ne peut avoir de fin sans début ! De toutes ces réflexions, je ne tire qu'une conclusion : la seule attitude métaphysique correcte est l'agnosticisme. Je ne suis pas certain que Dieu existe, mais je ne suis pas non plus certain qu'il n'existe pas. Je ne sais pas. Je ne saurai probablement jamais.
– Rufus, tu débloques.
– Non, Greg, c'est toi qui débloques. Je te le dis sans haine. C'est juste un constat amer. Le constat que mon meilleur ami s'égare dans le labyrinthe de son cerveau. Sidney avait raison. Elle n'a jamais cru en la Grande Hérésie. Même au début. Elle t'a suivi uniquement parce qu'elle n'avait nulle part ailleurs où aller.
– Parce qu'elle m'aimait !
– Oui, je te l'accorde. Elle t'aimait parce que personne d'autre que toi ne pouvait l'aimer. Et tu l'aimais parce que personne d'autre qu'elle ne pouvait t'aimer. Vous étiez faits l'un pour l'autre. La mort de Sidney est la seul fait que je regrette dans le démantèlement des Ultimes. Mais passons à autre chose. Je suppose que tu viens de chez les Négationnistes ?
– Oui. Comment tu sais ça ?
– Viens, suis-moi. J'ai quelque chose qui pourrait t'intéresser. »

Il l’amena dans sa chambre et démonta une partie du mur, dévoilant un impressionnant attirail de surveillance vidéo.

« Du temps où j’étais le chef ici, j’avais placé des caméras-espions un peu partout dans le Q.G. Quand tu m’as remplacé, je t’ai caché l’existence de ce système et il a continué à fonctionner…
– Sale fouineur ! Je…
– Calme-toi, calme-toi… Tu vas voir que c’était utile. Ça a filmé Alec et Sidney avant l’événement fatal. Regarde… C’est Fansetch qui ouvre lui-même le sas. Ce n’est pas ce que tu as cru. Aucun Négationniste n’est jamais rentré ici.
Sidney est là, dans la cuisine. Elle s’ennuie. Et tu vois, Fansetch va la rejoindre… ».

Sidney sursauta sur le film bleu et blanc.

« Ah ! Alec, c’est vous ? Où sont Greg et les autres ?
– Oh, ils sont allés vadrouiller je ne sais où…
– pourquoi vous n’êtes pas avec eux ?
– Parce que j’ai à vous parler.
– Ah bon ? Qu’est-ce que vous avez derrière la tête ?
– Tout ce que j’ai à vous dire va vous paraître extravagant mais c’est la stricte vérité. A l’Université, il y a déjà longtemps, je me suis lié d’amitié avec une personne qui s’appelle Gordon Vydons. Un jour, nous avons rencontré un certain Louie Wettsline. Il nous a parlé de la Grande Hérésie, de la néovision, des Excarnés… Il nous les a décrits comme invincibles, nous a montré les livres qui en parlaient et qui étaient écrits par des personnages dignes de foi. Il nous a parlé, parlé, il a su nous inculquer la peur de ces êtres. Un jour, et ce jour était proche, ils trouveraient le moyen de pénétrer totalement notre réalité et d’éradiquer tous les autres êtres doués de pensée. Il y avait un seul moyen de se soustraire à cette annihilation qu’on nous promettait pire que la mort. Gordon et moi haïssions les Excarnés mais il nous fallait les servir si nous voulions être épargnés lors de cette grande solution finale. Voilà comment nous avons rejoint Louie Wettsline et les Négationnistes. »

La marque de l'effroi absolu s'implanta sur le visage de Sidney.

« Laissez-moi continuer, je vous prie. Wettsline est un psychopathe. Quand il avait huit ans, on a retrouvé ses parents morts empoisonnés et il n'a jamais été suspecté. Je n'ai pas cru à cette histoire d'Affamés qu'il nous a raconté. Quand un Affamé vous prend votre âme, on ne retrouve pas de poison dans votre sang. Je sais lire les archives des journaux. Je ne conteste pas sa néovision, mais cet épisode n'est qu'un fantasme où il s'est masqué la vérité à lui-même. C'était quelqu'un d'impitoyable, un meurtrier. Mais c'était le chef. Quand il nous donnait une mission, nous l'accomplissions sans sourciller. Parmi les missions qu'il m'a confiées, il y a eu la lutte contre les Ultimes. Et notamment l'ordre d'éliminer un de leurs chefs, le millionnaire Harold Densat. C'est au cours d'un très déplorable attentat orchestré contre lui que vous avez perdu votre bras, Mademoiselle Norrend. Heureusement, Densat n'était pas sur les lieux quand la bombe a explosé. Nous devons cela à l'intervention opportune de Gregory Douglas et de ses collègues de l'époque, gardes du corps de Densat. Pourquoi dis-je heureusement ? Car quand nous sommes rentrés, Wettsline s'est emporté très violemment. Il souhaitait ardemment la mort de Densat car, disait-il, ce dernier pouvait être capable d'empêcher les Excarnés d'agir. Une nouvelle donne s'afficha alors à Gordon et à moi : les Excarnés n'étaient plus invulnérables ! Nous avons aussitôt décidé de rallier la Cause des Ultimes, pour empêcher Wettsline de provoquer la perte de nos sauveurs. Pour plus d'efficacité, nous nous sommes partagés les tâches. J'ai fui le camp des Négationnistes et sous une nouvelle identité, j'ai réussi à intégrer les Ultimes. J'ai ainsi gravi les échelons jusqu'au grade d'Agent Permanent dans votre section. Gordon, quant à lui, est resté chez les Négationnistes, en tant qu'agent double. C'est lui qui me fournissait au jour le jour des informations sur la section de Wettsline. En échange, je lui ai envoyé de fausses pistes à donner aux Négationnistes. C'est grâce à Gordon que l'Œil a su pour le coup des Negs dans l'entrepôt de viande pour chien et chat. Pendant la fusillade, j'ai bousculé Douglas afin qu'il ne tire pas sur Gordon. C'est parce que Wettsline m'avait reconnu qu'il a voulu tirer sur moi en particulier. Après l'affaire Ange Lewis, je me suis rendu compte qu'il fallait passer à la vitesse supérieure. J'ai proposé à Douglas le plan de la villa des Negs que m'avait transmis Gordon. Mais il a eu trop peur pour organiser un raid. Lorsqu'il nous a annoncé le coup à faire dans

l'entrepôt d'ordinateurs, j'ai cru bon de le signaler à Gordon pour que les Négationnistes se tiennent à carreau à ce moment-là. Mais Wettsline a intercepté mon papier et nous a dénoncés aux flics. Gordon m'a contacté trop tard pour éviter la confrontation avec la SWIS. Et puis Wettsline a fini par avoir Densat. Il a maquillé son meurtre en suicide. Il est de plus en plus urgent d'en finir avec les Négationnistes. J'ai la certitude que ce soir-même, Douglas ira les voir dans leur villa, d'après les plans que je lui ai montré. Il le fera parce qu'à ce moment, la haine qu'il éprouvera sera plus puissante que la peur. Gordon se débrouillera pour ficher le camp avant son arrivée. Et s'il n'y parvient pas, il trafiquera au moins le pistolet de Wettsline, pour que celui-ci ne puisse pas se défendre contre Douglas.
– Et pourquoi vous êtes si sûr qu'il va le faire ?
– Car la personne à laquelle il tient le plus sera morte et je lui dirai que ce sont les Negs qui l'ont tuée !
– Vous... N'approchez pas !
– Ne refusez pas ce que je vous apporte. Je ne ferais jamais une chose pareille si ce n'était pour la Cause. Vous me manquerez, vous étiez quelqu'un de rare... ».

Il sortit une lame de sa poche et lui perça le ventre !

Il l'abaissa sur la table de la cuisine en lui murmurant, alors qu'elle agonisait :

« C'est pour la Cause... ».

Puis un autre bruit visqueux de pénétration.

« Tu n'es pas le seul à ne jamais te séparer d'un poignard, connard... ».

Fansetch était touché au flanc : « Merde ! »

Il était au bord des larmes : « Il faut que ça marche... ».

Et il eut l'idée qui lui permettrait de mener sa mission à bien, au-delà de la mort. Il trempa ses doigts dans son propre sang puis tituba vers un des murs. Avant de s'affaisser, il y appliqua l'inscription qui allait duper Douglas :

E CARNE VIVENT

Ce dernier était immobile. Aucune expression définie ne se lisait sur son visage.

« Voilà, conclut Hetter. Je comprends pourquoi l'Œil, autrement dit Densat, t'a choisi comme chef.
– Alors, les enregistrements…
– Il y avait des enregistrements parce que l'Œil était mort, exécuté par les Négationnistes. Tu avais déjà écouté des enregistrements avant sa mort, pour qu'une fois celle-ci survenu, tu ne doutes de rien au début…
– Bon sang, tu as raison ! J'ai eu des enregistrements juste après avoir appris la mort de Densat par le journal…
– Comme je l'avais prévu. Je disais qu'il ne t'avait pas choisi comme chef au hasard… Tu étais moins intelligent, plus déterminé que moi. Plus mécanique. Plus apte à suivre les ordres, vu ta formation de garde du corps. Densat n'a rien laissé au hasard… Quand il a découvert ta néovision après l'attentat, il a tout fait pour que tu ne sois repris nulle part. Il t'a laissé galérer pendant quelques mois. Quand tu as été bien mûr, on t'a proposé d'intégrer les Ultimes. Ce que tu as fait sans hésiter.

Tu as toujours été manipulé, Greg. De bout en bout. Tu croyais être le chef, mais tu n'étais qu'un pion.

En plus de ta néovision, Densat savait qu'il pouvait exploiter une immense ressource en toi : ta violence. Cette violence qui sourd de toi, qui jaillit au grand jour sous le moindre prétexte. Finalement, tu te serais rallié à n'importe quelle cause pourvu qu'on te permette de l'assouvir. Tu aurais cru à n'importe quelle cause du moment qu'elle justifiait ta violence, qu'elle te déculpabilisait.

Tu es dangereux pour toi-même et pour la société.

Si tu continues sur ta lancée, il faudra que quelqu'un te tue. Ce n'est pas mon rôle, j'espère que quelqu'un le fera à ma place. Ou que ta tumeur s'en chargera.

Reviens à la raison. Car ce que tu espères n'existe pas. Arrête de faire un carnage pour l'obtenir. J'avais placé un émetteur dans le veston d'Ange pour le pister. Je l'ai retrouvé hier dans une fosse commune. Je ne sais même pas qui lui a réglé son compte.

C'est une guerre qui se termine sans victoire pour personne, Greg. Et c'était une sale guerre, comme toutes les guerres. Plus stupide encore que les autres. Car il n'y avait aucun enjeu pour le gagnant : ni pouvoir, ni respect, ni argent. Juste la certitude d'avoir eu raison. Et encore, rien n'est moins sûr, comme tu vois.

Maintenant, je vais m'en aller, loin de la puanteur de ce charnier que j'ai moi-même alimenté.

Je ne sais pas encore ce que je vais faire. Je voudrais devenir idiot. Ne plus avoir d'opinion, ne plus me poser de question, et mourir heureux.

Adieu, Gregory Douglas. ».

Sur ce, il empoigna la petite valise qu'il avait préparée. Et s'en alla.

Douglas patienta un peu, puis appela sur son portable :

« Allô, maman ? T'es là ?
– Tu sais bien que je suis toujours là, Gregory. Ça fait au moins une éternité que tu ne m'as pas appelé !
– Je sais, maman, que j'appelle pas souvent. Excuse-moi.
– Quand est-ce que tu comptes rentrer à Digsville ?
– Je sais pas, maman. Peut-être bientôt. Mais dis-voir, tu as une drôle de voix... Il y quelque chose qui ne va pas ?
– Je sais pas... En ce moment, je suis au fond d'un trou que j'ai creusé moi-même.

– C'est-à-dire ?
– Je voulais bien faire, je te le jure ! Je voulais... protéger les autres ! Mais tout ce que je tenais pour acquis m'a filé entre les doigts. Et j'ai depuis trop longtemps perdu tous mes repères. Je n'ai pas réussi... à protéger ceux que j'aimais. Je n'ai pas réussi... à trouver une raison d'être... Pourtant, j'étais sincère ! Tu sais, maman, je me croyais fort... Mais je n'en suis plus si sûr aujourd'hui. Je ne suis plus sûr de grand-chose. Dis, maman, tu crois que c'est bien de vouloir sauver l'humanité ? Tu crois que ça vaut le coup ? Même si les gens ne veulent pas être sauvés ?
– Mais... Bien sûr...
– Maman, tu crois qu'je suis quelqu'un de bien ?
– Bien sûr, Gregory, tu es quelqu'un de bien.
– Ah...
– Et sinon, comme ton présent n'a pas l'air d'aller, qu'est-ce que tu envisage pour ton avenir ? Quand est-ce que tu me présentes une belle-fille ? Quand est-ce que tu me fais de beaux petits-enfants ?
– Je sais pas. Je pourrais peut-être essayer. Ça serait une idée... ».

A ce moment, au plus beau de son délire, Sidney était à ses côtés. Et lui souriait.

Tout comme il était assis au bureau de Hetter, toute la réalité autour de lui s'estompa en nuages lactescents, de la vraie réalité à la fausse réalité dans laquelle il se drapait pour se sauvegarder et se donner raison. Assis sur les lattes vertes d'un banc public qui se matérialisait, il prenait ce qui avait fait sa vie, son amour, ses certitudes, et le jetait par miettes aux oiseaux. Il attendait sans réel espoir la personne à qui il avait donné rendez-vous ici tous les mois. Il savait bien que cette personne s'était juré de ne plus jamais le revoir. Mais il attendait quand même. C'était le seul travail qui lui restait. Il n'y avait plus personne pour lui donner des ordres et personne pour en recevoir. C'était presque un réflexe de le faire, un geste commémoratif d'une époque révolue. Il se sentait plus seul qu'il n'avait jamais craint de l'être, au milieu des brouillards qui fouillaient ce parc au matin. Son propre silence lui faisait mal à la bouche. Il ne trouvait rien à penser.

Ce fut naturellement que tout engourdi dans ce nouveau et si fragile départ, il n'associa plus les causes aux effets, ses oreilles ne discernèrent plus les soupirs d'aujourd'hui des murmures d'autrefois.

Sidney était assise avec lui, soufflant dans sa main.

Il lui prit les bras, la regarda.

Son sourire immortel.

Son visage de ciel lui renvoya les murs blancs qui l'avaient assisté durant ces si pénibles jours passés à l'Asile Saint-James. Sa mémoire fit passer les deux infirmiers devant lui une deuxième fois. Ils ramenaient toujours la même jeune femme à sa chambre. La seule différence était qu'il la reconnaissait enfin. Elle avait de grosses lunettes, et des cheveux châtains. Ses yeux se portaient vers d'irrévélables azurs. La commissure de ses lèvres se plissait doucement pour le rassurer. La grâce audacieuse, décalée, d'un visage à bout d'humanité, trempé dans un baume de rêves et de poèmes fourvoyés.

Un air étrange qui devait survivre d'une civilisation antique, disparue bien avant l'avènement de La Cité, en avait pensé Mark.

Et derrière ses lèvres closes, sa voix se devinait surnaturelle. *Rien d'autre qu'un chœur mystique, une injonction divine.* Steve l'avait décrite ainsi.

Cette femme qu'il venait de reconnaître était réellement devant lui, alors même qu'il ne l'attendait plus, malgré ce rendez-vous. Le temps avait fini un tour sur sa roue, le présent se rattachait au passé. Douglas pouvait enfin s'y allonger et trouver la paix.

La paix sur vous…

Poussant son enfant dans un landau, Susan Weldings était là.

CRÉDITS

L'ensemble de ce texte est libre de droits.

Polices d'écriture : Day Roman, Mom's Typewriter, OldNewpaper Types, Powderfinger Type.

Crédits : *katz. Galerie sur flickr.com

Si j'inclus des images composites dans mes publications, c'est avant tout mon texte que je commercialise. Pour respecter l'esprit de cette licence, je m'engage à ne pas commercialiser les images composites seules, sous forme de tirage ou de licence par exemple. Je ne distribue pas non plus ces images seules dans quelque réseau que ce soit, hormis quelques unes en basse résolution pour illustrer mon travail, et toujours en créditant les auteurs des images d'origine. Je peux aussi retirer les images du livre à la demande de son auteur.

Merci d'avoir acquis mon livre !

Je suis à votre écoute pour tout retour de lecture et pour toute suggestion concernant les nouveautés que je pourrais vous proposer. Dans une plus large mesure, je suis à votre service.

Si vous avez aimé ou si vous avez détesté, n'hésitez pas à faire un retour de lecture public sur votre page personnelle, votre blog ou votre forum préféré. Je vous en serai reconnaissant.

Vous pouvez retrouver mon folklore personnel et mon étude du processus créatif, avec de nombreux invités, sur le blog Outsider :
http://outsider.rolepod.net/

Si Outsider connaît une mise à jour tous les dimanches, retrouvez encore plus d'information avec Outsider Daily, tous les jours sur facebook, google+ et twitter :

http://www.facebook.com/folkloreoutsider
Twitter : @Outsider_Daily
Google + : https://plus.google.com/u/o/+ThomasMunier/posts

Sincèrement,

Thomas Munier

Du même auteur

À retrouver sur :
http://outsider.rolepod.net/

Romans :
La Guerre en Silence
Un folklore urbain déguisé en histoire d’amour déguisée en thriller conspirationniste. Qui orchestre la Guerre en Silence ?

Recueil de nouvelles :
Glossôs
Science-fiction rurale et légendes urbaines, des champs de blé et des trains qui n’arrivent jamais à destination, un canevas de feux de paille.

Jeu de rôle, aides de jeu :
Musiques Sombres pour Jeux de Rôles Sombres :
Plus de cent chroniques musicales pour draper un voile de terreur sur les moments horrifiques de vos séances .

Jeu de cartes :
Gnaffreux !
Une Iliade urbaine absurde, faite de monstres aux pouvoirs incongrus, de lieux hantés par leur propre bêtise et de sortilèges aux effets... explosifs !

Jeux de rôles :

Millevaux, la Source :
Un univers pour le jeu de rôle Sombre. Post-apocalyptique. Forestier. Sludgecore.

Inflorenza :
Héros, salauds et martyrs dans l'enfer forestier de Millevaux.